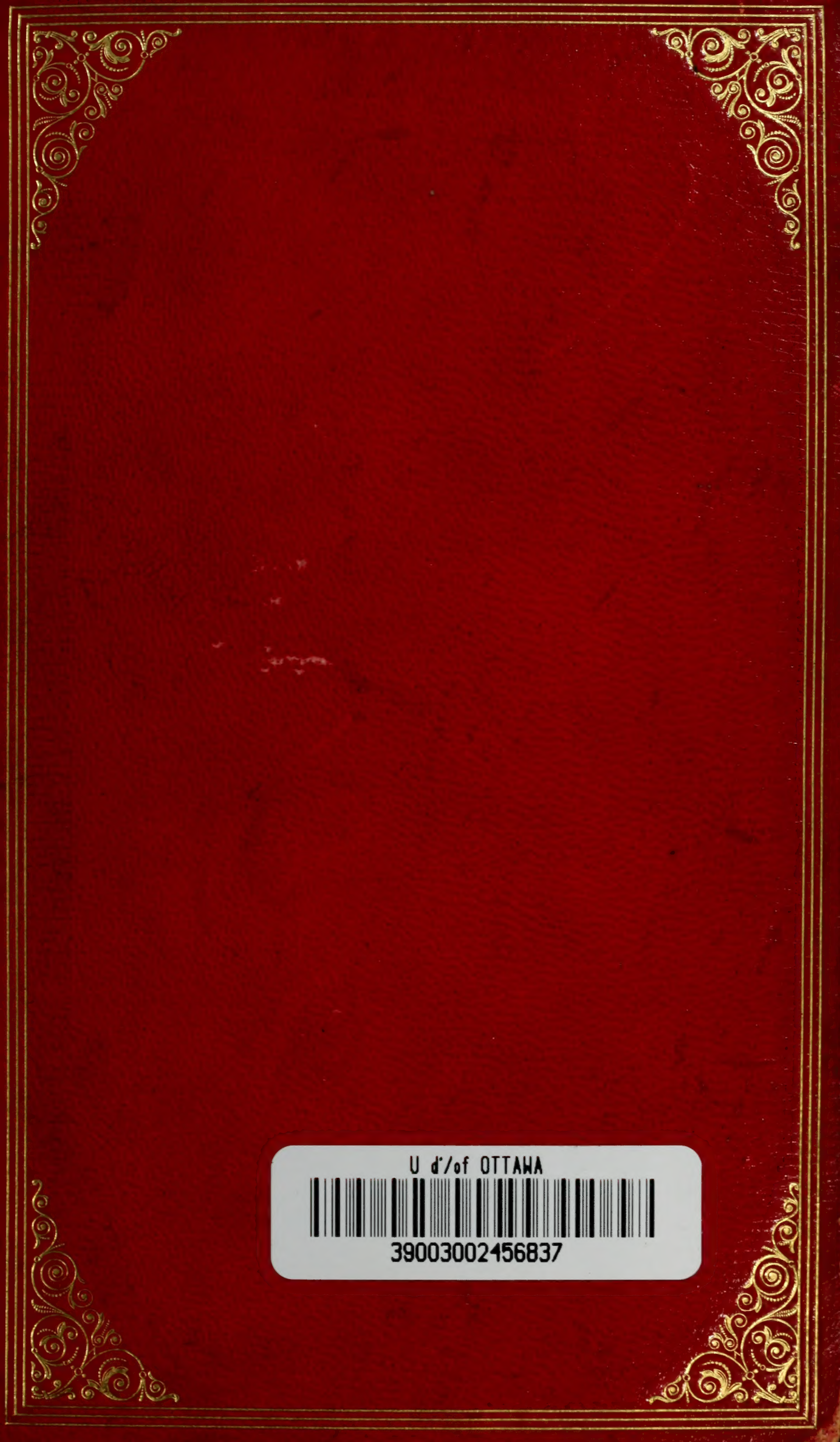
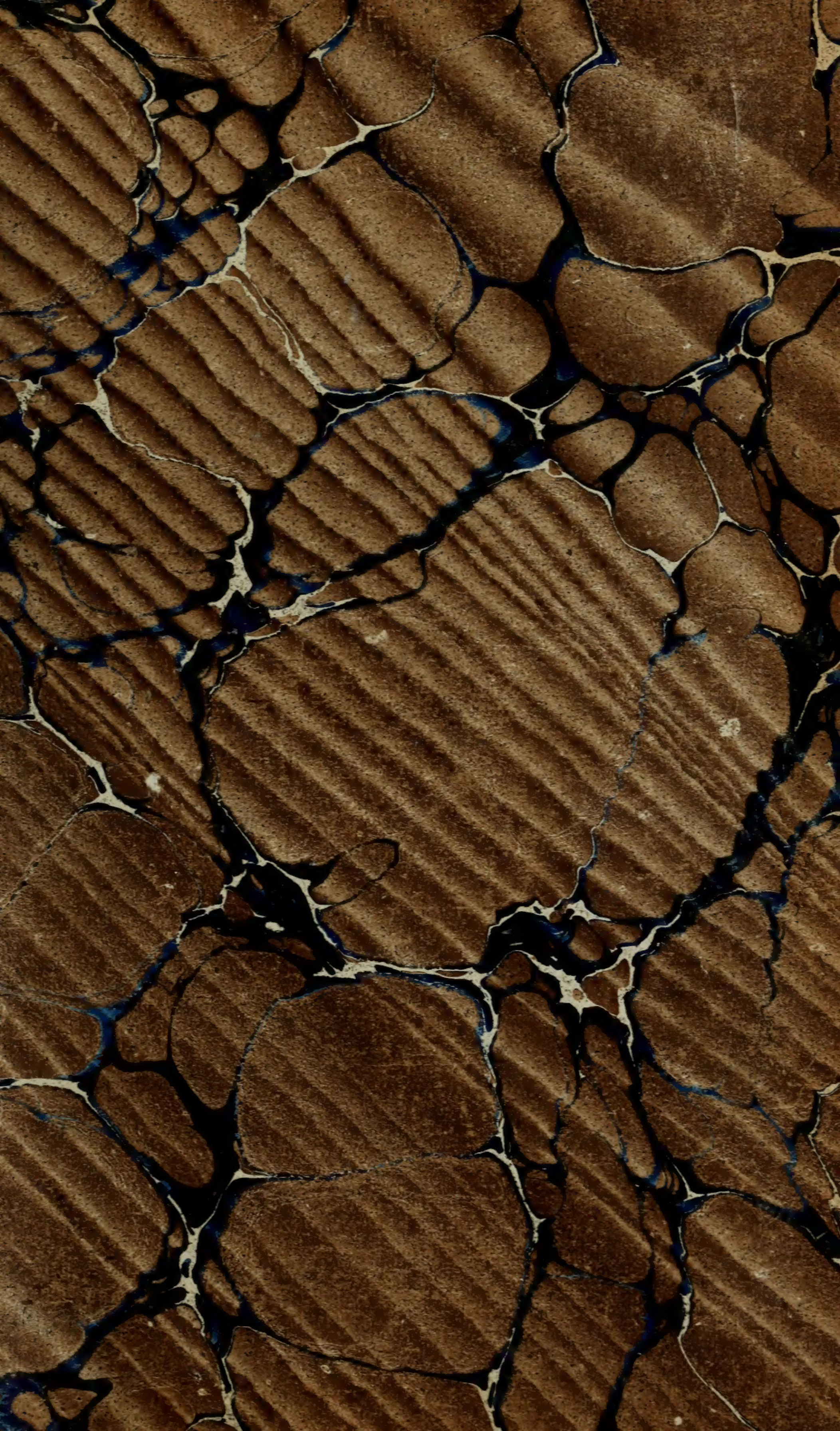




THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES ET LES COMMENTAIRES

DE M. BEUCHOT.

Tome Premier.

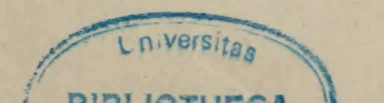
A PARIS,

CHEZ LEQUIEN FILS, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, Nº 47.

—

1834.



PRÉFACE

DU NOUVEL EDITEUR.

Voltaire n'est pas l'auteur de toutes les pièces qui lui ont été attribuées ou qui ont été imprimées sous son nom; et toutes celles qu'il a composées ne sont pas encore dans ses *OEuvres*.

Le *Ballet de la Sottise*, imprimé à la suite d'*OEdipe*, à La Haye, 1728, petit in-12, est de J.-F. Bernard.

Le *Mauvais ménage*, qu'en 1726 J. Néaulme imprima à la suite d'*Hérode et Mariamne*, est une parodie de cette tragédie, et a pour auteurs Legrand et Dominique.

Jean Hennuyer, drame, dont il existe une édition portant le nom de Voltaire, est de L. S. Mercier.

Monsieur de Fintac ou le Faux connaisseur, comédie en trois actes et en vers, par l'aveugle de Ferney, Genève, 1775, in-8°, est de Lefébure de Saint-Ildéphont.

Une lettre de Voltaire, du 8 janvier 1768, est adressée à M. Henri Panckoucke, auteur de la *Mort de Caton*. Cependant cette tragédie en trois actes et en vers a été imprimée en 1777 sous le nom de Voltaire.

J.-N. Douville, d'Abbeville (né en 1714, mort en 1780), recueillait tout ce qui avait le moindre rapport à Voltaire. Il a laissé quelques notes; et dans l'une d'elles il parle des *Titans*, opéra, de *Salmanazar*, de l'*Amiral Bing*, de *Fintée ou Fuitée*, du *Siége de Paris*.

Je ne sais ce que c'est que les *Titans* et *Salmanazar*; cette dernière pièce est pourtant mentionnée dans une note, page 14, de l'*Épître de M. de Verrière à M. de*

Voltaire, 1736, in-8°. Voltaire s'intéressa beaucoup à l'infortuné Bing, comme on le voit par sa correspondance; mais il n'a jamais pensé à en faire le sujet d'une tragédie. Il parut en 1760 une héroïde intitulée : *Bing au peuple anglais*. On réimprima, en 1761, la *Mort de l'amiral Bing, poëme, avec l'extrait d'une lettre de M. de Voltaire*. Ce poëme avait été imprimé, avec le nom de son auteur, Blin de Sainmore, dans le *Journal encyclopédique* (1er volume de novembre 1757). Je n'ai pu découvrir aucune pièce de théâtre sur l'amiral Bing. *Fintée ou Fuitée*, que M. Douville dit être « tirée des *Contes moraux de Marmontel* », est le *Monsieur de Fintac* dont j'ai parlé, et dont le sujet est tiré du *Connaisseur*, conte de Marmontel. Enfin on a imprimé, après la mort de Voltaire, *le Siége de Paris et les vers de la Henriade distribués en une tragédie en cinq actes*, etc., *par l'auteur d'Eulalie* (M. Bohaire Dutheil), 1780, in-8°.

La *Correspondance littéraire de Grimm et Diderot* parle, sous la date de mai 1757, d'une nouvelle tragédie, dont s'occupait, disait-on, Voltaire, et qui avait pour titre *Saladin*, mais dont il n'existe aucune trace. Il est à croire que ce n'était qu'un faux bruit.

Une note de l'*Épître de M. de Verrière*, page 6, attribue à Voltaire un *Xerxès*, tout-à-fait inconnu.

Il ne reste que quarante-trois vers, en deux fragments, d'*Amulius et Numitor*, tragédie composée par Voltaire à l'âge de douze ans. Ces fragments, et ceux d'un *Divertissement pour le mariage de Louis XV*, ont été publiés en 1820 par M. Jacobsen, dans un volume intitulé : *Pièces inédites de Voltaire*, et n'ont été admis dans aucune édition des *Œuvres complètes*. Je ferai comme mes prédécesseurs, sans croire laisser des regrets aux lecteurs.

Le *Duc d'Alençon* qui fait partie du second volume du théâtre, ou tome III de mon édition, et qui jusqu'à ce jour ne se trouve que dans deux éditions des *Œuvres de Voltaire*, avait été imprimé pour la première fois à Alençon, 1821, in-8°. Je le donne d'après une bonne copie que je tiens de feu Decroix, l'un des rédacteurs de l'édition de Kehl.

C'est au même M. Decroix que je suis redevable des *Comédie* et *fragments* qui paraîtront pour la première fois, savoir : 1° nouveaux fragments d'*Artémire ;* 2° nouvelle version d'*Ériphyle*, dans laquelle le cinquième acte entier est nouveau ; 3° l'*Envieux*, comédie en trois actes et en vers (1738); 4° fragments de *Thérèse*, comédie (1743).

J'ai augmenté de cinq scènes entières les variantes de *Brutus*. J'ai fait des additions aux variantes d'autres pièces; mais dans la crainte de les trop multiplier je ne les ai pas épuisées. C'est sous une seule série de chiffres que j'ai mis les notes des éditeurs et les variantes. Si dans quelques cas il fallait les séparer, on emploierait pour les unes les chiffres, pour les autres les astérisques avec chiffres au-dessus.

J'ai, d'après les premières éditions, rétabli les épigraphes de *Mariamne*, *Zaire*, *Alzire*, *Mérope*, etc.

J'ai annoncé, dans mon Prospectus, que je me garderais bien de joindre à mon édition un commentaire grammatical et littéraire. J'ai cependant conservé les notes de ce genre qui étaient dans l'édition de Kehl. Il est facile de consulter le *Cours de littérature dramatique par Geoffroy*, 1825, six volumes in-8°; le *Lycée* de La Harpe, IIIe partie, chapitres 3, 5 et 6; le *Commentaire* du même *sur le théâtre de Voltaire*, 1814, in-8°; le *Cours analytique de littérature*, par M. Lemercier, 1817, trois volumes

in-8°; les *Commentaires sur les tragédies et comédies de Voltaire*, par M. Lepan, 1826, deux volumes in-8° ou in-12.

Pour ne pas multiplier les pièces préliminaires, c'est le plus souvent au bas ou à la fin des *préfaces* et *avertissements* qui existent que j'ai mis en note ce que j'avais à dire sur chaque pièce.

Les notes sans signature et qui sont indiquées par des lettres sont de Voltaire. A la fin de quelques-unes j'ai ajouté, entre parenthèses, la date de l'édition où elles ont paru pour la première fois.

Les notes signées d'un K sont des éditeurs de Kehl, MM. Condorcet et Decroix. Il est impossible de faire rigoureusement la part de chacun. C'est à eux aussi que l'on doit la plupart des variantes qui n'ont point de signature.

Les additions que j'ai faites aux notes de Voltaire ou aux notes des éditeurs de Kehl en sont séparées par un —, et sont, comme mes notes, signées de l'initiale de mon nom.

BEUCHOT.

1er mars 1830.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DU THÉATRE DE VOLTAIRE

PUBLIÉE EN 1768[1].

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. de Voltaire, avec les variantes que nous avons pu recueillir; ce sera la seule édition correcte et complète. Toutes celles qu'on en a données[2] à Paris sont très informes : cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, séduit par les ennemis de l'auteur, sembla rejeter aux premières représentations les mêmes morceaux qu'il redemanda ensuite avec empressement quand la cabale fut dissipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, se voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en substituaient d'autres au hasard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés et imprimés à Paris dans son absence. De là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de *Gengis*, imprimée par nous[3] in-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve, dans

[1] On a souvent daté cet *Avertissement* de 1775. Il est de 1768, au tome second de l'édition in-4°. J'ai mis en variante la seule différence que présente l'édition de 1775. B.

[2] Dans l'édition de 1775 ou encadrée, il y a : « Que nous avons pu re- « cueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris, etc. » B.

[3] Ce sont les frères Cramer qui parlent ou sont censés parler. B.

la scène où Gengis paraît pour la première fois, les vers suivants[1] :

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps :
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile, etc.

Ce morceau est tronqué et défiguré[2] dans l'édition de Duchesne et dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Échappés aux fureurs des flammes, du pillage:
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage, etc.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire et très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

Échappés aux fureurs des flammes, du pillage,

est un vers indigne de quiconque est instruit des règles de son art, et connaît un peu l'harmonie. *Échappés aux fureurs des flammes*, est une césure monstrueuse.

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain doivent savoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, insinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, et qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une allusion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il est

[1] Acte II, scène 5. B.

[2] Voltaire revient sur ce sujet dans l'*Avis au lecteur*, qu'il publia en 1768, et qu'on trouvera dans le tome VIII (VIIe du *Théâtre*) à la suite des *Scythes*. B.

évident que par ce passage on ne peut entendre que les sciences des Chinois, méprisées alors des Tartares. On a représenté cette pièce en Italie : il y en a trois traductions. Les inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet;* on suscita contre elle une persécution violente ; on fit défendre les représentations : ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme. Rome vengea l'auteur. Le pape Benoît XIV protégea la pièce ; elle lui fut dédiée ; des académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie, et à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France : on ne leur rend justice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* est défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie, et les règles du théâtre. Le libraire de Paris est d'autant plus inexcusable qu'il pouvait consulter notre édition, à laquelle il devait se conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'*Adélaïde du Guesclin.* Nous trouvons dans leur édition, à la scène septième du second acte, ces vers qui n'ont pas de sens[1] :

Gardez d'être réduit au hasard dangereux
Que les chefs de l'état ne trahissent leurs vœux.

[1] Voyez, dans la *Correspondance*, la lettre à Lekain, du 29 novembre 1765. B.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'état, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'édition de Paris sont de vrais solécismes, et n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hasard que les chefs de l'état ne trahissent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il? Que veut dire *Être réduit au hasard qu'un autre ne trahisse ses vœux?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils sont bons ou mauvais, et que la rapidité de la déclamation fait disparaître les défauts du style ; mais les connaisseurs remarquent ces fautes, et ils sont blessés des barbarismes innombrables qui défigurent presque toutes nos tragédies. C'est un devoir indispensable de parler purement sa langue.

Nous avons souvent entendu dire à l'auteur que la langue était trop négligée au théâtre, et que c'est là que les règles du langage doivent être observées avec le plus de scrupule, parceque les étrangers y viennent apprendre le français. Il disait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le succès de plusieurs pièces qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un style barbare. On sait que Boileau, en mourant, se plaignait[1] de cette horrible décadence. Les éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

[1] C'est de Crébillon que parlait Boileau : voyez tome XXXII, page 441. B.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, sont des choses inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils transposent tout à leur plaisir, pour se ménager des situations qui les fassent valoir. Ils substituent à des passages nécessaires des vers ineptes et ridicules; ils en chargent leurs manuscrits; et c'est sur ces manuscrits que des libraires ignorants impriment des choses qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art, au lieu de le perfectionner; et les amateurs des lettres, accablés sous l'immensité des volumes, n'ont pas eu même le temps de distinguer si ces ouvrages imprimés sont corrects ou non.

Les nôtres du moins le seront; et nous pouvons assurer les étrangers qui attendent notre édition qu'ils n'y trouveront rien qui offense une langue devenue leurs délices et l'objet constant de leurs études.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

AVEC DES CHŒURS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 18 NOVEMBRE 1718.

AVERTISSEMENT

SUR L'*OEDIPE*[1].

L'auteur composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans[2]. Elle fut jouée, en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur Dufresne, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'Œdipe; la demoiselle Desmares, très grande actrice, joua celui de Jocaste, et quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de Philoctète tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1719. M. de La Motte approuva la tragédie d'*OEdipe*. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable : « Le public, à la représentation « de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et « de Racine; et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses « espérances. »

L'abbé de Chaulieu fit une mauvaise épigramme[3] contre cette approbation : il disait que l'on connaissait La Motte pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est ainsi que les grands hommes sont traités au commencement de leur carrière; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même s'ima-

[1] Le premier alinéa formait tout l'*Avertissement* en 1738. Le reste parut pour la première fois dans les éditions de Kehl, et probablement est des rédacteurs de cette édition. B.

[2] Dans une note de son *Commentaire historique sur sa vie* (voyez les *Mélanges*, année 1776), Voltaire parle d'une lettre écrite, en 1713, par Dacier, à l'*auteur, qui avait déjà fait sa pièce*. B.

[3] Voici cette épigramme :

> O la belle approbation !
> Qu'elle nous promet de merveilles !
> C'est la sûre prédiction
> De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles.
> Mais où diable, La Motte, as-tu pris cette erreur ?
> Je te connaissais bien pour assez plat auteur,
> Et surtout très méchant poëte,
> Mais non pour un lâche flatteur,
> Encor moins pour un faux prophète. B.

gnent pour cela être de grands hommes : la médiocrité insolente éprouve les mêmes obstacles que le génie ; et cela prouve seulement qu'il y a plusieurs manières de blesser l'amour-propre des hommes.

La première édition d'*OEdipe* fut dédiée à Madame, femme du Régent [1]. Voici cette dédicace : elle ressemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après son voyage en Angleterre, et lorsqu'il dédia *Brutus* au lord Bolingbroke, que M. de Voltaire montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chose que de lui-même.

« MADAME,

« Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le « mieux n'était pas établi, il commencerait par Votre Altesse Royale. « La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts « des auteurs met en droit ceux mêmes qui réussissent le moins, « d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent « que dans le dessein de vous plaire [2]. Pour moi, dont le zèle tient « lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté « de vous offrir les faibles essais de ma plume. Heureux si, en- « couragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour Votre « Altesse Royale, dont la conservation n'est pas moins précieuse « à ceux qui cultivent les beaux-arts qu'à toute la France, dont « elle est les délices et l'exemple.

« Je suis, avec un profond respect,

« MADAME,

« DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

« Le très humble et très obéissant
« serviteur. »

« AROUET DE VOLTAIRE. »

[1] Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de Montespan, épouse de Philippe, duc d'Orléans, régent. Voyez aussi, tome XIII, l'*Épître au roi d'Angleterre George Ier, en lui envoyant la tragédie d'OEdipe*. B.

[2] Dans la seconde édition d'*OEdipe*, qui est aussi de 1719, il y a : « .... de « vous plaire. La liberté que je prends de vous offrir ces faibles essais n'est « autorisée que par mon zèle qui me tient lieu de mérite auprès de vous. « Heureux, etc. » B.

On trouvera, page 52, une préface imprimée en 1729[1], dans laquelle M. de Voltaire combat les opinions de M. de La Motte sur la tragédie. La Motte y a répondu avec beaucoup de politesse, d'esprit, et de raison. On peut voir cette réponse dans ses OEuvres. M. de Voltaire n'a répliqué qu'en fesant *Zaïre*, *Alzire*, *Mahomet*, etc.; et jusqu'à ce que des pièces en prose, où les règles des unités seraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre et autant de plaisir à la lecture, l'opinion de M. de Voltaire doit l'emporter[2].

[1] Le millésime 1730 est celui de l'édition qui la contient. B.

[2] Le 17 avril 1719, Dominique fit jouer, sur le théâtre italien, *OEdipe travesti*, comédie, imprimée en 1719, in-12, et qu'on trouve dans le tome Ier des *Parodies du nouveau théâtre italien*. Beaucoup d'autres écrits parurent à l'occasion d'*OEdipe* :

I. *Remarques critiques sur la nouvelle tragédie d'*OEdipe, *dénoncées à M. de Voltaire* (dans le *Nouveau Mercure*, mars 1719, pages 107-123).

II. *Lettre critique sur la nouvelle tragédie d'*OEdipe. Paris, Mongé, 1719, in-8°, attribuée au jésuite Arthuis.

III. *Lettre à M. de Voltaire sur la nouvelle tragédie d'*OEdipe. Paris, Guillaume, 1719, in-8°. Quelques personnes la croient de Longepierre. Une note que je crois de l'écriture de Voltaire, sans l'affirmer toutefois, la donne à Racine le cadet. Cette *Critique* est celle dont La Harpe parle dans son *Lycée* (dix-huitième siècle, chapitre III, section Ire), comme étant de Louis Racine, et la seconde de celles dont Voltaire parle dans la VIIe de ses *Lettres*, ci-après. On trouve à la fin près de cent vers d'*OEdipe*, imprimés en regard d'autant de vers de P. Corneille, J. Racine, La Fontaine, madame de La Suze, Th. Corneille, Molière, Despréaux, l'abbé Genest, et d'un *Recueil d'épigrammes*, auxquels ressemblaient beaucoup de vers dont Voltaire a depuis changé une partie.

IV. *Critique de l'*OEdipe *de M. de Voltaire, par M. Le G**** (Legendre, ou Le Grimarets, ou plutôt Le Grand, le comédien). Paris, Gandouin, 1719, in-8°.

V. *Apologie de Sophocle, ou Remarques sur la troisième lettre critique de M. de Voltaire* (par l'abbé Capperonier). Paris, Coustelier, 1719, in-8°.

VI. *Apologie de la nouvelle tragédie d'*OEdipe, *par M. Mannory, avocat au parlement*. Paris, Huet, 1719, in-8°.

VII. *Réponse à l'apologie du nouvel* OEdipe, *par M. M****. Paris, Trabouillet, 1719, in-8°.

VIII. *Le Journal satirique intercepté, ou Apologie de M. Arouet de Voltaire et de M. Houdart de La Motte, par le sieur Bourguignon* (Gacon). 1719, in-8o de quarante-huit pages.

IX. *Lettre d'un abbé à un gentilhomme de province, contenant des obser-*

*vations sur le style et les pensées de la nouvelle tragédie d'*OEdipe, *et des Réflexions sur la dernière lettre de M. de Voltaire.* Paris, Mongé, 1719, in-8°.

X. *Lettre d'un gentilhomme suédois à M***, maître de la langue française, sur la nouvelle tragédie d'*OEdipe. Paris, Cailleau (1719), in-8°.

XI. *Réfutation de la lettre d'un gentilhomme suédois, etc., par M. D***.* Paris, Jollet et Lamesle, 1719, in-8°.

XII. *Lettre de M. le marquis de M*** à un gentilhomme de ses amis, contenant la critique des critiques de l'*OEdipe *de M. de Voltaire.* Paris, Sevestre (1719), in-8°.

XIII. *Lettre à madame ***, contenant la critique de l'*OEdipe *de M. de Voltaire, par M. Van Effen* (dans le *Journal historique, politique, critique et galant,* mars-avril 1719).

XIV. *Nouvelles remarques sur l'*OEdipe *de M. de Voltaire et sur ses lettres critiques, où l'on justifie Corneille, etc.* (par l'abbé Gérard). Paris, L. D'Houry, 1719, in-8°.

Dix ans plus tard, à l'occasion d'une représentation de l'*OEdipe* de Corneille, l'abbé Pellegrin fit insérer dans le *Mercure* (1729, deuxième volume de juin, pages 1315-1345, et mois d'août, pages 1700-31) une *Dissertation sur l'*OEdipe *de Corneille et sur celui de M. de Voltaire, par M. le chevalier de...., à madame la comtesse de....*

La Grange Chancel a fait une *Épître à M. Arouet de Voltaire sur sa tragédie d'*OEdipe *et sur les deux dissertations qui la suivent,* dont j'ai déjà parlé, tome XXXIII, page 297, et dont j'aurai occasion de reparler. B.

LETTRES

ÉCRITES EN 1719,

QUI CONTIENNENT LA CRITIQUE DE L'*OEDIPE* DE SOPHOCLE, DE CELUI DE CORNEILLE, ET DE CELUI DE L'AUTEUR[1].

LETTRE PREMIÈRE,

ÉCRITE AU SUJET DES CALOMNIES DONT ON AVAIT CHARGÉ L'AUTEUR[2].

Je vous envoie, monsieur, ma tragédie d'*OEdipe*, que vous avez vue naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, et que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés.

[3] Vous savez mieux que personne que cette satire intitulée les

[1] Tel est le titre de ces lettres dans les éditions de 1775, 1768, etc. Les éditeurs de Kehl et leurs successeurs les ont intitulées : *Lettres à M. Genonville, etc.* Le ton de ces lettres m'a permis de ne pas les classer dans la *Correspondance,* et me porte à douter qu'elles aient été adressées à Genonville, que Voltaire traitait bien moins cérémonieusement ; voyez, dans la *Correspondance,* l'année 1718 ; les *Lettres sur OEdipe*, imprimées en 1719, à la suite de la tragédie, n'ont été comprises dans les *OEuvres* de l'auteur qu'à partir de 1764. Le début de la seconde lettre prouve qu'elles doivent être placées avant la pièce. B.

[2] Les éditions de 1719 portent de plus ces mots : « Imprimée par permis- « sion expresse de monseigneur le duc d'Orléans. » B.

[3] Dans l'édition de 1719, au lieu de ce qui suit, on lisait :

« Je sens combien il est dangereux de parler de soi ; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation

J'ai vu, est d'un poëte du Marais, nommé Le Brun, auteur de l'opéra d'*Hippocrate amoureux*, qu'assurément personne ne mettra en musique.

Ces *J'ai vu* sont grossièrement imités de ceux de l'abbé Regnier, de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun. Ils finissent par ces vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il est vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'est pas une

d'honnète homme m'est plus chère que celle d'auteur: ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entièrement son estime en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

« Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence; mais aussi, bien des gens, qui ne connaissent ni la poésie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme et d'un poëte.

« Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés ; et il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

«Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscurs, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puissances, et qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes et leurs vaudevilles sont toujours des enfants supposés dont on ne connaît point les vrais parents ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que le monde puisse l'en soupçonner, et qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre. Telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on fesait naître sur moi : j'étais d'ailleurs sans appui, et je n'avais jamais songé à me faire des protecteurs, parceque je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

« Il parut, à la mort de Louis XIV, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé Regnier. C'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie ; cette pièce est aussi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée : c'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la satire. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossières qui y étaient indignement répan-

raison qui puisse faire croire que j'aie fait les vers de M. Le Brun.

Hos *Le Brun* versiculos fecit; tulit alter honores.

J'apprends que c'est un des avantages attachés à la littérature, et surtout à la poésie, d'être exposé à être accusé sans cesse de toutes les sottises qui courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé de Chaulieu au marquis de La Fare, dans laquelle il se plaint de cette injustice. Voici le passage :

dues, et c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi :

« J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans. »

Comme je n'avais pas vingt ans alors, plusieurs personnes crurent que j'avais mis par là mon cachet à cet indigne ouvrage; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier et pour me perdre; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur : ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions et des louanges.

« Je me souviens que, passant alors par une petite ville de province, les beaux-esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils disaient être un chef-d'œuvre; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, et que la pièce était misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole; ils admirèrent ma retenue, et j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte et d'un homme fort modeste.

« Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, et que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée; car tout est mode en ce pays, et on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

« Heureusement ma justification est venue, quoique un peu tard; celui qui m'avait calomnié et qui avait causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération, qui ont signé après lui. M. le marquis de la Vrillière a eu la bonté de faire voir ce certificat à monseigneur le Régent.

« Ainsi il ne manquait à ma justification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui parceque je n'ai pas eu occasion de le faire plus tôt;

. . . .

Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adresse,
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.

. . . .

et je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'auteur des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aie débité aucune, ni même que j'en aie jamais parlé que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

« Je m'attends bien, etc. » (voyez, ci-après, page 18 du texte).

Dans l'édition de 1775, Voltaire fit des additions et corrections à ce morceau. Il y a : « Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le sera long-temps. On m'assure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

« La justification est venue, quoique un peu tard; le calomniateur a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie devant un secrétaire d'état; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers et en hommes m'a dit : « *Oh! le* « *beau billet qu'a La Châtre!* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies; « renoncez à toute profession sérieuse pour ce malheureux métier; et comp« tez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie, puisque vous « êtes assez abandonné de Dieu pour vous faire de gaîté de cœur un homme « public. » Il m'en a cité cent exemples; il m'a donné les meilleures raisons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu? Des vers.

« Je me suis donc aperçu de bonne heure qu'on ne peut ni résister à son goût dominant, ni vaincre sa destinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des syllabes, cet autre à former des croches et des rondes sur des lignes parallèles?

« Scit Genius, natale comes qui temperat astrum. »
Horace, II, épître II, v. 187.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

« Ploravere suis non respondere favorem
« Speratum meritis. »
Id. II, épître Ire, v. 2.

Boileau disait à Racine (épître VII, 43-45):

« Cesse de t'étonner si l'Envie animée,

Chapelle, par malheur,. . . . .
. . . . comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment
Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talents!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,
Je me vis, tout en même temps,
Affublé du nom de poëte.
Dès-lors on ne fit de chanson,

« Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
« La calomnie en main, quelquefois te poursuit. »

« Scudéri et l'abbé d'Aubignac calomniaient Corneille; Montfleuri et toute sa troupe calomniaient Molière; Térence se plaint dans ses prologues (*Andria*, prol. 5-7) d'être calomnié par un vieux poëte; Aristophane calomnia Socrate; Homère fut calomnié par Margitès. C'est là l'histoire de tous les arts et de toutes les professions.

« Il s'est trouvé des gens, etc. » (voyez, dans le texte, page 19, l'alinéa qui commence ainsi).

« Vous savez comment M. le Régent a daigné me consoler de ces petites persécutions; vous savez quel beau présent il m'a fait. Je ne dirai pas, comme Chapelain disait de Louis XIII :

« Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
« Témoignent mon mérite, et font connaître assez
« Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. »

« Chærile, Chapelain et moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

« Retulit acceptos, regale numisma, Philippos. »
HORACE, II, épître I, v. 234.

« Le Régent, qui s'appelle Philippe, rend la comparaison parfaite. Ne nous enorgueillissons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs : on peut être avec tout cela un homme très médiocre; on peut être récompensé et envié sans aucun mérite.

« Mais il faut convenir que c'est un grand bonheur pour les lettres, etc » (La fin comme dans le texte.)

L'édition de Kehl est la première qui ait donné le texte actuel. Le présent fait par le Régent à Voltaire était une pension de 2000 francs. B.

On ne lâcha de vaudeville,
Que, sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne serait ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès :
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.

Ces vers, monsieur, ne sont pas dignes de l'auteur de *la Tocane* et de *la Retraite;* vous les trouverez bien plats [a], et aussi remplis de fautes que d'une vanité ridicule. Je vous les cite comme une autorité en ma faveur; mais j'aime mieux vous citer l'autorité de Boileau. Il ne répondit un jour aux compliments d'un campagnard qui le louait d'une impertinente satire contre les évêques, très fameuse parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

Boileau, épître VI, vers 69-72.

Je ne suis ni ne serai Boileau; mais les mauvais vers de M. Le Brun m'ont attiré des louanges et des persécutions qu'assurément je ne méritais pas.

[1] Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me

[a] Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces lettres, parcequ'on ne voulut pas affliger l'abbé de Chaulieu : on doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. — Cette note est posthume, ainsi que le passage auquel elle se rapporte. Cependant la sentence qui la termine est citée par Trublet, page 139 de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Fontenelle*, 1759 ou 1761, in-12. B.

[1] Cet alinéa existait dès 1719, ainsi que presque tout le reste de cette lettre. B.

trouver si innocent après m'avoir cru, sans me connaître, coupable des plus plats vers du temps présent. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugements sur les apparences les plus frivoles, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine.

[1] Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parcequ'il avait rempli la coupe d'Atrée du sang du fils de Thyeste; et aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parceque Jocaste se défie des oracles d'Apollon. C'est ainsi qu'on décide presque toujours dans le monde [2]; et ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre; peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle est trop inséparable des succès; mais du moins il m'est permis de souhaiter que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice ne fassent point des malheureux sur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur d'être connu par les talents de l'esprit, et qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parcequ'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Ne croyez pas, monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont M. le Régent a daigné m'honorer; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence; il est au nombre des princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux mêmes qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, et qu'il a reconnu la calomnie lorsque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que monseigneur le duc d'Orléans m'a faite, comme une récompense de mon travail,

[1] La plus grande partie de cet alinéa est aussi de 1719. B.

[2] Dans la première édition de 1719, on lisait: «..... d'Apollon. Voilà comme on décide presque toujours dans le monde; et rien n'est si dangereux que de se faire connaître par les talents de l'esprit qui, en donnant à un homme un peu de célébrité, ne font que prêter des armes à la calomnie. Ne croyez pas, etc.» L'alinéa qui commence par les mots: «Je ne prétends «point, etc.», fut ajouté dans la seconde édition de 1719. B.

qui ne méritait tout au plus que son indulgence; il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection [1].

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres que nous vivions sous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, et dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance et par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

Monsieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissements du public ne sont pas toujours de sûrs garants de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude; et le public est étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes dans la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité; « qui comptent les princes et les princesses qui sont venus pleurer aux représentations; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs « que l'approbation du public »; et qui enfin, après s'être placés à côté de Corneille et de Racine, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule; je vous parlerai de ma pièce

[1] Dans les éditions de 1719, on lisait de plus ici cette phrase: « L'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie. » B.

plus pour avouer mes défauts que pour les excuser; mais aussi je traiterai Sophocle et Corneille avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois *OEdipes* avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de Sophocle et pour le mérite de Corneille ne m'aveuglera pas sur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie; et si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III,

CONTENANT LA CRITIQUE DE L'OEDIPE DE SOPHOCLE[1].

Monsieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner « si la tragédie de Sophocle fait son imitation par le discours, le « nombre, et l'harmonie; ce qu'Aristote appelle expressément un « discours agréablement assaisonné[a]. » Je ne discuterai pas non plus « si c'est une pièce du premier genre, simple et implexe: « simple, parcequ'elle n'a qu'une simple catastrophe; et implexe, « parcequ'elle a la reconnaissance avec la péripétie. »

Je vous rendrai seulement compte avec simplicité des endroits qui m'ont révolté, et sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui, connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre, dans Sophocle, par un chœur de Thébains prosternés au pied des autels, et qui, par leurs larmes et par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. OEdipe, leur libérateur et leur roi, paraît au milieu d'eux.

[1] Sophocle, traité sévèrement dans cette lettre, est mieux apprécié par Voltaire dans l'*Épître dédicatoire à la duchesse du Maine*, qui est en tête d'*Oreste*, tome VI. Une critique de cette troisième lettre parut en 1719; voyez le n° V de ma note, page 11. B.

[a] M. Dacier, préface sur l'*OEdipe* de Sophocle.

« Je suis ŒEdipe, leur dit-il, si vanté par tout le monde. » Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait ŒEdipe.

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. Dacier dit que c'est une adresse de Sophocle, qui veut fonder par là le caractère d'ŒEdipe, qui est orgueilleux.

« Mes enfants, dit Œdipe, quel est le sujet qui vous amène ici? » Le grand-prêtre lui répond : « Vous voyez devant vous des jeunes « gens et des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand-prêtre « de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tem- « pête; elle est prête d'être abîmée, et n'a pas la force de surmonter « les flots qui fondent sur elle. » De là le grand-prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont Œdipe était aussi bien informé que du nom et de la qualité du grand-prêtre de Jupiter. D'ailleurs ce grand-prêtre rend-il son homélie bien pathétique en comparant une ville pestiférée, couverte de morts et de mourants, à un vaisseau battu par la tempête? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand on les compare aux petites?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où on prétendait, il y a quelques années, que Sophocle avait poussé la tragédie; et il ne paraît pas qu'on ait si grand tort dans ce siècle de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages que de faire dire à l'un, « Je « m'appelle Œdipe, si vanté par tout le monde »; et à l'autre, « Je « suis le grand-prêtre de Jupiter. » Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de Créon, frère de Jocaste, que le roi avait envoyé consulter l'oracle, et qui commence par dire à Œdipe :

« Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

ŒDIPE.

« Je le sais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CRÉON.

« Il a été assassiné, et Apollon veut que nous punissions ses « meurtriers.

ŒDIPE.

« Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laïus fut tué? »

Il est déjà contre la vraisemblance qu'Œdipe, qui règne depuis si long-temps, ignore comment son prédécesseur est mort; mais

qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, et qu'il ne donne pas la moindre raison ni la moindre excuse de son ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet, dit-on, et non de l'auteur : comme si ce n'était pas à l'auteur à corriger son sujet lorsqu'il est défectueux ! Je sais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute; mais aussi je ne me ferai pas plus de grace qu'à Sophocle, et j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui suit me paraît également éloigné du sens commun. Œdipe demande s'il ne revint personne de la suite de Laïus à qui on puisse en demander des nouvelles; on lui répond « qu'un de ceux qui « accompagnaient ce malheureux roi s'étant sauvé, vint dire dans « Thèbes que Laïus avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient « pas en petit, mais en grand nombre. »

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laïus dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laïus et toute sa suite?

Pour comble de contradiction, Œdipe dit, au second acte, qu'il a ouï dire que Laïus avait été tué par des voyageurs, mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vu; et Jocaste, au troisième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainsi à Œdipe :

« Soyez bien persuadé, seigneur, que celui qui accompagnait « Laïus a rapporté que son maître avait été assassiné par des vo- « leurs : il ne saurait changer présentement ni parler d'une autre « manière; toute la ville l'a entendu comme moi. »

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que toutes ces contradictions [1].

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Œdipe, lorsqu'il apprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher; il s'amuse à faire des imprécations et à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui fournir [2] des lumières. Le chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes,

[1] Les éditions de 1719 à 1775 portent : « que tout ce galimatias. » B.

[2] Toutes les éditions du vivant de l'auteur portent : *donner*. B.

et qui donne toujours des conseils à Œdipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie seulement d'envoyer chercher Tirésie.

Enfin Phorbas arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point Sophocle s'imaginent sans doute qu'Œdipe, impatient de connaître le meurtrier de Laïus et de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus est le sujet de sa pièce : on ne dit pas un mot à Phorbas de cette aventure ; et la tragédie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Créon a appris à Œdipe que Laïus a été assassiné par des voleurs qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, Œdipe répond, au sens de plusieurs interprètes : « Comment des « voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque Laïus « n'avait point d'argent sur lui ? » La plupart des autres scoliastes entendent autrement ce passage, et font dire à Œdipe : « Comment « des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne « leur avait donné de l'argent ? » Mais ce sens-là n'est guère plus raisonnable que l'autre : on sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des scoliastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens ?

Œdipe, au commencement du second acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tirésie. Le roi et le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre. Tirésie finit par lui dire :

« C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus. Vous vous croyez « fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point; vous êtes « Thébain. La malédiction de votre père et de votre mère vous a « autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez « tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur « d'un inceste et d'un parricide ; et si vous trouvez que je mente, « dites que je ne suis pas prophète. »

Tout cela ne ressemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles : il était difficile de s'expliquer moins obscurément; et si vous joignez aux paroles de Tirésie le reproche qu'un ivrogne a fait au-

trefois à Œdipe qu'il n'était pas fils de Polybe, et l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait son père et qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas préparer les événements, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. Œdipe traite Tirésie de *fou* et de *vieux enchanteur :* cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement et de quelle horreur ne doit-il point être frappé en apprenant de la bouche de Tirésie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, et les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est Thébain ? entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère, et qu'il tuerait son père, et Tirésie qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événements épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner Créon, son *ancien et fidèle ami* (comme il l'appelle), d'avoir tué Laïus; et cela, sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, et (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemple parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

« Quoi! tu oses paraître devant moi ! dit-il à Créon; tu as l'au-
« dace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier
« de Laïus, et qui as manifestement conspiré contre moi pour me
« ravir ma couronne !

« Voyons, dis-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi
« de la lâcheté ou de la folie pour que tu aies entrepris un si hardi
« dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que
« d'aspirer à la royauté sans troupes et sans amis, comme si, sans
« ce secours, il était aisé de monter au trône? »

Créon lui répond :

« Vous changerez de sentiment si vous me donnez le temps de
« parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât
« d'être roi, avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui ac-
« compagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute

« la sûreté d'un particulier qui, sous un autre nom, posséderait la « même puissance? »

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, et qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, aurait besoin de la clémence de son maître. Après tous ces grands discours, étrangers au sujet, Créon demande à OEdipe :

« Voulez-vous me chasser du royaume[a]?

OEDIPE.

« Ce n'est pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

CRÉON.

« Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

OEDIPE.

« Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

« C'est parceque vous êtes injuste.

OEDIPE.

« Je prends mes sûretés.

CRÉON.

« Je dois prendre aussi les miennes.

OEDIPE.

« O Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

« Il m'est permis de crier aussi : Thèbes! Thèbes! »

Jocaste vient pendant ce beau discours, et le chœur la prie d'emmener le roi; proposition très sage, car, après toutes les folies qu'OEdipe vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

« J'emmènerai mon mari quand j'aurai appris la cause de ce dés-« ordre.

LE CHOEUR.

« OEdipe et Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports « fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très in-« justes.

JOCASTE.

« Cela est-il venu de l'un et de l'autre?

LE CHOEUR.

« Oui, madame.

JOCASTE.

« Quelles paroles ont-ils donc eues?

[a] On avertit qu'on a suivi partout la traduction de M. Dacier.

LE CHOEUR.

« C'est assez, madame; les princes n'ont pas poussé la chose plus « loin, et cela suffit. »

Effectivement, comme si cela suffisait, Jocaste n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'Œdipe raconte à Jocaste qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils supposé : « J'allai, continue-t-il, trouver le roi et la reine; je les interrogeai « sur ma naissance; ils furent tous deux très fâchés du reproche « qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de ten- « dresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas « de me demeurer sur le cœur, et de me donner des soupçons. Je « partis donc, à leur insu, pour aller à Delphes : Apollon ne daigna « pas répondre précisément à ma demande; mais il me dit les « choses les plus affreuses et les plus épouvantables dont on ait « jamais ouï parler : Que j'épouserais infailliblement ma propre « mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui « les remplirait d'horreur, et que je serais le meurtrier de mon « père. »

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à Jocaste que son fils tremperait ses mains dans le sang de Laïus, et porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils sur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même scène) : Œdipe porte encore les cicatrices de cette blessure; il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe : tout cela n'est-il pas pour Œdipe et pour Jocaste une démonstration de leurs malheurs? et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je sais que Jocaste ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils; mais cela même est une nouvelle faute. Car, lorsque Œdipe dit à Jocaste, « On m'a prédit que je souillerais le « lit de ma mère, et que mon père serait massacré par mes mains », Jocaste doit répondre sur-le-champ, « On en avait prédit autant à « mon fils »; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue, dans ce moment, de son malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe et dans Jocaste n'est qu'un artifice grossier du poëte, qui, pour donner à sa pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, et qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet OEdipe, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, et qu'il lui apprend que Polybe n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés et liés avec des courroies, OEdipe ne soupçonne rien encore : il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure; et le chœur, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire Œdipe de sa naissance. Le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'Œdipe; et, dans le temps que les Thébains devraient être saisis de pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, il s'écrie : « Si je puis juger de l'avenir, et si je ne me trompe dans « mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas « que vous ne nous fassiez connaître la patrie et la mère d'Œdipe, « et que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous « rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et « vous, prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils ? Quelle « nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Êtes-vous le « fruit des amours d'Apollon ? car Apollon se plaît aussi sur les « montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus, qui se tient aussi sur « les sommets des montagnes ? etc. »

Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe arrive sur la scène. Œdipe l'interroge sur sa naissance; curiosité que M. Dacier condamne après Plutarque, et qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'Œdipe eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

OEdipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. Dacier, qui a traduit l'*OEdipe* de Sophocle, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaste, et la manière dont Œdipe accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé; et j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaste et de la catastrophe d'Œdipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe : les esprits, remplis de terreur au moment de la reconnaissance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, je me suis cru obligé [1] de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers; et dans Sophocle, il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

M. Dacier avertit dans ses notes que la pièce de Sophocle n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de Racine et de Corneille; il n'y a que *les Horaces* qui auraient besoin d'un tel commentaire; mais le cinquième acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de Sophocle, que Longin a admiré, et que Despréaux a traduit [2] :

> Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
> Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé
> Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
> Et par là tu produis et des fils et des pères,
> Des frères, des maris, des femmes et des mères,
> Et tout ce que du sort la maligne fureur
> Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères et ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à Œdipe de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, et d'en combiner ainsi toutes

[1] Toutes les éditions du vivant de l'auteur portent : « j'ai été obligé. » B.

[2] *Traité du sublime*, chapitre XIX. B.

les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de Corneille[1] disent beaucoup plus :

> Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;
> Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de Sophocle sont d'un déclamateur, et ceux de Corneille sont d'un poëte.

Vous voyez que, dans la critique de l'*OEdipe* de Sophocle, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les temps et de tous les lieux : les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations, sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait surpris l'admiration de son siècle : l'harmonie de ses vers et le pathétique qui règne dans son style ont pu séduire les Athéniens, qui, avec tout leur esprit et toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : Eschyle, contemporain de Sophocle, était le premier qui se fût[2] avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle et Euripide, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que Corneille et Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs : leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; et il est à croire que, s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois : leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés; mais je crois que cet oubli et ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus, sans doute; et, s'ils sont trop défectueux pour

[1] *OEdipe*, V, 5. B.

[2] Toutes les éditions du vivant de l'auteur portent : « qui s'était. » B.

qu'on les approuve, ils sont trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide surtout, qui me paraît si supérieur à Sophocle, et qui serait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un temps plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des sentiments à Racine même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans son inimitable rôle[1] de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

> Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
> . . . . Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
> Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
> Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'usage.
> Œnone, la rougeur me couvre le visage;
> Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
> Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.
>
> *Phèdre*, I, 3.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'Euripide soit un bon ouvrage: voilà le seul bel endroit de sa tragédie, et même le seul raisonnable; car c'est le seul que Racine ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'*Hippolyte* de Sénèque, quoique Racine ait pris dans cet auteur toute la déclaration de Phèdre, aussi ne doit-on pas admirer l'*Hippolyte* d'Euripide pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières dans Cyrano de Bergerac[2], et disait pour son excuse: « Cette scène est bonne; « elle m'appartient de droit: je reprends mon bien partout où je « le trouve. »

Racine pouvait à peu près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après avoir dit bien du mal de Sophocle, je suis

[1] Les éditions de 1719 à 1775 disent: « inimitable tragédie. » B.

[2] Voyez ma note, tome XXXVIII, page 437. B.

obligé de vous en dire tout le bien[1] que j'en sais : tout différent en cela des médisants, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être sans Sophocle je ne serais jamais venu à bout de mon *OEdipe;* je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du grand-prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui ; la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes : et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV,

CONTENANT LA CRITIQUE DE L'ŒDIPE DE CORNEILLE[2].

Monsieur, après vous avoir fait part de mes sentiments sur l'*OEdipe* de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille. Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique français que le grec ; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'*OEdipe* de Corneille ; et je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains pas que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure ; et je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*OEdipe* par le nom de l'auteur, et non par l'ouvrage même, et qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna.*

Corneille sentit bien que la simplicité ou plutôt la sécheresse de la tragédie de Sophocle ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par Sophocle et par

[1] Les éditions antérieures à celles de Kehl portent : « le peu de bien. » B.

[2] Voyez tome XXXVI, page 211. B.

Euripide, l'*OEdipe*, le *Philoctète*, l'*Électre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des sujets heureux et aisés à manier : ce sont les plus ingrats et les plus impraticables ; ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événements plus affreux ni plus attendrissants ; et c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événements des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet ; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que Corneille marchât entre ces deux extrémités, et qu'il suppléât, par la fécondité de son génie, à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de Thésée et de Dircé ; et quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique Corneille eût pris dès long-temps la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; et parceque cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre !

Il faut avouer que Thésée joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire[1] que,

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Et parlant, dans la troisième[2] scène, à OEdipe :

> Je vous aurais fait voir un beau feu dans mon sein,
> Et tâché d'obtenir cet aveu favorable
> Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
> . . . . Il est tout vrai, j'aime en votre palais ;
> Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
> Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Ismène ;
> Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
> En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
> Dont les yeux. .

[1] Acte Ier, scène 1re. B.

[2] Les éditions antérieures à l'édition de Kehl portent : *seconde scène.* Mais Voltaire ayant, dans son édition de Corneille, fait, avec raison, deux scènes de la première, il était assez naturel que les éditeurs de Voltaire suivissent la distribution qu'il avait faite, et missent ici : *troisième scène.* B.

Œdipe répond :

Quoi ! ses yeux, prince, vous ont blessé ?
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone est parfaite, Ismène est admirable :
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . . .
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Il faut avouer que les discours de Guillot-Gorju et de Tabarin ne sont guère différents.

Cependant l'ombre de Laïus demande un prince ou une princesse de son sang pour victime : Dircé, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père ; Thésée, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, et ne laisse pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté :

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas. . . . . .
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire ;
Et, pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur [1].

Cependant, qui le croirait ? Thésée, dans cette même scène, se lasse de son stratagème. Il ne peut pas soutenir plus long-temps le personnage de frère ; et, sans attendre que le frère de Dircé soit connu, il lui avoue toute la feinte, et la remet par là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant que

. . . L'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsque Œdipe reconnaît qu'il est le meurtrier de Laïus, Thésée, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propose un duel pour le lendemain, et il épouse Dircé à la fin de la pièce.

[1] Acte IV, scène 1re. B.

Ainsi la passion de Thésée fait tout le sujet de la tragédie, et les malheurs d'OEdipe n'en sont que l'épisode.

Dircé, personnage plus défectueux que Thésée, passe tout son temps à dire des injures à OEdipe et à sa mère : elle dit à Jocaste, sans détour[1], qu'elle est indigne de vivre :

Votre second hymen put avoir d'autres causes :
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que, pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée,
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. « Ce manque de respect, dit-il[2], de « Dircé envers sa mère ne peut être une faute de théâtre, puisque « nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y « fesons voir. » Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages; mais les bienséances exigent du moins qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour Jocaste, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'OEdipe, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsque OEdipe apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Thésée, et à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée[3].

Finissons par examiner le rôle d'OEdipe, et avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que Thésée, qui, n'étant point, comme lui, chargé du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

[1] Acte III, scène 2. B. — [2] Dans l'*Examen d'OEdipe*. B. — [3] Acte Ier, scène 5. B.

Cependant, comme il fallait bien dire, au premier acte, quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. Œdipe soupçonne que les dieux sont irrités contre les Thébains, parceque Jocaste avait autrefois fait exposer son fils, et trompé par là les oracles des dieux qui prédisaient que ce fils tuerait son père, et épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau; et vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de Laïus. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort : comment donc peut-elle croire que les dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible?

Avec moins de fondement encore Œdipe répond [1] :

> Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
> Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
> Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
> Sur trois de ces brigands vengé le diadème;
> Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
> J'en laissai deux sans vie, et mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands, puisqu'au quatrième acte [2], lorsque Phorbas paraît devant lui, il lui dit:

> Et tu fus un des trois que je sus arrêter
> Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer.

S'il les a arrêtés lui-même, et s'il ne les a combattus que parcequ'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très peu de cas des cérémonies, et qui songent plutôt à détrousser les gens qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. Œdipe avoue à Jocaste qu'il s'est battu contre trois inconnus, au temps même et au lieu même où Laïus a été tué. Jocaste sait que Laïus n'avait avec lui que deux compagnons de

[1] Acte Ier, scène 6. B. — [2] Scène 4. B.

voyage : ne devrait-elle donc pas soupçonner que Laïus est peut-être mort de la main d'Œdipe? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu; et de peur que la pièce ne finisse au premier acte, elle ferme les yeux sur les lumières qu'Œdipe lui donne; et, jusqu'à la fin du quatrième acte, il n'est pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de Thésée et de Dircé occupent toute la scène.

C'est au quatrième acte[1] qu'Œdipe, en voyant Phorbas, s'écrie :

> C'est un de mes brigands à la mort échappé,
> Madame, et vous pouvez lui choisir des supplices :
> S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand? et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de Laïus? Il me paraît que l'Œdipe de Corneille accuse Phorbas avec autant de légèreté que l'Œdipe de Sophocle accuse Créon.

Je ne parle point de l'acte gigantesque d'Œdipe qui tue trois hommes tout seul dans Corneille, et qui en tue sept dans Sophocle. Mais il est bien étrange qu'Œdipe se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; « que l'un avait « le poil noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, et le « regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais, et l'œil « perçant; qu'il était chauve sur le devant, et mêlé sur le der-« rière; » et, pour rendre la chose encore moins vraisemblable, il ajoute (acte IV, scène 4) :

> On en peut voir en moi la taille et quelques traits.

Ce n'était point à Œdipe à parler de cette ressemblance; c'était à Jocaste, qui, ayant vécu avec l'un et avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'Œdipe, qui n'a jamais vu Laïus qu'un moment en sa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il fallait que Corneille, ou n'eût point lu du tout Sophocle, ou le méprisât beaucoup, puisqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés, ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'Œdipe ait seul tué Laïus, et que Phorbas, qui a été blessé à côté de ce roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de

[1] Scène 4. B.

concilier cette contradiction ; et Jocaste, pour toute réponse, dit que

C'est un conte
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devait-elle être le nœud de la tragédie d'*OEdipe?* Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; et un homme distingué à la cour par son esprit m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquième acte [1], Œdipe, honteux d'avoir épousé la veuve d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir et retourner à Corinthe; et cependant il envoie chercher Thésée et Dircé, pour lire

En leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque sourde trame.

Eh! que lui importe les sourdes trames de Dircé, et les prétentions de cette princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin il me paraît qu'Œdipe apprend avec trop de froideur son affreuse aventure. Je sais qu'il n'est point coupable, et que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire; mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur? et s'il est assez furieux et assez désespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à Dircé dans un moment si terrible [2] :

Votre frère est connu; le savez-vous, madame?. . . .
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
. . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, et ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers

[1] Scène 1re. B. — [2] Acte V, scène 7. B.

avec Dirce et avec Thésée, qui est un étranger[1] pour lui, tandis que Jocaste, sa femme et sa mère, ne sait encore rien de son aventure, et ne paraît pas même sur la scène?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'*OEdipe* de Corneille. Je m'abuse peut-être; mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues; et quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraissent très inférieurs aux grands traits de ses autres tragédies, je désespère pourtant de les égaler jamais; car ce grand homme est toujours au-dessus des autres, lors même qu'il n'est pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification : on sait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles et si indignes de la tragédie. En effet, Corneille ne connaissait guère la médiocrité, et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime.

J'espère que vous me pardonnerez, monsieur, la témérité avec laquelle je parle, si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais, et de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Seraient-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout, jusqu'aux défauts? C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa critique; car si le préjugé nous fesait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, et il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V,

QUI CONTIENT LA CRITIQUE DU NOUVEL OEDIPE.

Monsieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire à la critique de mon ouvrage; et, pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'*OEdipe* devrait

[1] Dans les éditions antérieures à l'édition de Kehl, il y a : « qui sont deux « étrangers pour lui. » B.

finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'Œdipe ignore comment son prédécesseur est mort. Sophocle ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute; Corneille, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que Sophocle; et je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Œdipe, chez moi, parle ainsi à Jocaste (acte I[er], scène 3):

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
[1] Pour moi, qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint le diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs,
Et, de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'Œdipe. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier mari ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur; c'est avoir trop de discrétion et trop peu de curiosité. Il ne lui est pas permis non plus de ne point savoir l'histoire de Phorbas: un ministre d'état ne saurait jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années sans qu'on en sache rien.

Jocaste a beau dire (acte I[er], scène 3),

Dans un château voisin conduit secrètement,
Je dérobai sa tête à leur emportement;

on voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'est pas moins faute.

Voici un défaut plus considérable, qui n'est pas du sujet, et dont je suis seul responsable; c'est le personnage de Philoctète. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pour y être accusé; encore est-il soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troisième; on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, et on n'en dit pas un seul mot dans les deux derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce,

[1] Ce vers et le suivant ne sont dans aucune édition d'*OEdipe*. La première même contient les deux qu'on lit aujourd'hui. B.

et le dénoûment se fait absolument sans lui. Ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur Philoctète et l'autre sur Œdipe.

J'ai voulu donner à Philoctète le caractère d'un héros; mais j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronnade. Heureusement, j'ai lu dans madame Dacier qu'un homme peut parler avantageusement de soi lorsqu'il est calomnié. Voilà le cas où se trouve Philoctète : il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté; et s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Sertorius et Pompée, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de Nicomède, j'ai donc cru devoir le faire parler à peu près comme ce jeune prince, et qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que Philoctète était un pauvre écuyer d'Hercule, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, et qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que Philoctète était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'Hercule, et de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troie. Je ne sais si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, sur les affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Œdipe. Le mont Œta, où il avait vu mourir Hercule, n'était pas si éloigné de Thèbes qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement, cette ignorance vicieuse de Philoctète m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue; et c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événements, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le temps même où il le dit. Telle est,

entre autres exemples de cette perfection, la première scène de la tragédie de *Bajazet*. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée; Osmin ne peut savoir de nouvelles du sérail; ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques qui instruisent et qui intéressent également le spectateur; et l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événements, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse et de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur [1], que le sujet d'*OEdipe* est de ce genre; et il me semble que, lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact: car le spectateur pardonne tout, hors la langueur; et lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de ce souvenir d'amour [2] entre Jocaste et Philoctète, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire. Le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh! quel rôle insipide aurait joué Jocaste, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, et si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il est surprenant que Philoctète aime encore Jocaste après une si longue absence: il ressemble assez aux chevaliers errants, dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaste trop âgée pour faire naître encore des passions: elle a pu être mariée si jeune, et il est si souvent répété dans la pièce qu'Œdipe est dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les temps, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes se-

[1] On lit *bonheur* dans les éditions de 1768 et 1775. Il y a *honneur* dans celles de 1719. B.

[2] Les éditions antérieures à celles de Kehl portent : « A l'égard de l'amour de Jocaste et de Philoctète. » B.

raient bien malheureuses, si on n'inspirait plus de sentiments à cet âge.

Je veux que Jocaste ait plus de soixante ans dans Sophocle et dans Corneille; la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne; je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions; et s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis long-temps, et d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à Jocaste quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise; revenons vite à la censure.

Le troisième acte n'est point fini : on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. Œdipe dit à Jocaste (acte Ier, scène 5) :

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
. . . . Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour qu'Œdipe éclaircisse son doute plutôt derrière le théâtre que sur la scène : aussi, après avoir dit à Jocaste de le suivre, revient-il avec elle le moment d'après, et il n'y a aucune autre distinction entre le troisième et le quatrième acte que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi; mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à Jocaste et à Œdipe tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet.

Je mets dans la bouche d'Œdipe (acte IV, scène 1) :

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement;
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue) :
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, etc.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'Œdipe devait raconter cette aventure de la Phocide; car, dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition

du meurtrier de Laïus, son devoir est de s'informer scrupuleusement et sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; et lui qui sait que, dans ce temps-là même, il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à OEdipe, et la lui rend dans un autre. La scène suivante d'OEdipe et de Phorbas me paraît bien moins intéressante chez moi que dans Corneille. OEdipe, dans ma pièce, est déjà instruit de son malheur avant que Phorbas achève de l'en persuader; Phorbas ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, il ne doit donc point l'intéresser. Dans Corneille, au contraire, OEdipe, loin de se douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, et il se convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille serait admirable, si OEdipe avait quelque lieu de croire que Phorbas est coupable, et si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puéril :

C'est un conte
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.
Acte IV, scène 4.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importants. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, et peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes [1] qu'à les corriger. J'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reste : chaque représentation de mon *OEdipe* était pour moi un examen sévère où je recueillais les suffrages et les censures du public, et j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monseigneur le prince de Conti est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses et les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement;

[1] C'est ainsi qu'on lit dès la seconde édition. Mais, dans la première, il y a : « Et d'ailleurs j'ai peut être autant de plaisir à les avouer que j'en aurais à les corriger. » B.

mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*OEdipe* de Corneille. L'un est au premier acte (scène 1re) :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, et lion.

L'autre est au dernier acte [1] ; c'est une traduction de Sénèque ; *OEd.*, act. V, v. 950 :

. . . . . Nec sepultis mistus, et vivis tamen
Exemptus . . .
Et le sort qui l'accable
Des morts et des vivants semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parcequ'ayant précisément la même chose à dire que Corneille, il m'était impossible de l'exprimer mieux ; et j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* [2], *héros* à *tombeaux*, *contagion* à *poison*, etc. Je ne défends point ces rimes, parceque je les ai employées; mais je ne m'en suis servi que parceque je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poésie, et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, etc., ne se prononcent point autrement que *traits* et *attraits ;* cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parcequ'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avait mis dans son *Andromaque* (III, 1) :

M'en croirez-vous ? lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, seigneur, je la fuirois.

[1] Scène 6. B.

[2] L'auteur a depuis changé les vers où était cette rime (acte II, scène 1re), qui lui avait été reprochée par La Grange Chancel, dans l'épître dont j'ai parlé tome XXXIII, page 297, et ci-dessus, dans ma note, page 12. B.

. . . De *frein* avec *rien* tu n'as pas d'éloquence
Qui fasse tolerer l'horrible dissonance.

Voyez le n° 10 des *Notes et variantes*, à la suite d'*OEdipe*. B.

Le scrupule lui prit, et il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît, à ne consulter que l'oreille, beaucoup plus juste que celle de *jamais* qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* et *terre* devraient rimer avec *père* et *mère :* cependant on ne le souffre pas, et personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poésie française y gagnerait beaucoup, si on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées, car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut se servir du mot propre; on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parcequ'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense.

C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs sentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, et ils n'osent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; et si la poésie occupe encore mon loisir, je préférerai toujours les choses aux mots, et la pensée à la rime.

LETTRE VI,

QUI CONTIENT UNE DISSERTATION SUR LES CHOEURS.

Monsieur, il ne me reste plus [1] qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, et qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, et pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la

[1] La première édition ne contenait que six lettres. B.

seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes, et paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car, ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédents, et c'était une répétition fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivants, et c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh! le moyen de dire son secret à tout un peuple? C'est une chose plaisante de voir Phèdre, dans Euripide, avouer à une troupe de femmes un amour incestueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule : c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base et le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans ivres qui chantaient les louanges de Bacchus, et ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs qui, en chantant les louanges des dieux, rappelassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur; les personnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épisodes; et il y a encore aujourd'hui des savants qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'est comme si, dans une même pièce, on voulait que nous missions Paris, Londres et Madrid sur le théâtre, parceque nos pères en usaient ainsi lorsque la comédie fut établie en France.

M. Racine, qui a introduit des chœurs dans *Athalie* et dans *Esther*, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives lorsque Esther

a raconte ses aventures à Élise? Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air (I, 2) :

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant et de la déclamation dans une même scène; mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu après la déclaration de Phèdre, ou après la conversation de Sévère et de Pauline.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hasarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, et seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène; encore n'y a-t-il que très peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, et généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers : il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie : c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; et il n'est pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII[1],

A L'OCCASION DE PLUSIEURS CRITIQUES QU'ON A FAITES D'OEDIPE.

Monsieur, on vient de me montrer une critique [2] de mon *OEdipe*, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage Je suis fâché

[1] Cette septième lettre ne parut qu'avec la seconde édition d'*OEdipe*, en 1719. B.

[2] C'est celle que j'ai mentionnée sous le n° II, dans ma note, page 11, B.

qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève; mais je me suis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il se critique lui-même, et que le censeur veille lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi : cependant je ne sais si, comme j'ai été un peu indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'*OEdipe* est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce : c'est au public à en juger; mais je suis persuadé que, si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, Créon à Philoctète, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais Créon aurait été un personnage bien froid, et j'aurais trouvé par là le secret d'être à-la-fois ennuyeux et irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, et même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, et me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination quand je ne travaillais que de mémoire, soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées et dans les mêmes tours, il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir, et que, hors ces deux beaux vers de Corneille que j'ai pris hardiment, et dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les *Horaces* (I, 3) :

Est-ce vous, Curiace, en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait (I, 1) :

Est-ce vous, Philoctète, en croirai-je mes yeux ?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant aussi bien que plusieurs autres, et je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon *OEdipe* [1] : celle-ci me paraît moins instructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première est d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la seconde est d'un homme de lettres ; et, ce qui est assez singulier, c'est que le religieux possède mieux le théâtre, et l'autre le sarcasme. Le premier a voulu m'éclairer, et y a réussi ; le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injures en faveur de quelques traits ingénieux et plaisants dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé ; et même, de tous ceux qui ont vu cette satire en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise : le public jugera de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de Ribou, lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public. Heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire : si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; et, au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Escobar eut à Pascal. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poésie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'Escobar ; et il y a quelques traits dans la satire de ma pièce qui sont peut-être dignes des *Lettres provinciales*, du moins pour la malignité.

Je reçois une troisième critique [2] : celle-ci est si misérable que je

[1] C'est la *Lettre à M. de Voltaire, etc.* (par Louis Racine), dont il est question sous le n° III, dans ma note, page 11. B.

[2] Ce doit être la pièce intitulée : *Critique de l'OEdipe de M. de Voltaire, par Le G****, Paris, Gandouin, 1719, in-8°, attribuée à Le Gendre, à Le Grand, et à Le Grimarest. Voyez le n° IV de ma note page 11. B.

n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres [1]. Voilà bien des ennemis : si je fais encore une tragédie, où fuirai-je [2] ?

[1] Il parut plus de cinq critiques d'*OEdipe*. Voyez ma note, page 11. B.

[2] Toutes les éditions données du vivant de l'auteur se terminent ainsi : « ..... la lecture. J'en attends encore deux autres ; voilà bien des ennemis. « Mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encore da- « vantage. » B.

Nota. La lettre du P. Porée qui, dans beaucoup d'éditions, a été mise à la suite des sept lettres qu'on vient de lire, a été par moi reportée dans la *Correspondance*, à la date du 7 janvier 1730. B.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1730[1].

L'OEdipe, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté, pour la première fois, à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, et on la revoit encore avec quelque plaisir, malgré ses défauts; ce que j'attribue, en partie, à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très bien représentée, et en partie à la pompe et au pathétique du spectacle même.

Le P. Folard, jésuite[2], et M. de La Motte, de l'académie française, ont depuis traité tous deux le même sujet, et tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques et même mes louanges paraîtraient également suspectes[a].

[1] On a, jusqu'à ce jour, donné cette préface comme étant d'une édition de 1729. Elle est de l'édition de 1730. L'approbation du censeur est du 17 janvier 1730. Voici cette approbation dont Voltaire parle dans son *Mémoire sur la satire* (voyez tome XXXVIII, page 331) : « J'ai lu, par ordre de mon- « seigneur le garde-des-sceaux, la *Préface d'OEdipe,* où M. de Voltaire fait « plusieurs observations contre mes sentiments : elles m'ont paru polies et « même obligeantes par les égards personnels; agréables et spécieuses par les « raisons; je me réserve d'en examiner la force devant le public; et, s'il est « possible, comme si j'étais hors d'intérêt. Fait à Paris, ce 17 janvier 1730. « *Houdar de La Motte.* » Il ne faut pas croire toutefois que cette préface, telle qu'on la lit aujourd'hui, soit de 1730. L'auteur y fit des changements en 1736, et de plus grands encore en 1738, date des sous-divisions qu'il y mit; et quelques additions sont plus récentes. B.

[2] L'*OEdipe* du P. Folard avait été imprimé après avoir été représenté par des écoliers du collége de Lyon. L'édition porte le millésime 1722, mais peut être de la fin de 1721. B.

[a] M. de La Motte donna deux *OEdipes* en 1726, l'un en rimes, et l'autre en prose non rimée. L'*OEdipe* en rimes fut représenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

Je suis encore plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occasion de cette tragédie : je suis persuadé que tous ces raisonnements délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, et qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* et dans *Cinna* que dans tous les préceptes de l'abbé D'Aubignac : Sévère et Pauline sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève que la seule vue d'une tête de Raphaël.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés et simples, tous puisés dans la nature et dans la raison. Les Pradon et les Boyer les ont connus aussi bien que les Corneille et les Racine : la différence n'a été et ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* et d'*Issé* [1], et les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique ; Le Poussin a travaillé sur les mêmes principes que Vignon. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais, puisque M. de La Motte veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parcequ'elles sont anciennes, mais parcequ'elles sont bonnes et nécessaires, et qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de La Motte veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu, et de temps.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre : les autres peuples ont été long-temps sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère ; mais comme ce joug était juste, et que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action est égale à celle de la représentation ; et ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme

[1] *Armide* est de Quinault ; *Issé* est de La Motte. B.

barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que don Lope de Vega [1] et Shakespeare; elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre chose à dire à M. de La Motte, sinon que MM. Corneille, Racine, Molière, Addison, Congrève, Maffei, ont tous observé les lois du théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais M. de La Motte mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule, et non de deux ou trois? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à-la-fois; c'est que l'intérêt qui se partage s'anéantit bientôt; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événements; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison, l'unité de lieu est essentielle; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à-la-fois. Si les personnages que je vois sont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second? M. Le Brun a-t-il peint Alexandre à Arbelles et dans les Indes sur la même toile? « Je ne « serais pas étonné, dit adroitement M. de La Motte, qu'une na- « tion sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir « Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les « Volsques au troisième, et assiégeant Rome au quatrième, etc. » Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple sensé et éclairé

[1] On appelle trop communément en France Lopez de Véga le célèbre poëte dramatique espagnol. C'est une erreur. Lopez, ou plutôt Lopès, est un nom de famille. Le prénom de Vega est *Lope*, qui veut dire Loup. Toutes les éditions d'*OEdipe*, données du vivant de l'auteur, et beaucoup d'autres, portent : *Lopez*. C'est encore *Lopez* que Voltaire a écrit ou laissé imprimer dans la XVIIIe de ses *Lettres philosophiques* (1734); dans l'*Appel aux nations* (1761); dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, au mot ART DRAMATIQUE (1770); dans sa *Dissertation sur l'Héraclius de Calderon* (voyez tome VIII); dans sa *Lettre à l'académie française* (du 25 auguste 1776), seconde partie; mais dans la dédicace de l'*Orphelin de la Chine* (1755), on lit : *Lope*; c'est donc d'après Voltaire lui-même, qu'au lieu de *Lopez*, j'écris ici correctement *Lope de Vega*. B.

ne fût pas ami de règles toutes puisées dans le bon sens, et toutes faites pour son plaisir. Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies, et qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne serait jamais qu'une pièce de Jodelle ou de Hardy, versifiée par un moderne habile?

L'unité de temps est jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien sensible. J'assiste à une tragédie, c'est-à-dire à la représentation d'une action; le sujet est l'accomplissement de cette action unique. On conspire contre Auguste dans Rome: je veux savoir ce qui va arriver d'Auguste et des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces quinze jours; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événements, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration auquel il fallait marcher rapidement; c'est une longue histoire, qui ne sera plus intéressante, parcequ'elle ne sera plus vive, parceque tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attends. Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire d'un héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus: le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *OEdipe*, soit celui du grand Corneille, soit celui de M. de La Motte, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; et plus cette licence est grande, plus elle est faute.

Nous étendons souvent l'unité de temps jusqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux semaines, et un autre deux années; et si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien *Jules César* des Anglais [1], où Cassius

1 Voyez-en la traduction par Voltaire dans le tome VII de la présente édition. B.

et Brutus sont à Rome au premier acte, et en Thessalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non seulement servent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action et de lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple : aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. Racine, et celui que demandait Aristote. M. de La Motte, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événements : il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'estime où est encore *le Cid*. Il est vrai que *le Cid* est plus touchant que *Bérénice ;* mais *Bérénice* n'est condamnable que parceque c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; et *le Cid*, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événements ; mais il plaît, malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, et non pas à cause de l'Infante.

M. de La Motte croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée et qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. « Si plusieurs personnages, « dit-il, sont diversement intéressés dans le même événement, « et s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a « alors unité d'action, et non pas unité d'intérêt [1]. »

[1] « Je soupçonne qu'il y a une erreur dans cette proposition, qui m'avait paru d'abord très plausible ; je supplie M. de La Motte de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans *Rodogune* plusieurs personnages principaux diversement intéressés ? Cependant il n'y a réellement qu'un seul intérêt dans la pièce, qui est celui de l'amour de Rodogune et d'Antiochus. Dans *Britannicus*, Agrippine, Néron, Narcisse, Britannicus, Junie, n'ont-ils pas tous des intérêts séparés ? ne méritent-ils pas tous mon attention ? Cependant ce n'est qu'à l'amour de Britannicus et de Junie que le public prend une part intéressante. Il est donc très ordinaire qu'un seul et unique intérêt résulte de diverses passions bien ménagées. C'est un centre où plusieurs lignes différentes aboutissent ; c'est la principale figure du tableau, que les autres font paraître sans se dérober à la vue. Le défaut n'est pas d'amener sur la scène plusieurs personnages avec des desirs et des desseins différents ; le défaut est de ne savoir pas fixer notre intérêt sur un seul objet, lorsqu'on en présente

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de La Motte sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand Corneille sur les trois unités : il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : « Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, « que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue, et en l'unité de « péril. » Que le lecteur lise cet endroit de Corneille, et il décidera bien vite entre M. de La Motte et moi; et, quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, et alors il y a unité d'action. Si, au contraire, tous ces intérêts différents ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double; et ce qu'on appelle action au théâtre l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand Corneille, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. de La Motte les appelle des principes de fantaisie, et prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parcequ'elles sont négligées dans nos opéra : c'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

plusieurs. C'est alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt; et c'est alors aussi qu'il n'y a plus unité d'action.

« La tragédie de *Pompée* en est un exemple : César vient en Égypte pour voir Cléopâtre ; Pompée, pour s'y réfugier ; Cléopâtre veut être aimée, et régner; Cornélie veut se venger sans savoir comment; Ptolémée songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout ; aussi l'action est double et même triple, et le spectateur ne s'intéresse pour personne.

« Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand Corneille, j'ajouterai que mon *OEdipe* est encore une preuve que des intérêts très divers, et, si je puis user de ce mot, mal assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de Philoctète n'est point lié à la situation d'OEdipe, et dès là cette pièce est double. Il faut donc, je crois, s'en tenir aux trois unités d'action, de lieu et de temps, dans lesquelles presque toutes les autres règles, c'est-à-dire, etc. »

Ce passage, ajouté en 1736, fut, en 1738, remplacé par ce qu'on lit aujourd'hui. B.

DE L'OPÉRA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des ariettes dans la destruction d'une ville, et danser autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de Pluton et celui du Soleil; des dieux, des démons, des magiciens, des prestiges, des monstres, des palais formés et détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parcequ'on est là dans le pays des fées; et, pourvu qu'il y ait du spectacle, de belles danses, une belle musique, quelques scènes intéressantes, on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans *Alceste* l'unité d'action, de lieu et de temps, que de vouloir introduire des danses et des démons dans *Cinna* et dans *Rodogune*.

Cependant, quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encore ceux où elles sont le moins violées : on les retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs, tant elles sont nécessaires et naturelles, et tant elles servent à intéresser le spectateur. Comment donc M. de La Motte peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un spectacle les mêmes choses que nous approuvons dans un autre? Il n'y a personne qui ne pût répondre à M. de La Motte : « J'exige avec « raison beaucoup plus de perfection d'une tragédie que d'un « opéra, parcequ'à une tragédie mon attention n'est point parta- « gée, que ce n'est ni d'une sarabande, ni d'un pas de deux que « dépend mon plaisir, et que c'est à mon ame uniquement qu'il « faut plaire. J'admire qu'un homme ait su amener et conduire « dans un seul lieu et dans un seul jour un seul événement que « mon esprit conçoit sans fatigue, et où mon cœur s'intéresse par « degrés. Plus je vois combien cette simplicité est difficile, plus « elle me charme; et si je veux ensuite me rendre raison de mon « plaisir, je trouve que je suis de l'avis de M. Despréaux, qui « dit (*Art poét.*, III, 45) :

« Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
« Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

« J'ai pour moi, pourra-t-il dire, l'autorité du grand Corneille : « j'ai plus encore; j'ai son exemple, et le plaisir que me font ses

« ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle. »

M. de La Motte ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, il veut encore lui ôter la poésie, et nous donner des tragédies en prose.

DES TRAGÉDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux et fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, et le traite avec le même mépris qu'il a traité Homère, que pourtant il a traduit[1]. Jamais Virgile, ni le Tasse, ni M. Despréaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. de Lulli, contre la musique; ni M. Newton, contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous; mais on n'en avait point encore vu qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie, faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, et à qui la poésie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, et celui-là comme le seul à qui la raison est revenue? Il est donc nécessaire de lui répondre, pour l'honneur de l'art, et, j'ose dire, pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de La Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs, ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les sauvages comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, et à Madrid. Il y a dans Montaigne une chanson en rimes américaines traduite en français; on trouve dans un des *Spectateurs*

[1] L'*Iliade*, *poëme en vers français*, *avec un Discours sur Homère*, *par M. de La Motte*, 1714, in-8°, est en douze livres; le poëme grec en a vingt-quatre. B.

de M. Addison une traduction d'une ode laponne rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui* [1], nés sous un ciel plus heureux, et favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentiments lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes et d'intonations résultait dans leurs vers, et même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, et qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais, soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle M. de La Motte se révolte, a été et sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant Hérodote, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Égyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé, et le plus savant. Cette coutume était très raisonnable; car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devait servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes in-folio; on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions, et les historiens, étaient tous poëtes.

Il semble que la poésie dût manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision ou d'harmonie : mais, depuis que Virgile et Horace ont réuni ces deux grands mérites, qui paraissent si incompatibles, depuis que MM. Despréaux et Racine ont écrit comme Virgile et Horace, un homme qui les a lus, et qui sait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos Despréaux et nos Racine à côté de Virgile pour le mérite de la versification, parceque si l'auteur de l'*Énéide* était né à Paris, il aurait rimé comme eux; et si ces deux Français avaient vécu du temps d'Auguste, ils auraient fait le même usage que Virgile de la mesure des vers latins. Quand donc

[1] Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui. Hor. *Art. poet.*, 323-24. B.

M. de La Motte appelle la versification *un travail mécanique et ridicule*, c'est charger de ce ridicule, non seulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et Horace se sont asservis à un travail aussi mécanique que nos auteurs : un arrangement heureux de spondées et de dactyles était aussi pénible que nos rimes et nos hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puisque l'*Énéide*, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection.

M. de La Motte prétend qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grace ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, et personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose ; c'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs : réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

« Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. » Cela est vrai ; mais ces pièces sont en vers, parcequ'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille et Racine ont employé la rime ; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes, parceque leur langue a des inversions, et leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, etc. Le génie de notre langue est la clarté et l'élégance ; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher, comme notre prose, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers [1] :

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

[1] Racine, *Phèdre*, IV, 6. B.

Mettez à la place :

> Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
> Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne funeste;
> Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
> Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *Les pâles humains Minos aux enfers juge,* et enjamberaient avec grace sur l'autre vers; la manière même de réciter des vers en italien et en anglais fait sentir des syllabes longues et brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes : nous, qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse?

M. de La Motte compare nos poëtes, c'est-à-dire nos Corneille, nos Racine, nos Despréaux, à des feseurs d'acrostiches, et à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime : et la rime seule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles et des spondées qui plaisent dans Homère et dans Virgile : ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très sage et presque unique. Il est très difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers : aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. de La Motte sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentiments. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses et fines qu'il a répandues dans son livre, que de m'engager à en réfuter quelques unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est

assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, si M. de La Faye veut bien me le permettre, à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le système de M. de La Motte, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. de La Faye a rassemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination presque toutes les raisons que j'ai alléguées :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. de La Motte, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. « Or où trouvera-t-on, continue-t-il, dans « les vers plutôt que dans la prose, cette première hauteur de « pensées? etc. »

Je crois que M. de la Motte se trompe comme physicien, puisqu'il est certain que, sans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas senti que, comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante? M. de La Faye a pris sans doute un meilleur parti que moi; il s'est conduit comme ce philosophe qui, pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. de La Motte nie l'harmonie des vers; M. de La Faye lui envoie des vers harmonieux : cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTÈTE, prince d'Eubée.
LE GRAND-PRÊTRE.
[1] ARASPE, confident d'OEdipe.
ÉGINE, confidente de Jocaste.
DIMAS, ami de Philoctète.
PHORBAS, vieillard thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
CHOEUR DE THÉBAINS.

La scène est à Thèbes.

[1] L'édition de Dresde, 1748, est la première qui porte *Araspe*. Dans les précédentes éditions, au lieu d'*Araspe*, on lisait *Hidaspe*. La Grange Chancel le reproche à Voltaire dans une épître dont j'ai rapporté le titre dans ma note ci-dessus, page 12, et quelques vers, tome XXXIII, page 297. B.

ŒDIPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHILOCTÈTE, DIMAS.

DIMAS.

Philoctète, est-ce vous? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère [1]?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire :
Ces climats sont remplis du céleste courroux ;
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps aux horreurs consacrée,
Du reste des vivants semble être séparée :
Retournez.....

PHILOCTÈTE.

Ce séjour convient aux malheureux :
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine [2].

DIMAS.

Oui, seigneur, elle vit ; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle,
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.

On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous :
Tant de sang, tant de morts, ont dû le satisfaire.

PHILOCTÈTE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère [3]?

DIMAS.

Depuis la mort du roi....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus! quel mot a frappé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste.... Les dieux me seraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos états,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ses sujets ce prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi! Dimas, votre maître est mort assassiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de son trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,

Quand, du courroux des dieux ministre épouvantable,
Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,
Un monstre (loin de nous que fesiez-vous alors?),
Un monstre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel, industrieux dans sa triste vengeance,
Avait à le former épuisé sa puissance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron[4],
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Proposait une énigme avec art concertée,
Et si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire.
D'une commune voix Thèbe offrit son empire
A l'heureux interprète inspiré par les dieux
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux:
Nul d'eux ne l'entendit; ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte[5],
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit, et fut roi.
Il vit, il règne encor; mais sa triste puissance
Ne voit que des mourants sous son obéissance.
Hélas! nous nous flattions que ses heureuses mains

Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
Déjà même les dieux nous semblaient plus faciles :
Le monstre en expirant laissait ces murs tranquilles ;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de supplice en supplice ;
La famine a cessé, mais non leur injustice ;
Et la contagion, dépeuplant nos états,
Poursuit un faible reste échappé du trépas.
Tel est l'état horrible où les dieux nous réduisent.
Mais vous, heureux guerrier que ces dieux favorisent,
Qui du sein de la gloire a pu vous arracher ?
Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTÈTE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd son dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule est mort ?

PHILOCTÈTE.

Ami, ces malheureuses mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains ;
Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présents chers et terribles ;
Je rapporte sa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi ; s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,

J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin :
Et, dût ma passion renaître dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu si puissant et si doux;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste, par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen qui coûta tant de pleurs,
Les destins en secret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-même!
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'est le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTÈTE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confesse,
Je luttai quelque temps; je sentis ma faiblesse :
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'est alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux:
Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux;
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi.

Qu'eussé-je été sans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, et je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte et sans courroux,
Vous reverrez Jocaste et son nouvel époux ?

PHILOCTÈTE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hyménée....

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTÈTE.

Œdipe est trop heureux ! je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix :
Le ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie ;
Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, sois le dieu de tes concitoyens ;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens [6] !

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

La porte du temple s'ouvre, et le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,

Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout puissants; vos victimes sont prêtes:
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Cessez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les temps sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la destinée.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Peuple qui, dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences!
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

(au grand-prêtre.)

Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours?
Ces maîtres des humains sont-ils muets et sourds?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit, à ma vue,
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et respirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre:
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
« Le meurtrier du roi respire en ces états,
« Et de son souffle impur infecte vos climats.
« Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le punisse[7].
« Peuple, votre salut dépend de son supplice. »

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois[8]!
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs lois,
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême;
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-même;
Mais après leur trépas que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et, comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Apaisons son murmure, et qu'au lieu d'hécatombe

Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

(à Jocaste.)

Pour moi qui, de vos mains recevant sa couronne[9],
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;
Et, de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin, me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux,
Lorsque, de ses états parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières,
Phorbas en ce voyage était seul avec lui;
Phorbas était du roi le conseil et l'appui:
Laïus, qui connaissait son zèle et sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même, il se traînait à peine;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine:
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
« Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
« Ils m'ont laissé mourant; et le pouvoir céleste
« De mes jours malheureux a ranimé le reste.»

Il ne m'en dit pas plus ; et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité ;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite :
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le sphinx bientôt après désola cette rive ;
A ses seules fureurs Thèbes fut attentive :
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service et son zèle.
Tout l'état en secret était son ennemi :
Il était trop puissant pour n'être point haï ;
Et du peuple et des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, et d'un commun transport
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblai d'ordonner sa grace ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrètement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE.

(à sa suite.)

Madame, c'est assez. Courez ; que l'on s'empresse ;

Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter; il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez!
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire!
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorants devienne la pâture!

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces serments affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez, en commandant, le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez le crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et, conduisant un roi facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JOCASTE, ÉGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame; et les destins, dans ce triste séjour,
Pour nous sauver, sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

ÉGINE.

Ma surprise est extrême!...

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctète!

ARASPE.

Oui, madame, lui-même.
A quel autre, en effet, pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait; et sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine:
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvrait son dépit:
J'ignore quel sujet animait sa colère;
Mais au seul nom du roi, trop prompt et trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,

Jusques à la menace il osa s'emporter :
Il partit ; et, depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, et suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste [10];
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, et sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O reine ! ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime ; adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCÈNE II.

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

Que je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état! quel tourment pour un cœur vertueux!

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux!
Ces peuples, qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser; mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage [11]!
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Égine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait su plaire.

ÉGINE.

Cet amour si constant...

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,

On ne se cache point ces secrets mouvements,
De la nature en nous indomptables enfants;
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre:
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions et ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentiments....

JOCASTE.

Que je suis malheureuse!
Tu connais, chère Égine, et mon cœur et mes maux;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois, de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice;
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce souvenir funeste;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Égine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés:
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême;
Il fallut oublier dans ses embrassements
Et mes premiers amours, et mes premiers serments.
Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée;
Que, déguisant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs....

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée

Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

ÉGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Œdipe, madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos états sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah! grands dieux!

ÉGINE.

Était-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée
A son libérateur avait promis ma foi;
Et le vainqueur du sphinx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui, sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.

Je sentais pour Œdipe une amitié sévère,
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Cependant sur ses pas aux autels entraînée,
Égine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure:
Égine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Œdipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle et sanglante
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse et barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice:
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentiments confus mon ame possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop présent dans mon cœur
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même; je tremble: évitons sa présence.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

Ne fuyez point, madame, et cessez de trembler;
Osez me voir, osez m'entendre et me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes[12]
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la mollesse aux amants ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentiments n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste, avant tout, qu'elle s'en justifie[13].
Je vous aimais, seigneur: une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi;
Et du sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue;
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,
Et qu'Œdipe...

PHILOCTÈTE.

Je sais qu'Œdipe est votre époux;
Je sais qu'il en est digne; et, malgré sa jeunesse,

L'empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, et surtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune, à me nuire constante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles;
Ce bras, que votre aspect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé:
Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaste est la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTÈTE.

Je perds Alcide et vous: qu'aurais-je à craindre encore[14]?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce son courroux,
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce roi la cendre négligée:
On doit sur nos autels immoler l'assassin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais; une pareille offense
Étonne mon courage et me force au silence.
Qui? moi, de tels forfaits! moi, des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point, et c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait : nous nous aimions en vain[15];
Les dieux vous réservaient un plus noble destin;
Vous étiez né pour eux : leur sagesse profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour, remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre et timide
Ne doit point occuper le successeur d'Alcide :
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins,
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaissent;
Hercule est sous la tombe, et les monstres renaissent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.
  Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse :
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, et qu'il est mon époux.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE.

ŒDIPE.

Araspe, c'est donc là le prince Philoctète ?

PHILOCTÈTE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à sa perte animé,
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sais de quels forfaits on veut noircir ma vie;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie;
J'ai pour vous trop d'estime; et je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule, et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et soutenez surtout, par un trait généreux[16],
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Être utile aux mortels, et sauver cet empire,
Voilà, seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laissé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi:
Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un roi;
C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres;
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois;
Mais, seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accusé, songez à vous défendre;

Paraissez innocent ; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux s'il faut que je vous traite,
Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

PHILOCTÈTE.

Je veux bien l'avouer ; sur la foi de mon nom
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
D'infames assassins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait instruit mon bras :
Seigneur, qui les punit ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
Seigneur ; et si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous :
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime ;
Je vous rends trop justice.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel serait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois ; et vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques :
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques ;
Je le sais : cependant, prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;

Sa tête répondra des malheurs de l'empire;
Et vous...

PHILOCTÈTE.

Ce n'est point moi : ce mot doit vous suffire.
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité :
En vous parlant ainsi, je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi [17],
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne;
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne :
Son sceptre et son épouse ont passé dans vos bras,
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.
Ce n'est pas moi surtout de qui l'heureuse audace [18]
Disputa sa dépouille, et demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître,
J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être [19].
Mais c'est trop me défendre et trop m'humilier :
La vertu s'avilit à se justifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'est chère, et votre orgueil m'offense ,
On vous jugera, prince; et si votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTÈTE.

J'y resterai, sans doute :
Il y va de ma gloire; et le ciel qui m'écoute

Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisements :
Le mensonge n'a point de si hauts sentiments.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infame.
Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'ame
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus :
Ils ont par leur silence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, seigneur, n'habitent pas toujours.
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,

Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctète, Phorbas, et Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous; voyons tout par nos yeux :
Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide?...
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

Oui, j'attends Philoctète, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence :
Ces Thébains, que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment ;
Vieillards, femmes, enfants, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux ;
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence ?
Pourrez-vous le servir et prendre sa défense ?

JOCASTE.

Moi ! si je la prendrai ? dussent tous les Thébains
Porter jusque sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumants dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
Mais une juste crainte occupe mes esprits :
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;
On le sait : on dira que je lui sacrifie

Ma gloire, mes époux, mes dieux, et ma patrie;
Que mon cœur brûle encore.

ÉGINE.

Ah! calmez cet effroi:
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi;
Et jamais...

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts;
A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence;
Et quand leur artifice et leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh! qu'avez-vous, madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçants sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire:
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte et sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère;

Peut-être je me juge avec trop de rigueur :
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur ;
Dans ce cœur malheureux son image est tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je? je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours ;
Ma pitié me paraît trop sensible et trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés et mes soins :
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

ÉGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute,
C'est ma seule espérance ; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant et ma gloire et sa vie.
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici.
Chère Égine, va, cours.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

Ah! prince, vous voici!
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue :
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir [20] ;

Je dois vous oublier, et non pas vous trahir :
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner [21].

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez ; de votre sort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez ; et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, madame, à mon cœur agité
Moins de compassion et plus de fermeté ;
Préférez, comme moi, mon honneur à ma vie ;
Commandez que je meure, et non pas que je fuie ;
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,
A devenir coupable en vous obéissant.
Des biens que m'a ravis la colère céleste,
Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée,
Madame : à votre époux ma parole est donnée ;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne sais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme
Dont la triste Jocaste avait touché votre ame,

Si d'une si parfaite et si tendre amitié
Vous conservez encore un reste de pitié,
Enfin s'il vous souvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTÈTE.

Je vous les consacrai; je veux que leur carrière [22]
De vous, de vos vertus, soit digne tout entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon sort est trop beau
Si j'emporte, en mourant, votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait si d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice?
Qui sait si sa clémence, au sein de vos états,
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie
De conserver vos jours aux dépens de ma vie;
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, ARASPE, SUITE.

OEDIPE.

Prince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice:
J'ai calmé son tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné; le peuple a dû le faire.

Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux [23].
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel que j'implore à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner;
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos dieux, plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, seigneur, est inflexible et pure [24];
Mais l'extrême justice est une extrême injure :
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop su confondre.
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin :
C'était, c'était assez d'examiner ma vie;
Hercule appui des dieux, et vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe :
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux; et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, SUITE, LE CHOEUR.

ŒDIPE.

Eh bien! les dieux, touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse?
Quelle main parricide a pu les offenser?

PHILOCTÈTE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal présent du ciel! science malheureuse!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels destins qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTÈTE.

Eh bien! que venez-vous annoncer de sinistre?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE, à Œdipe.

Ah! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'OEdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

OEdipe est plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

OEdipe a pour son peuple une amour paternelle;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle.
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

DEUXIÈME PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs;
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous sauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.
De son supplice affreux vos yeux seront surpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéissez.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

OEDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRÊTRE, à OEdipe.

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

OEDIPE.

Que ces retardements allument mon courroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien !.. c'est...

OEDIPE.

Achève : qui ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux prince.

DEUXIÈME PERSONNAGE.

Ah ! que viens-je d'entendre !

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre ?
(à OEdipe.)
Qui, vous ! de mon époux vous seriez l'assassin ?
Vous à qui j'ai donné sa couronne et ma main ?
Non, seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage

Du revers inouï qui vous presse à mes yeux :
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras [25] ;
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
(au grand-prêtre.)
Voilà donc des autels quel est le privilége !
Grace à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, au pied des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des moments que vous avez à l'être;
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé [26].
Tremblez, malheureux roi, votre règne est passé ;
Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête;
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires [27],
Remplissant de vos cris les antres solitaires,



Partout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups:
Vous chercherez la mort : la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres:
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur:
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père...

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de sa naissance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile :
Je ne sais où je suis ; ma fureur est tranquille :
Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
Et, prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTÈTE.

Si vous n'aviez, seigneur, à craindre que des rois[28],
Philoctète avec vous combattrait sous vos lois ;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains ;
Et, dans son zèle aveugle, un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois ;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

ŒDIPE.

Ah ! seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs :
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?

Quel crime ai-je commis? Est-il vrai, dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en est assez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut sauver l'état, et c'est trop différer.
Épouse de Laïus, c'est à moi d'expirer;
C'est à moi de chercher sur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive;
De ses mânes sanglants j'apaiserai les cris;
J'irai... Puissent les dieux, satisfaits à ce prix,
Contents de mon trépas, n'en point exiger d'autre,
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre!

ŒDIPE.

Vous mourir! vous, madame! ah! n'est-ce point assez
De tant de maux affreux sur ma tête amassés?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible;
Le sort de votre époux est déjà trop horrible,
Sans que, de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Non, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, et, prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même;
Et mille événements de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, et le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable:
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi! votre vertu ne vous rassure pas!
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux céleste[29],
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,

Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune[30],
Dédaignait comme vous une pompe importune ;
On ne voyait jamais marcher devant son char[31]
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros ! par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste et rare !
Œdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de la jeunesse ;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis[32]
Imprimait le respect aux mortels interdits ;
Et si j'ose, seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance ;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :

Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré !... Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels ;
Ils approchent des dieux, mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet au gré de leur demande[33]
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non : chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai ; croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre !
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! par quel coup l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète,
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faiblesse;
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse:
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir:
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
« Ton fils tuera son père, et ce fils sacrilége,
« Inceste et parricide.... » O dieux! achèverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien! madame?

JOCASTE.

Enfin, seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit:
Que je le recevrais, moi, seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que, tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, seigneur, à ce récit funeste[34];
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

ŒDIPE.

Ah! madame, achevez: dites, que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, seigneur; et, saintement cruelle,

J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cette amour l'impérieuse voix[35]
S'opposait à nos dieux, et condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime,
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères
Il fut assassiné par des mains étrangères:
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups;
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux!
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire;
Profitez de ma faute, et calmez vos esprits.

ŒDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe:
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don solennel,

Mes mains jeunes encore enrichissaient l'autel :
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblements
Une invisible main repoussait mes présents ;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ;
« Du nombre des vivants les dieux t'ont rejeté ;
« Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
« Va porter tes présents aux autels des furies ;
« Conjure leurs serpents prêts à te déchirer ;
« Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer. »
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame ?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs
Dont le ciel autrefois menaça votre fils,
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah dieux !

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je ? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes ;
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Écoutez-moi, madame, et vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,

Aux destins ennemis ne fût un jour fidèle;
Et, suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;
Je déguisai partout ma naissance et mon nom :
Un ami, de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage :
Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas!
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement;
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue :)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers;
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir
Me semblaient mes sujets, et faits pour m'obéir :
Je marche donc vers eux, et ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse;
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.

La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puissants, je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez ;
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage ;
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
De ses yeux expirants je vis des pleurs couler ;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas ! mon doute affreux va donc être éclairci !

SCÈNE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue ;
Un confus souvenir vient encor m'affliger :
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse ?
Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice ?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux! Laïus est mort, et vous êtes mon maître!
Vous, seigneur?

ŒDIPE.

Épargnons les discours superflus:
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre;
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai blessé? qui, moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échappé;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste
Où mon roi...

ŒDIPE.

Malheureux! épargne-moi le reste;
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez. O dieux!
Enfin après quatre ans vous dessillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il est donc vrai!

ŒDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage !
Oui, c'est toi : vainement je cherche à m'abuser ;
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, et j'en fus soupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice ;
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice :
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Jocaste... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse ;
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage ;
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage ;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, seigneur?
Arrêtez; modérez cette aveugle douleur;
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse;
Écoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère!

ŒDIPE.

O trop funeste hymen! ô feux jadis si doux!

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le suis plus; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me suit.

Redoutez-moi, craignez le dieu qui me poursuit;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous:
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel;
Vous êtes malheureux, et non pas criminel:
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre;
Et, sans trop rappeler cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre, et non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE.

Moi, que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, en quels tristes climats,
Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encore, et me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encor ma main?
Corinthe! que jamais ta détestable rive...

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment un étranger arrive:

Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.

(à Jocaste.)

Adieu : que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe :
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, sans états, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, SUITE.

ŒDIPE.

Finissez vos regrets, et retenez vos larmes:
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes;
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône:
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie [36];
Je quitte mes enfants, mon trône, ma patrie:
Écoutez-moi du moins pour la dernière fois [37];
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide:
Un monarque est son père [a], il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas;
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets et le trône en monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

[a] Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, SUITE.

ŒDIPE.

Icare, est-ce vous que je voi?
Vous, de mes premiers ans sage dépositaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel sujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe est mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père...

ICARE.

A son trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre;
Ses jours étaient remplis, il est mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux?
Vous qui fesiez trembler ma vertu trop timide,
Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide.
Mon père est chez les morts, et vous m'avez trompé;
Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé.
Ainsi de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artisan de mes tristes destins!
O ciel! et quel est donc l'excès de ma misère
Si le trépas des miens me devient nécessaire?
Si, trouvant dans leur perte un bonheur odieux,

Pour moi la mort d'un père est un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler:
Que ce silence...

ICARE.

O ciel! oserai-je parler?

OEDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment sans témoin daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE.

(à sa suite.)
Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer[38]?

ICARE.

A Corinthe, seigneur, il ne faut plus penser:
Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes états me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.

OEDIPE.

Est-ce assez? et ce trait sera-t-il le dernier?
Poursuis, destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien! j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches sujets courons me présenter.
Parmi ces malheureux, prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable:
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable;
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père aussi, mon père me trahit?
De la rébellion mon père est le complice?
Il me chasse du trône!

ICARE.

Il vous a fait justice;
Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret;
Mais il le faut, seigneur; et toute la province...

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils!

ICARE.

Non, seigneur; et ce prince
A tout dit en mourant. De ses remords pressé [39],
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi, de son secret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point son fils! et qui suis-je, grands dieux [40]?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance;

Et je sais seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un mont désert à périr destiné,
La lumière sans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maison.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfesant guida vers vous mes pas:
La pitié me saisit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur presque éteinte.
Vous viviez; aussitôt je vous porte à Corinthe;
Je vous présente au prince: admirez votre sort!
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et, par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place;
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

ŒDIPE.

O vous qui présidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois,
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiser les miracles?

Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais; et le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître.
Mais long-temps de ses traits mon esprit occupé
De son image encore est tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux! eh! pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais; mais, malgré les maux que je prévoi,
Un desir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître, et ne puis m'ignorer.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

Ah! Phorbas, approchez!

ICARE.

Ma surprise est extrême:
Plus je le vois, et plus... Ah! seigneur, c'est lui-même;
C'est lui.

PHORBAS, à Icare.

Pardonnez-moi si vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi ! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah ! qu'est-ce que vous dites ?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler ;
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joie.
Œdipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux ! qu'as-tu dit ?

ICARE, à Œdipe.

Seigneur, n'en doutez pas ;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras :
Vos destins sont connus, et voilà votre père...

ŒDIPE.

O sort qui me confond ! ô comble de misère !
(à Phorbas.)
Je serais né de vous ? le ciel aurait permis
Que votre sang versé...

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous point exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, seigneur, fuyez vos enfants et la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement; la résistance est vaine.
Cet enfant, par toi-même à la mort destiné,
(en montrant Icare.)
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point son père?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS se jette aux genoux du roi.

Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur...

ŒDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense :
Fuyez; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCÈNE IV.

ŒDIPE.

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable!
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste et parricide, et pourtant vertueux[41].
Misérable vertu, nom stérile et funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piége en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme;

Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits; je n'en connais point d'autres.
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez!... Où suis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides;
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres;
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

SCÈNE V.

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Seigneur, dissipez mon effroi;
Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes!

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur...

OEDIPE.

Fuyez, Jocaste.

JOCASTE.

Ah! trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuse! arrêtez; quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en est fait; nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, et je suis votre fils.

(Il sort.)

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Égine, arrache-moi de ce palais horrible.

ÉGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, sans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits;
Cruels! il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ÉGINE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes;
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés;
La mort fuit, et le dieu du ciel et de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

(Ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.)

JOCASTE.

Quels éclats! ciel! où suis-je? et qu'est-ce que j'entends?
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est fait, et les dieux sont contents.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre;
Il vous permet encor de régner et de vivre;
Le sang d'Œdipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, et le sort qui l'accable
Des morts et des vivants semble le séparer:
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.

Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée
Qui du sang de son père avait été trempée ;
Il a rempli son sort ; et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse ;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grace ;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE, se frappant.

Et moi, je me punis.
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuse reine ! ô destin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous Thébains, qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

FIN D'OEDIPE.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE D'*OEDIPE*.

[1] Dans l'édition de 1719, au lieu de ces trois premiers vers, on lit:

Est-ce vous, Philoctète? en croirai-je mes yeux?
Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux?
Vous dans Thèbes, seigneur! Eh! qu'y venez-vous faire?

Ce dernier hémistiche avertissait trop clairement de l'inutilité du rôle de Philoctète. K.

[2] A respecté du moins les jours de votre reine.
(*Éditions de* 1719 *et* 1730.)

[3] Eh! quel crime a donc pu mériter sa colère? (1719.)

[4] Il y a dans l'*OEdipe* de Corneille:

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement sur le mont Cithéron. K.

[5] Dans les dernières éditions (depuis 1751), on lisait:

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

Dans la nôtre, on lit:

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître, pour dire *ne pas connaître,* n'est point en usage. On reprocha cette expression à M. de Voltaire: il céda à ses critiques, et sacrifia un très beau vers que nous avons cru devoir rétablir. K.

[6] Voici la fin de cette scène, telle qu'elle était dans la première édition de 1719:

PHILOCTÈTE.

Mon trouble dit assez le sujet qui m'amène;
Tu vois un malheureux que sa faiblesse entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, seigneur? vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,

Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTÈTE.

Dimas, Hercule est mort, et mes fatales mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présents chers et terribles.
Je rapporte sa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être suivie :
Mais vous savez, grands dieux, pour qui j'aime la vie !
Dimas, à cet amour si constant, si parfait,
Tu vois trop que Jocaste en doit être l'objet.
Jocaste par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée :
L'amour nous unissait, et cet amour si doux
Était né dans l'enfance, et croissait avec nous.
Tu sais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'état, ignorant mes sentiments jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Hélas ! de cet amour accru dans le silence,
Je t'épargnais alors la triste confidence :
Mon cœur, qui languissait de mollesse abattu,
Redoutait tes conseils, et craignait ta vertu.
Je crus que, loin des bords où Jocaste respire,
Ma raison sur mes sens reprendrait son empire ;
Tu le sais, je partis de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide :
A ses divins travaux j'osai m'associer ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le sein de la guerre,
Je portais ma faiblesse aux deux bouts de la terre :
Le temps, qui détruit tout, augmentait mon amour ;
Et, des lieux fortunés où commence le jour,
Jusqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, et je puis de mon feu,
Sans rougir, aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Grèce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faiblesse ;

Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés,
Suffisent à ma gloire, et m'excusent assez.

DIMAS.

Quel fruit espérez-vous d'un amour si funeste?
Venez-vous de l'état embraser ce qui reste?
Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux?

PHILOCTÈTE.

Son époux! juste ciel! ah! que me dites-vous?
Jocaste!... Il se pourrait qu'un second hyménée?...

DIMAS.

OEdipe à cette reine a joint sa destinée....

PHILOCTÈTE.

Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre, et le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots, conduit par le grand-prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obstiné:
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.

Dans la seconde édition de 1719, voici quels étaient les sept derniers vers :

DIMAS.

OEdipe à cette reine a joint sa destinée....
De ses heureux travaux c'était le plus doux prix.

PHILOCTÈTE.

O dangereux appas que j'avais trop chéris!
O trop heureux OEdipe!

DIMAS.

Il va bientôt paraître.
Tout ce peuple, à longs flots, conduit par le grand-prêtre,
Vient du ciel irrité conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE.

Sortons, et, s'il se peut, n'imitons point leurs pleurs.

7 Reconnaissez ce monstre, et lui faites justice. (1719.)

8 Aux premières représentations, on appliqua ces vers à Louis XIV, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parisiens, mais que déjà ils commençaient à regretter. K.

9 Ce vers et le suivant sont dans la première édition. Voltaire avait d'abord mis :

Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint son diadême.

Cette première version est citée par Voltaire dans sa *Lettre cinquième* (voyez page 40). En 1768, au lieu de *son diadême*, il mit *le diadême*. B.

10 Dans la première édition, on lisait :

D'un respect dangereux a dépouillé le reste;
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez, etc.

Voyez ma note, page 45. B.

11 Lui! qu'un assassinat ait pu souiller son ame!
Des lâches scélérats c'est le partage infame.
Il ne manquait, Égine, au comble de mes maux
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros. (1719-1730.)

12 Je ne viens point ici par des jalouses larmes. (1re *édition*.)

13 . . . . Que je m'en justifie.
(*Éditions de* 1719 *à* 1775.)

14 Je vous perds pour jamais : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un dieu vengeur abhorre! (1719.)

15 Et si jamais enfin je fus chère à vos yeux,
Si vous m'aimez encore, abandonnez ces lieux.
Pour la dernière fois renoncez à ma vue!

PHILOCTÈTE.

Jocaste! pour jamais je vous ai donc perdue!

JOCASTE.

Oui, prince, c'en est fait; nous nous aimions en vain, etc.
(1719-1730.)

16 Et méritez enfin, par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux. (1719.)

17 Dans l'édition de 1719, il y avait :

Mais un prince, un guerrier, un homme tel que moi.

L'auteur d'*OEdipe* a cru devoir adoucir ces espèces de rodomontades si fréquentes dans Corneille, mais que M. de Voltaire ne s'est jamais permises que dans ce rôle de Philoctète. K.

[18] Et je n'ai point, seigneur, au temps de sa disgrace,
Disputé sa dépouille et demandé sa place.
Le trône est un objet qui ne peut me tenter. (1719-1730.)

[19] Le 29 mai 1801, sous le consulat de Buonaparte, le roi d'Étrurie Louis Ier, qui lui devait sa couronne, assistait à une représentation d'*OEdipe*, au Théâtre-Français. On y applaudit, à plusieurs reprises, le vers :

J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être. B.

[20] Mon devoir, dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr. (1719.)

[21] Du jour qui m'importune il veut me délivrer.

JOCASTE.

Ah! de ce coup affreux songeons à me parer. (1719-1730.)

[22] Non, la mort à mes maux est l'unique remède.
J'ai vécu pour vous seule, un autre vous possède ;
Je suis assez content, et mon sort est trop beau. (1719-1730.)

[23] Déjà votre vertu brillât à tous les yeux. (1719.)

PHILOCTÈTE.

[24] Tout autre aurait, seigneur, des graces à vous rendre ;
Mais je suis Philoctète, et veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,
Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.

PHILOCTÈTE.

[25] Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi ;
Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre,
Cherchons des malheureux que je puisse défendre.

(Il sort.)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon saisissement,
Et ma rage est égale à mon étonnement.
(au grand-prêtre.)
Voilà donc des autels quel est le privilége!
Imposteur, ainsi donc ta bouche sacrilége....

Cette leçon est de 1719. Dans l'édition de 1730, au lieu des vers 6 et 7 de cette variante, il y avait :

Ma colère est égale à mon étonnement,

Et je ne reviens point de mon saisissement.

La version actuelle est de 1738. B.

26 Vers de Corneille. K. — Je ne l'ai pas trouvé dans l'*OEdipe* de Corneille. Mais Racine a dit dans *Esther* (acte III, scène 5) :

Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé. B.

27 La Harpe dit ce vers de Corneille. C'est Lagrange Chancel qui, dans *Oreste et Pylade* (acte III, scène 6), a dit :

Privé des feux divins et des eaux salutaires.

Les éditeurs de Kehl disent que cette scène est imitée de Sophocle, ainsi que les deux derniers actes. B.

28 Dans les éditions antérieures à 1738, c'est dans la bouche d'Hidaspe (nommé depuis Araspe, voyez ma note, page 64), qu'est la réplique que voici :

Seigneur, vous avez vu ce qu'on ose attenter :
Un orage se forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi d'autant plus redoutable
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.

OEDIPE.

Quelle funeste voix s'élève dans mon cœur !
Quel crime, juste ciel ! et quel comble d'horreur !

PHILOCTÈTE.

Seigneur, c'en est assez, etc. B.

29 Dans les éditions antérieures à 1748, on lit :

Madame, au nom des dieux, sans vous parler du reste. B.

30 La première fois que l'empereur Joseph II parut à la Comédie Française, à Paris, en 1777, on donnait *OEdipe*, et le public lui appliqua ces vers. K.

31 Lagrange Chancel, dans son *Épître à Voltaire*, dont j'ai parlé page 45, dit sur cette rime :

Jamais un écrivain habile dans son art
Ne fit rimer les mots de *char* et de *rempart*. B.

32 Toutes les éditions portent *cicatrisé;* mais on n'a pas pris garde que *cicatrisé* se dit d'une plaie qui commence à se fermer ; au lieu que *cicatricé* signifie *couvert de cicatrices*. C'est dans ce sens que Boileau a dit dans son épître IV :

Son front cicatricé rend son air furieux.

Voyez, à cet égard, dans les éditions de Boileau de 1747, 1772, et 1812, les remarques judicieuses des éditeurs, MM. Brossette, de Saint-Marc, et Daunou. (*Note de M. Miger.*) — Cette observation est très bonne; mais, chargé de reproduire Voltaire, et non de le corriger, j'ai conservé le mot qu'il a employé. B.

[33] On lit dans le *Scévole* de Du Ryer :

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son sein enfermée;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins. K.

[34] La première édition de 1719 porte :

Vous frémissez, seigneur, et vos lèvres pâlissent ;
Sur votre front tremblant vos cheveux se hérissent. B.

[35] Dans la première édition, on lit :

En vain de cet amour le pouvoir tout-puissant
Excitait ma pitié pour son sang innocent. B.

[36] Dans les éditions antérieures à 1738, il y a :

Mon destin fut toujours de vous rendre la vie.
(à la suite.)
Que Phorbas vienne ici ; c'est son roi qui l'en prie.
Auteur de tous ses maux, c'est peu de les venger,
C'est peu de m'en punir, je dois les soulager ;
Il faut de nos bontés lui laisser quelque marque,
Et descendre du moins de mon trône en monarque.
Que l'on fasse approcher, etc. B.

[37] C'est le texte des éditions de 1738, 1748, 1768, (ou in-4°) 1775. Les éditions de Kehl portent :

Amis, écoutez-moi pour la dernière fois.

mais l'*errata* rétablit le texte que j'ai suivi. L'édition en 41 volumes a mis :

Écoutez-moi, Thébains, pour la dernière fois. B.

[38] Allez, retirez-vous... Ciel! que dois-je penser?

ICARE.

A Corinthe, seigneur, il vous faut renoncer. (1re *édition de* 1719.)

[39] Pressé de ses remords, a tout dit aux abois,
Et vous a renoncé pour le sang de ses rois. (*Éditions de* 1719.)

40 Corneille a dit dans son *OEdipe* (acte V, scène 9) :

Je ne suis pas son fils ! et qui suis-je, Iphicrate ?

Ce vers de Corneille est traduit de Sénèque (acte V, vers 950). B.

41 On lit dans l'*OEdipe* de Corneille (acte V, scène 5) :

Cependant je me trouve inceste et parricide. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES D'OEDIPE.

FRAGMENTS

D'ARTÉMIRE,

TRAGÉDIE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 15 FÉVRIER 1720.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cette pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de succès. Le fond de l'intérêt est le même que dans *Mariamne*. C'est également une femme vertueuse persécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des personnages, le dénoûment, tout est différent; et, à l'exception d'une scène entre Cassandre et Artémire, qui ressemble à la scène du quatrième acte, entre Hérode et Mariamne, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire; il n'en reste que la scène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la Comédie Italienne, et le rôle d'Artémire tout entier.

D'après ces débris, nous avons essayé de retrouver le plan de la pièce; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie est fort différent du plan que donnerait le rôle d'Artémire; nous avons préféré ce dernier, parcequ'il a permis de conserver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragments que M. de Voltaire, qui n'avait alors que vingt-six ans, cherchait à former son style sur celui de Racine. L'imitation est même très marquée [1].

[1] Une note du *Temple du Goût* apprend qu'*Artémire* eut huit représentations. La pièce n'avait pas réussi à la première, et l'auteur l'avait même retirée; mais, le 23 février, on en donna une seconde représentation, avec des changements, et cette tragédie eut quelque succès. Elle fut jouée pour la huitième et dernière fois le 8 mars. Je crois que ce qui détermina Voltaire à

faire cesser de jouer sa pièce, fut la parodie que, le 10 mars, Dominique fit jouer aux Italiens sous le même titre d'*Artémire*. Cette parodie est imprimée dans le premier volume du recueil des *Parodies du nouveau théâtre italien*. Voltaire n'a jamais voulu laisser imprimer sa tragédie. Feu Decroix, l'un des rédacteurs de l'édition de Kehl, en ayant recueilli quelques fragments, les fit imprimer dans l'édition à laquelle il coopérait. De nouvelles recherches lui procurèrent une copie du rôle d'Artémire, corrigée de la main de l'auteur. Le comte D'Argental se rappela aussi quelques vers. Telle est la source des nouveaux fragments que j'ai ajoutés, et dont je suis redevable à feu Decroix.

Luchet, dans son *Histoire littéraire de Voltaire,* dit que c'est à l'occasion d'*Artémire* « que les députés des comédiens du roi offrirent à MM. de l'aca- « démie française l'entrée de leur spectacle. » Voltaire ne fut de l'académie que vingt-six ans plus tard, et je ne vois pas quel rapport peut avoir existé entre *Artémire* et l'académie française.

Mouhy, dans son *Abrégé de l'histoire du théâtre français,* dit que, le 2 mars 1732, sept députés des comédiens du roi se rendirent à l'académie française, et que le sieur Quinault Dufresne y prononça un discours par lequel il invitait les académiciens à prendre leurs places *gratis* à la comédie. Mouhy se trompe d'un jour : le 2 mars 1732 était un dimanche, et l'académie ne tint pas de séance; ce fut le lendemain lundi, 3 mars 1732, qu'elle reçut la députation des comédiens. Il y avait douze ans moins cinq jours qu'avait eu lieu la dernière représentation d'*Artémire*. Il n'est donc pas à croire que cette pièce fût pour quelque chose dans la démarche des comédiens. B.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.
ARTÉMIRE, reine de Macédoine.
PALLANTE, favori du roi.
PHILOTAS, prince.
MÉNAS, parent et confident de Pallante.
HIPPARQUE, ministre de Cassandre.
CÉPHISE, confidente d'Artémire.

La scène est à Larisse, dans le palais du roi.

FRAGMENTS
D'ARTÉMIRE.

ACTE PREMIER.

ARTÉMIRE, CÉPHISE.

Artémire, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à Céphise les tourments que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse et la cruauté de Cassandre son mari, que la guerre a éloigné d'elle, et dont le retour la fait trembler.

ARTÉMIRE.

Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort [1],
Fatigués de forfaits, et lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grace, Céphise, à cette heureuse paix
Qui, brisant tes liens, te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix que la Grèce respire
Est un bien peu connu de la triste Artémire!
Cassandre... à ce nom seul, la douleur et l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.
Vainqueur des Locriens, Cassandre va paraître;
Esclave en mon palais, j'attends ici mon maître;
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.

Eh! comment lui donner encore un nom si doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare!

CÉPHISE.

. . . .
Vous pleurez!

ARTÉMIRE.

Plût aux dieux qu'à Mégare enchaînée,
J'eusse été pour jamais aux fers abandonnée!
Plût aux dieux que l'hymen éteignant son flambeau
Sous ce trône funeste eût creusé mon tombeau!
Les fers les plus honteux, la mort la plus terrible,
Étaient pour moi, Céphise, un tourment moins horrible
Que ce rang odieux où Cassandre est assis,
Ce rang que je déteste, et dont tu t'éblouis.

CÉPHISE.

Quoi! vous....

ARTÉMIRE.

Il te souvient de la triste journée
Qui ravit Alexandre à l'Asie étonnée.
La terre, en frémissant, vit après son trépas
Ses chefs impatients partager ses états;
Et jaloux l'un de l'autre, en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce superbe héritage,
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis [2],
Assassiner sa mère, et sa veuve, et son fils:
Ce sont là les honneurs qu'on rendit à sa cendre.
Je ne veux point, Céphise, injuste envers Cassandre,
Accuser un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes [3].

Du prix de tant de sang cependant il jouit ;
Innocent ou coupable, il en eut tout le fruit ;
Il régna : d'Alexandre il occupa la place.
La Grèce épouvantée approuva son audace,
Et ses rivaux soumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs et le tyran des rois.
Pour mon malheur alors attiré dans l'Épire,
Il me vit ; il m'offrit son cœur et son empire.
Antinoüs, mon père, insensible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funestes honneurs :
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère ;
En me tyrannisant il crut agir en père ;
Il pensait assurer ma gloire et mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvements secrets,
Dans cette cour trompeuse excitant les orages,
Ont de Larisse en feu désolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné se vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défense.
C'est là que de nos dieux attestant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embrassant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ses coups.
Le cruel, repoussant son épouse éplorée....
O crime, ô souvenir dont je suis déchirée!
Céphise! en ces lieux même, où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux, témoins de ma misère,

Mon époux à mes yeux a massacré mon père.

CÉPHISE.

Par un époux.... un père...! ô comble de douleurs!

ARTÉMIRE.

Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
Mais il n'est pas le seul; et mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'histoire de ma vie.
Céphise, on ne sait point quel coup ce fut pour moi
Lorsqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;
Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon sort unir sa destinée.
Ses charmes, ses vertus, avaient touché mon cœur;
Je l'aimais, je l'avoue; et ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'espérance flatteuse,
Artémire sans lui ne pouvait être heureuse.
Tu vois couler mes pleurs à ce seul souvenir;
Je puis à ce héros les donner sans rougir;
Je ne m'en défends point, je les dois à sa cendre.

CÉPHISE.

Il n'est plus?

ARTÉMIRE.

Il mourut de la main de Cassandre;
Et lorsque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphise, on m'ordonna d'épouser son bourreau.

CÉPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable?

ARTÉMIRE.

J'étais jeune, et mon père était inexorable;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer:
Enfin sans son aveu je rougissais d'aimer.
Que veux-tu? j'obéis. Pardonne, ombre trop chère,

Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à-la-fois mon père et mon amant.

Cependant elle doit respecter le nœud qui l'unit à Cassandre.

CÉPHISE.

. . . .
. . . . lui parler et le voir,
Et dans ses bras....

ARTÉMIRE.

Hélas! c'est là mon désespoir.
Je sais que contre lui l'amour et la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais est tombé sous ses coups,
Céphise; cependant Cassandre est mon époux :
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A souillé nos liens, et n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en secret le droit de le haïr,
Mais en le haïssant je lui dois obéir.
Telle est ma destinée. . . . .

Céphise lui parle de sa grandeur. Vous régnez, lui dit-elle.

Quel malheur en régnant ne peut être adouci?

ARTÉMIRE.

Céphise! moi, régner! moi, commander ici!
Tu connais mal Cassandre! il me laisse en partage
Sur ce trône sanglant la honte et l'esclavage.
Son favori Pallante est ici le seul roi;
C'est un second tyran qui m'impose la loi.
Que dis-je? tous ces rois courtisans de Pallante,
Flattant indignement son audace insolente,
Auprès de mon époux implorent son appui,

Et leurs fronts couronnés s'abaissent devant lui.
Et moi...

CÉPHISE.

L'on vient à vous.

ARTÉMIRE.

Dieux ! j'aperçois Pallante;
Que son farouche aspect m'afflige et m'épouvante !

SCÈNE II.

PALLANTE, ARTÉMIRE, CÉPHISE.

PALLANTE.

. . . .
Et de ses actions rende un compte fidèle.

ARTÉMIRE.

Philotas! dieux! qu'entends-je? ah ciel! quelle nouvelle!
Quoi, seigneur, Philotas verrait encor le jour !
Se peut-il ?...

PALLANTE.

Oui, madame, il est dans cette cour.

ARTÉMIRE.

Quel miracle ! quel dieu !

PALLANTE.

. . . .
. . . .
Redemander son trône et soutenir ses droits.

ARTÉMIRE.

Dieux tout puissants !

PALLANTE.

Lisez ce qu'il m'ordonne.

ARTÉMIRE.

Je ne le cèle point, tant de bonté m'étonne.

Depuis quand daigne-t-on confier à ma foi
Le secret de l'état et les lettres du roi?
Vous le savez, Pallante, esclave sur le trône,
A mon obscurité Cassandre m'abandonne.
Je n'eus jamais de part aux ordres qu'il prescrit.

PALLANTE.

. . . . Lisez ce qu'il m'écrit.

ARTÉMIRE (lit).

Cassandre à Pallante.

« Je reviens triomphant au sein de mon empire;
« Je laisse sous mes lois les Locriens soumis;
« Et voulant me venger de tous mes ennemis,
« J'attends de votre main la tête d'Artémire. »
Ainsi donc mon destin se consomme aujourd'hui!
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'est à vous qu'il demande ma tête;
Vous êtes maître ici, votre victime est prête.
Vous l'attendez, sans doute, et cet ordre si doux
Ainsi que pour Cassandre a des charmes pour vous.

PALLANTE.

. . . .
Voulez-vous vivre encore, et régner?

ARTÉMIRE.

Ah! seigneur,
Quelle pitié pour moi peut toucher votre cœur?
Je vous l'ai déjà dit, prenez votre victime.
Mais ne puis-je en mourant vous demander mon crime,
Et pourquoi de mon sang votre maître altéré
Frappe aujourd'hui ce coup si long-temps différé?

PALLANTE.

. . . .

Pour l'indigne instrument de ses assassinats.

ARTÉMIRE.

Vous me connaissez mal, et mon ame est surprise
Bien moins de mon trépas que de votre entreprise.
Permettez qu'Artémire, en ces derniers moments,
Vous découvre son cœur et ses vrais sentiments.
  Si mes yeux, occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'assassin d'un père;
Si j'écoutais son crime et mon cœur irrité,
Cassandre périrait, il l'a trop mérité:
Mais il est mon époux, quoique indigne de l'être;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître:
Je connais mon devoir, et sais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon sang il éteigne sa rage;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez:
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés;
Et j'aime mieux, seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr;
Je ne puis rien de plus: c'est à vous de choisir.

ARTÉMIRE.

Mon choix est fait; suivez ce que le roi vous mande;
Il ordonne ma mort, et je vous la demande.
Elle finit, seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, madame, songez...

ARTÉMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante.
Je ne suis point à plaindre, et je meurs trop contente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'est pour me frapper.

(Elle sort.)

Pallante est furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des soupçons jaloux qu'il a semés dans le cœur de Cassandre. Cependant il ne désespère pas de vaincre la résistance de la reine; il s'enhardit dans le projet d'assassiner le roi.

Son trône, ses trésors, en seront le salaire :
Le crime est approuvé quand il est nécessaire.

Il a besoin d'un complice; il croit ne pouvoir mieux choisir que Ménas, son parent et son ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il se sent assez de courage pour tenter une grande entreprise. Ménas répond que douter de son zèle et de son amitié, c'est lui faire la plus grave injure. Pallante alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. Ménas n'en est point étonné; mais il représente à Pallante que la vertu d'Artémire est égale à sa beauté. Pallante ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocrisie :

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ses yeux semble être dans son ame;
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux
Ne servent qu'à couvrir la honte de ses feux.
Au seul amant chéri prodiguant sa tendresse,
Pour tout autre elle n'a qu'une austère rudesse;
Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ses projets à Ménas, qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuse d'être complice de ses crimes. Pallante, resté seul, ne regarde plus Ménas que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiscrétion.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARTÉMIRE, PALLANTE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

. . . .
Ah ! c'en est trop, Pallante.

PALLANTE.

. . . .
Si vous me résistez, ce n'est que par faiblesse.

ARTÉMIRE.

Ainsi ce grand courage ose me proposer
D'assassiner Cassandre, et de vous épouser !
Je veux bien retenir une colère vaine,
Mais songez un peu plus que je suis votre reine ;
Sur mes jours malheureux vous pouvez attenter ;
Mais au sein de la mort il faut me respecter.
Finissez pour jamais un discours qui m'offense ;
La mort me déplaît moins qu'une telle insolence,
Et je vous aime mieux dans ce fatal moment
Comme mon meurtrier que comme mon amant.
Frappez, et laissez là vos fureurs indiscrètes.

PALLANTE.

. . . .
Reconnaître un vengeur, ou craindre votre maître.

ARTÉMIRE.

Oui, vous pouvez verser le sang de votre roi ;

Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelque extrémité que Cassandre me jette,
Artémire est encor sa femme et sa sujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conserverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante sort : Artémire reste avec Céphise, qui lui apprend que Philotas n'est point mort, qu'il va reparaître ; elle lui conseille de ménager Pallante, de gagner du temps, afin de redevenir maîtresse de sa destinée : elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, jusque-là deviez-vous l'irriter ?

ARTÉMIRE.

Ah ! je hâtais les coups que l'on veut me porter ;
Céphise, avec plaisir aigrissant sa colère,
Moi-même je pressais le trépas qu'il diffère :
Je rends graces aux dieux dont le cruel secours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas ! de mon époux armant la main sanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CÉPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi ?

ARTÉMIRE.

Philotas est vivant, Philotas est ici :
Malheureuse ! comment soutiendras-tu sa vue ?
Toi qui, de tant d'amour si long-temps prévenue,
Après tant de serments, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas !
Toi que brûle en secret une flamme infidèle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, et j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre et le plus vertueux.

J'ai trahi mon amant; pour qui? pour un perfide,
De mon père et de moi meurtrier parricide.
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi,
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au serment qui me lie,
Lui doit encor sa foi quand il m'ôte la vie!
Non; c'est trop de tourments, de trouble, et de remords:
Emportons, s'il se peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que sur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raison garde encor quelque empire.

CÉPHISE.

Vous vous perdez vous seule, et tout veut vous servir.

ARTÉMIRE.

Je connais ma faiblesse, et je dois m'en punir.

CÉPHISE.

Madame, pensez-vous qu'il vous chérisse encore?

ARTÉMIRE.

Il doit me détester, Céphise, et je l'adore.
Son retour, son nom seul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort, qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma pensée;
Je n'y songeais pas même; et mon ame en ce jour
N'a de tous ses malheurs senti que son amour.
A quelle honte, ô dieux, m'avez-vous fait descendre!
Ingrate à Philotas, infidèle à Cassandre,
Mon cœur, empoisonné d'un amour dangereux,
Fut toujours criminel et toujours malheureux:
Que leurs ressentiments, que leurs haines s'unissent;
Tous deux sont offensés, que tous deux me punissent;
Qu'ils viennent se baigner dans mon sang odieux!

CÉPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTÉMIRE.

Si c'est un assassin que Pallante m'envoie,
Céphise, il peut entrer; je l'attends avec joie.
O mort! avec plaisir je passe dans tes bras...
Céphise, soutiens-moi: grands dieux! c'est Philotas!

SCÈNE II.

PHILOTAS, ARTÉMIRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

Quoi, c'est vous que je vois! quoi, la parque ennemie
A respecté le cours d'une si belle vie!

. . . .

Philotas adresse des reproches à Artémire, sur ce qu'elle lui a manqué de foi en passant dans les bras de Cassandre, et lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre.

PHILOTAS.

. . . . Est-ce ainsi que vous m'avez aimé?

ARTÉMIRE.

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidèle
La haine et le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réservés aux ingrats;
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers sa colère,
Daignait se souvenir combien je lui fus chère,
Quoique indigne du jour et de tant d'amitié,
J'ose espérer encore un reste de pitié.
N'outragez point une ame assez infortunée:

Le sort qui vous poursuit ne m'a point épargnée ;
Il me haïssait trop pour me donner à vous.

. . . .

PHILOTAS.

. . . .
. . . . Cette horreur se peut-elle excuser ?

ARTÉMIRE.

Je ne m'excuse point, je sais mon injustice.
Dans mon crime, seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir austère [4]
Attachait mes destins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir :
Seigneur, le ciel est juste ; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien Cassandre, un lâche assassin, était indigne d'elle.

PHILOTAS.

. . . .
Est d'être possédé par un lâche assassin.

ARTÉMIRE.

Cessez de me parler de ce triste hyménée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma course est terminée.
Cassandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur, et qui vois mes alarmes,
Protége Philotas, et pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les pressantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître ;

J'en atteste les dieux, qu'ils offensent peut-être.
Mon cœur, depuis long-temps ouvert aux déplaisirs,
N'a connu que pour vous l'usage des soupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Cassandre a dévoré mon ame :
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'est un crime, peut-être, et je vais l'expier.
Hélas! en vous voyant, vers vous seul entraînée,
Je mérite la mort où je suis condamnée.

PHILOTAS.

. . . .

Quel crime ai-je commis? quelle erreur obstinée...

ARTÉMIRE.

Vous apprendrez trop tôt quelle est ma destinée.
Adieu, prince.

SCÈNE III.

PALLANTE, ARTÉMIRE, CÉPHISE.

Pallante revient, et surprend Philotas avec Artémire. Philotas sort en bravant ce favori, qui presse Artémire d'accepter sa main pour sauver sa vie : elle la refuse.

PALLANTE.

. . . .

. . . Je veux que vous-même ordonniez de son sort.

ARTÉMIRE.

Le mien est dans tes bras, et tu vois ta victime.
Tyran, tu peux frapper, c'est bien assez d'un crime.

PALLANTE.

. . . Toujours à la mort vous aurez donc recours?

ARTÉMIRE.

La mort est préférable à ton lâche secours;
Achève, et de ton roi remplis l'ordre funeste.

PALLANTE.

. . . .
Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTÉMIRE.

Que peux-tu soupçonner, lâche? que peux-tu croire?
Tranche mes tristes jours, mais respecte ma gloire.
. . . .
Aussi bien n'attends pas que je puisse jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que sûr ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible mystère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne suffit pas.
Tu t'attendais sans doute à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus, tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes justes soupçons,
Tes crimes sont connus, ce sont là mes raisons.
C'est toi dont les conseils et dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie;
C'est toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime, dès l'enfance, as préparé son cœur;
C'est toi qui, sur son trône appelant l'injustice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né peut-être et juste et généreux;
Peut-être sans Pallante il serait vertueux!
Puisse le ciel enfin, trop lent dans sa justice,
A la Grèce opprimée accorder ton supplice!

Puisse dans l'avenir ta mort épouvanter
Les ministres des rois qui pourraient t'imiter !
Dans cet espoir heureux, traître, je vais attendre
Et l'effet de ta rage, et l'arrêt de Cassandre ;
Et la voix de mon sang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton supplice importuner les dieux.

(Elle sort.)

ACTE TROISIÈME.

ARTÉMIRE, PHILOTAS.

ARTÉMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, et, maître de mon sort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le destin me livre,
Vous me connaissez trop pour m'ordonner de vivre.

PHILOTAS.

. . . .
Que peut-être le ciel nous réserve à tous deux.

ARTÉMIRE.

Non, prince; sans retour les dieux m'ont condamnée.
Puisqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois si tranquille et si doux,
Désormais dans Larisse est un crime pour nous.
Je ne puis sans remords vous voir ni vous entendre;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre;
Vous aigrissez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah! fuyez Artémire, et laissez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle!

ARTÉMIRE.

O loi trop rigoureuse!

PHILOTAS.

Artémire, vivez!

ARTÉMIRE.

Et pour qui ?... malheureuse !

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis...

ARTÉMIRE.

Je vous aime, et je meurs : c'est tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie...

ARTÉMIRE.

Mon amour est un crime ; il faut que je l'expie.

PHILOTAS.

. . . .

Vous êtes sa complice, et voilà votre crime.

ARTÉMIRE.

Les droits qu'il a sur moi...

PHILOTAS.

Tous ses droits sont perdus.

ARTÉMIRE.

Je suis soumise à lui.

PHILOTAS.

Non, vous ne l'êtes plus.

ARTÉMIRE.

Les dieux nous ont unis.

PHILOTAS.

Son crime vous dégage.

ARTÉMIRE.

De l'univers surpris quel sera le langage ?
Quelle honte ! seigneur, et quel affront nouveau !
Si fuyant un époux. . . . .

PHILOTAS.

. . . .

Je vous vais de la mort apprendre le chemin.

ARTÉMIRE.

N'ajoutez point, cruel, au malheur qui me presse;
Mon cœur vous est connu, vous savez ma faiblesse;
Prince, daignez la plaindre, et n'en point abuser.
Voyez à quels affronts vous voulez m'exposer;
Peut-être on ne sait point les malheurs que j'évite;
Sans en savoir la cause on apprendra ma fuite:
Elle aime, dira-t-on, et son égarement
Lui fait fuir un époux dans les bras d'un amant.
Non, vous ne voulez pas que ma gloire ternie...

PHILOTAS.

. . . .
J'irai traîner ailleurs un destin déplorable.

ARTÉMIRE.

Le pourrez-vous, seigneur?

PHILOTAS.

. . . .
. . . .
Ne vous rendez-vous pas à ma juste prière?

ARTÉMIRE.

Cruel! avec plaisir je quittais la lumière,
Je détestais la vie, et déjà ma douleur
Du barbare Pallante accusait la lenteur.
Faut-il que, combattant une si juste envie,
Vos discours, malgré moi, me rendent à la vie?
Et que ferai-je, ô ciel! en des climats plus doux,
De ces jours malheureux qui ne sont pas pour vous?

PHILOTAS.

. . . .
Venez, allons, madame.

ARTÉMIRE.

Où, seigneur? en quels lieux?
Contre mes ennemis qui pourra me défendre?
Où serai-je à l'abri des fureurs de Cassandre?

PHILOTAS.

. . . .

. . . Daignez me suivre, et vous laissez conduire.

ARTÉMIRE.

A quelle extrémité voulez-vous me réduire?

SCÈNE II.

ARTÉMIRE, PHILOTAS, CÉPHISE, UN MESSAGER.

. . . .

LE MESSAGER.

Madame...

ARTÉMIRE.

Eh bien?

LE MESSAGER.

Cassandre...

ARTÉMIRE.

Mon époux!

LE MESSAGER.

Cassandre en ce palais arrive dans une heure.

(Le messager sort.)

ARTÉMIRE, à Philotas.

Enfin, vous le voyez, il est temps que je meure;
Contre tous vos desseins le ciel s'est déclaré.

PHILOTAS.

. . . .

. . . Croyez-moi, ménageons ces instants.

ARTÉMIRE.

Quoi! vous voulez. . . . .

PHILOTAS.

. . . .
. . . . Vous n'avez plus d'asile!...

ARTÉMIRE.

Que dites-vous, seigneur? c'est trop nous attendrir:
Le destin veut ma perte, il lui faut obéir.
Adieu. Songez à vous; quittez un lieu funeste
Que la fureur habite, et que le ciel déteste.
Vous prétendez en vain m'arracher au trépas;
Vous vous perdez, seigneur, et ne me sauvez pas.
A nos tyrans communs dérobons une proie;
Laissez-moi dans la tombe emporter cette joie.
Mon ame chez les morts descendra sans effroi,
Si Philotas peut vivre, et vivre heureux sans moi.

PHILOTAS.

. . . .
. . . Ah dieux! c'est Pallante lui-même.

ARTÉMIRE.

Suivez de ce palais les détours écartés;
Allez... et nous, rentrons.

SCÈNE III.

PALLANTE, ARTÉMIRE, CÉPHISE.

Pallante retient la reine, et lui signifie l'ordre de sa mort.

PALLANTE.

. . . .
. . . . C'est à vous de choisir
Du fer ou du poison que je viens vous offrir.

ARTÉMIRE.

Mon espérance, enfin, n'a point été trompée;
Mes destins sont remplis : donnez-moi cette épée;
Le trépas le plus prompt est pour moi le plus doux.
Donnez, donnez.

SCÈNE IV.

PALLANTE, ARTÉMIRE, CÉPHISE, HIPPARQUE.

HIPPARQUE.

Madame, ah dieux! que faites vous?
Arrêtez.

ARTÉMIRE.

J'obéis aux lois de votre maître.

HIPPARQUE.

Il apprend à la reine que Cassandre a révoqué ses ordres sanguinaires.

...Je vais combler tout ce peuple de joie.

ARTÉMIRE.

Reportez donc ce fer au roi qui vous envoie:
Le cœur de son épouse à ses lois est soumis;
Le roi veut que je vive, Hipparque, j'obéis.
S'il est las sur mon front de voir le diadême,
S'il veut encor mon sang, j'obéirai de même.

(Elle sort.)

Dans la scène suivante, Pallante, loin de renoncer à ses projets criminels, les embrasse avec plus d'ardeur, et cherche de nouveaux moyens pour les accomplir. On croit que c'est ici qu'il disait:

Dieux puissants! secondez la fureur qui m'anime,
Et ne me punissez du moins qu'après mon crime.

ACTE QUATRIÈME.

Dans les premières scènes, Pallante trompe Cassandre par une nouvelle imposture, en lui persuadant qu'il avait découvert une intelligence criminelle entre la reine et Ménas, et qu'il vient de poignarder celui-ci, l'ayant surpris chez la reine. Cassandre reprend toute sa fureur.

SCÈNE III.

CASSANDRE.

. . . Que pour sa mort aujourd'hui tout soit prêt.
. . . . Et vous, allez m'attendre.

SCÈNE IV.

CASSANDRE, ARTÉMIRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

Où suis-je? où vais-je? ô dieux! je me meurs, je le voi.

CÉPHISE.

Avançons.

ARTÉMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

CÉPHISE.

Dieux justes, protégez une reine innocente!

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, seigneur, interdite et mourante;

Je n'ose jusqu'à vous lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, et quittez ces indignes alarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice, et fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrais pas.
La mort à mes regards s'est déjà présentée;
Tranquille et sans regret je l'aurais acceptée [5] :
Faut-il que votre haine, ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on sa colère?
Écoutez-moi du moins, et souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offense,
Par le ciel qui m'entend, qui sait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose en conjurer,
Donnez-moi le trépas sans me déshonorer!

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice;
La honte est dans le crime, et non dans le supplice.
Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux
Qui redouble ma honte et nous pèse à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire?

ARTÉMIRE.

Eh! que me servira, seigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce moment affreux vous trahit ou vous sert;

J'ignore si vous-même, en proscrivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas! après deux ans de haine et de malheurs,
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs;
Mon cœur même en secret refuse de les croire:
Vous me déshonorez, et j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante et mon époux;
Je vous respecte encore, en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse;
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse;
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice[6],
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait... Mais, hélas!
Vous détournez les yeux, et ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures:
Cessez, n'empruntez point le secours des parjures:
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Aussi bien c'en est fait, votre perte est certaine,
Toute plainte est frivole, et toute excuse est vaine.

ARTÉMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups;
Faites couler mon sang; barbare, il est à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est, joint mon honneur au vôtre:
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère...

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'est connu mieux que vous ne pensez;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me haïssez.

ARTÉMIRE.

Eh bien! connaissez donc mon ame tout entière :
Ne cherchez point ailleurs une triste lumière;
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Cassandre, il est vrai, je n'ai pu vous aimer;
Je vous le dis sans crainte, et cet aveu sincère
Doit peu vous étonner, et doit peu vous déplaire.
Et quel droit, en effet, aviez-vous sur un cœur
Qui ne voyait en vous que son persécuteur,
Vous qui, de tous les miens ennemi sanguinaire,
Avez jusqu'en mes bras assassiné mon père;
Vous que je n'ai jamais abordé sans effroi;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé sur moi;
Vous, tyran soupçonneux, dont l'affreuse injustice
M'a conduite au trépas de supplice en supplice?
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le savez, Cassandre; apprenez mes forfaits :
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût soumise,
Pour un autre que vous mon ame était éprise :
J'étouffai dans vos bras un amour trop charmant;
Je le combats encore, et même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'est pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, et ma gloire m'est chère,
Mon devoir me suffit; et ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi, même en vous haïssant.
J'ai fait plus; ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briser les nœuds d'un funeste hyménée;

Je voyais dans mes mains l'empire et votre sort;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout m'en sollicitait; je l'aurais dû peut-être;
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant respecter votre vie.
Je n'ai considéré ni votre barbarie,
Ni mes périls présents, ni mes malheurs passés;
J'ai sauvé mon époux : vous vivez, c'est assez.
Le temps, qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure;
Et vos yeux, recevant une triste clarté,
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors le crime que vous faites;
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

CASSANDRE.

. . . .
Vos crimes sont égaux, périssez comme lui.

ARTÉMIRE.

Enfin, c'en est donc fait; ma honte est résolue.

CASSANDRE.

Votre honte est trop juste, et vous l'avez voulue.

ARTÉMIRE.

Que du moins à mes yeux Pallante ose s'offrir.

Cassandre se retire sans plus rien écouter.

SCÈNE V.

ARTÉMIRE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

. . . .
Sait punir les forfaits et venger l'innocence.

ARTÉMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a su tramer ce long tissu d'horreurs !
Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! Ménas à mes yeux massacré par lui-même,
Vingt conjurés mourants qui n'accusent que moi !
Ah ! c'en est trop, Céphise, et je pardonne au roi.
Hélas ! le roi, séduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec justice[7].

CÉPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps...

ARTÉMIRE.

Justes dieux ! quel nom prononces-tu ?
Hélas ! voilà le comble à mon sort déplorable ;
Philotas m'abandonne, et fuit une coupable ;
Il déteste sa flamme et mes faibles attraits,
Et pour moi tous les cœurs sont fermés désormais.

CÉPHISE.

Pouvez-vous soupçonner qu'un cœur qui vous adore...

ARTÉMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'estimait encore,
Il me verrait, Céphise, au péril de ses jours :

De ma triste retraite il connaît les détours;
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre;
Il viendrait y braver le courroux de Cassandre.
Je ne demande point ces preuves de sa foi :
Qu'il me croie innocente, et c'est assez pour moi.

CÉPHISE.

Ah! madame, souffrez que je coure lui dire...

ARTÉMIRE.

Va, ma chère Céphise; et, devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en est temps, qu'il ose encor me voir :
Peins-lui mes sentiments, peins-lui mon désespoir.
Si son cœur obstiné refuse ta prière,
S'il refuse à mes pleurs cette grace dernière,
Retourne, sans tarder, dans ces funestes lieux;
Tu recevras mon ame et mes derniers adieux.
Conserve après ma mort une amitié si tendre;
Dans tes fidèles mains daigne amasser ma cendre;
Remets à Philotas ces restes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Éclaircis à ses yeux ma douloureuse histoire;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui que, sans regret descendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en secret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARTÉMIRE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

. . . . Philotas
Par des détours secrets arrive sur mes pas.

ARTÉMIRE.

A quel abaissement suis-je donc parvenue !

CÉPHISE.

Madame, le voici.

SCÈNE II.

ARTÉMIRE, CÉPHISE, PHILOTAS.

ARTÉMIRE.

Daignez souffrir ma vue ;
Seigneur, je vais mourir ; le temps est précieux.
Pour la dernière fois tournez vers moi les yeux,
Et m'apprenez du moins si cette infortunée
Au fond de votre cœur est aussi condamnée.

PHILOTAS.

. . . .
La honte ou la douleur doit terminer ma vie.

ARTÉMIRE.

Philotas ! et c'est vous qui me traitez ainsi ?

Mon époux me condamne, et vous, seigneur, aussi?
Je pardonne à Cassandre une erreur excusable;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable;
Il m'avait offensée, il devait me haïr;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir:
Mais vous, qui, près de moi soupirant dans l'Épire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire;
Vous de qui la vertu mérita tous mes soins;
Vous qui m'aimiez, hélas! qui le disiez du moins;
C'est vous qui, redoublant ma honte et mon injure,
Du monstre qui m'accuse écoutez l'imposture?
Barbare! vos soupçons manquaient à mon malheur.
Ah! lorsque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme et vos alarmes,
Mon cœur désespéré résistait à vos larmes,
Et, trop faible en effet contre un charme si doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous,
Hélas! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été soupçonnée?
J'ai cru mieux vous connaître, et n'ai pas dû penser
Qu'entre Pallante et moi vous pussiez balancer.
Pardonnez-moi, grands dieux, qui m'avez condamnée!
De l'univers entier je meurs abandonnée;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera passer ma honte à la postérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un si cruel supplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu justice,
S'il pouvait m'estimer et me plaindre en secret,
Je sens que je mourrais avec moins de regret.

PHILOTAS.

. . . .

Quel droit un malheureux avait-il sur votre ame?
Comment...

ARTÉMIRE.

Ah! si mon cœur s'est pu laisser toucher,
S'il a quelque penchant que j'en doive arracher,
Vous ne savez que trop pour qui, plein de tendresse,
Ce cœur a jusqu'ici combattu sa faiblesse.
J'ai peut-être offensé les dieux et mon époux;
Mais si je fus coupable, ingrat, c'était pour vous.

PHILOTAS.

. . . .
Courons à vos tyrans.

ARTÉMIRE.

Non, demeurez, seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile;
Innocente à vos yeux, je périrai tranquille;
Et le sort qui m'attend pourra me sembler doux,
Puisqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu : le temps approche où l'on veut que j'expire;
Adieu. N'oubliez point l'innocente Artémire :
Que son nom vous soit cher; elle l'a mérité :
A son honneur flétri rendez la pureté,
Et que, malgré l'horreur d'une tache si noire,
Vos larmes quelquefois honorent sa mémoire!

PHILOTAS.

. . . .
. . . . le parti qui vous reste,
Et j'y cours.

ARTÉMIRE.

Arrêtez. Ah! désespoir funeste!
De quel malheur nouveau me va-t-il accabler?

Céphise, il valait mieux mourir sans lui parler,
Et... Mais quelle pâleur sur ton front répandue !

CÉPHISE.

. . . .
Ce monstre encor se présente à vos yeux.

ARTÉMIRE.

Céphise, il vient jouir du succès de son crime ;
Dans les bras de la mort il vient voir sa victime;
C'est peu de mon trépas, s'il n'en repaît ses yeux.
Allons, et remettons notre vengeance aux dieux.

SCÈNE VII.

ARTÉMIRE, CÉPHISE, UN GARDE.

LE GARDE.

. . . .
Il examine, il doute, et ses yeux vont s'ouvrir.

ARTÉMIRE.

Dieux, dont la main sur moi sans cesse appesantie
Me promène à son gré de la mort à la vie,
Dieux puissants, sur moi seule étendez votre bras !
Rendez-moi mon supplice, et sauvez Philotas;
Éteignez dans mon sang une ardeur infidèle :
Plus son péril est grand, plus je suis criminelle.
Viens, Cassandre, il est temps; viens, frappe, venge-toi :
Je te pardonne tout, et n'immole que moi.
Ah ! le fer trop long-temps est levé sur ma tête !
Je souffre à chaque instant la mort que l'on m'apprête.
Qu'ils viennent !

SCÈNE VIII.

ARTÉMIRE, CÉPHISE, PHILOTAS.

ARTÉMIRE.

Mais quel dieu vous redonne à mes vœux ?
Vous vivez !

PHILOTAS.

C'en est fait, il faut périr tous deux.

ARTÉMIRE.

Vous !

PHILOTAS.

. . . .
Nous venons vous défendre, et périr à vos pieds.

ARTÉMIRE.

Ah ! si quelque pitié pour moi vous intéresse !

PHILOTAS.

Hélas ! à mes fureurs connaissez ma tendresse.

ARTÉMIRE.

A des périls certains cessez de vous offrir.
Que pouvez-vous pour moi, prince ?

PHILOTAS.

Je puis mourir.

ARTÉMIRE.

Ciel ! de quels cris affreux ces voûtes retentissent !
Je ne me connais plus ; mes genoux s'affaiblissent.
Seigneur, au nom des dieux....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

. . . .
Va succéder peut-être à tant d'inimitié.

ARTÉMIRE.

Qu'entends-je !

L'ENVOYÉ.

. . . .
. . . . Et votre époux expire.

ARTÉMIRE.

Lui ! mon époux !...

PHILOTAS.

. . . .
Et ce n'est pas à moi d'en être le témoin.

(Il sort.)

ARTÉMIRE.

Dieux ! puis-je soutenir ces funestes approches !
Hélas ! son sang versé me fait trop de reproches.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARTÉMIRE, CÉPHISE, CASSANDRE.

Cassandre, blessé dans un combat, est amené presque mourant sur la scène.

CASSANDRE.

. . . .
Tous les rois sont trompés. Séduit par l'imposture,
J'ai long-temps soupçonné la vertu la plus pure.

À présent, mais trop tard, mes yeux se sont ouverts ;
Je vous connais, enfin, madame, et je vous perds.
. . . .
. . . .
. . . . . Et je reçois le prix de mes forfaits.

ARTÉMIRE.

Ah ! seigneur, puisqu'enfin la vertu vous est chère,
Vivez, daignez jouir du jour qui vous éclaire.
Malgré vos cruautés je suis encore à vous ;
Vos remords vertueux m'ont rendu mon époux.
Vivez pour effacer les crimes de Pallante ;
Vivez pour protéger une épouse innocente ;
Ne perdez point de temps, souffrez qu'un prompt secours.

Cassandre expire après avoir pardonné à Philotas et rendu justice à la reine.

FIN DES FRAGMENTS D'ARTÉMIRE.

NOTES ET VARIANTES

DES FRAGMENTS D'*ARTÉMIRE*.

1 Ce beau vers est devenu proverbe. K. On lit dans *Olympie* (acte V, scène 6):

Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas. K.

2 M. de Voltaire a depuis employé ce vers dans *Mérope* (acte Ier, scène 1re). K.

3 Ce vers se trouve dans la *Henriade*, chant II, vers 170. K.

4 Ce vers et ceux qui le suivent ont été changés. C'est de feu Decroix que je tiens la première version que voici:

Je ne vous dirai point qu'un père inexorable
A voulu, malgré moi, cet hymen exécrable.
Quoi qu'il m'ait ordonné, j'ai dû désobéir;
Seigneur, le ciel est juste, il a su m'en punir.
Puissiez-vous seulement, soigneux de votre gloire,
D'un amour si funeste oublier la mémoire!
Puissent les justes dieux, touchés de vos vertus,
Rendre heureux ce grand cœur où je ne prétends plus!
Vivez, partez, fuyez cette terre infidèle. B.

5 Feu Decroix propose de lire: *Je l'avais acceptée.* B.

6 Voici de la fin de ce couplet une première version qui m'a été communiquée par feu Decroix:

Qu'à vous assassiner sa main seule était prête,
Qu'il voulait à mes pieds apporter votre tête,
Que Ménas le servait dans ces desseins affreux,
D'un heureux scélérat confident malheureux;
Et que ce traître enfin, craignant votre justice,
En massacrant Ménas, a perdu son complice.
J'en atteste les dieux et mon époux... Hélas!
Vous détournez les yeux, etc. B.

7 Feu Decroix m'a communiqué les quatre vers que voici, et que l'auteur avait placés ici, puis supprimés:

O vous qui me livrez à mon cruel destin,
Vous, arbitres des rois que j'ai servis en vain,
Dieux puissants! vous lisez dans le fond de mon ame;
J'ai vécu vertueuse, et vais mourir infame. B.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 6 MARS 1724, PUIS, AVEC CHANGEMENTS, LE 10 AVRIL 1725; REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR EN 1762, ET REMISE AU THÉATRE LE 7 SEPTEMBRE 1763.

. . . . Æstuat ingens
Imo in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, etc.

VIRG., *Æn.*, X, 571-73.

PRÉFACE

(DE L'AUTEUR[1]).

Il serait utile qu'on abolît la coutume que plusieurs personnes ont prise, depuis quelques années, de transcrire pendant les représentations les pièces de théâtre, bonnes ou mauvaises, qui ont quelque apparence de succès. Cette précipitation répand dans le public des copies défectueuses des pièces nouvelles, et expose les auteurs à voir leurs ouvrages imprimés sans leur consentement, et avant qu'ils y aient mis la dernière main: voilà le cas où je me trouve. Il vient de paraître coup sur coup trois mauvaises éditions de ma tragédie de *Mariamne*, l'une à Amsterdam, chez Changuion, et les deux autres sans nom d'imprimeur. Toutes trois sont pleines de tant de fautes, que mon ouvrage y est entièrement méconnaissable. Ainsi je me vois forcé de donner moi-même une édition de *Mariamne*, où du moins il n'y ait de fautes que les miennes; et cette nécessité où je suis d'imprimer ma tragédie avant le temps que je m'étais prescrit pour la corriger, servirait d'excuse aux fautes qui sont dans cet ouvrage, si des défauts pouvaient jamais être excusés.

[2] La destinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, au mois de mars[3], et fut si mal

[1] Cette *Préface* est de 1725. Elle se trouve aussi dans l'édition de 1730, où l'auteur en supprima la fin. Au reste, pour l'édition de 1730 on employa une partie des feuilles de 1725; on fit un nouveau frontispice; on supprima la fin de la préface; comme je l'ai dit, et, pour cela, on fit un carton. Il n'y eut réimpression qu'à partir de la page 49 (fin de la scène 4 du troisième acte). En 1738 l'auteur supprima le début de cette préface. B.

[2] Dans l'édition de Kehl et dans ses réimpressions, faites jusqu'à ce jour, on donnait comme *Fragment de la préface de l'édition de* 1730, tous les alinéa qui suivent, jusques et compris celui qui commence par les mots : « Cette docilité, etc. » Tout ce passage est de 1725. B.

[3] *Mariamne* fut représentée pour la première fois le lundi 6 mars 1724. Elle tomba à cause du dénoûment; un plaisant s'étant écrié : *La reine boit!* (Voyez ci-après, page 184, la note des éditeurs de Kehl.) Ce fut le 10 avril 1725, pour la rentrée, qu'on redonna *Mariamne*, avec un nouveau dénoûment. K.

reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée avec quelques changements en 1725, au mois de mai, et fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec sincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; et je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail qui peut-être ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuse du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué : ce n'est que par là que je puis leur être utile.

Une des premières règles est de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

« Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
« Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes », etc.

Hor., *Art. poét.*, 123-4.

Fondé sur ces principes, et entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eue pour des personnes qui m'honorent de leur amitié et de leurs conseils, je résolus de m'assujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de Mariamne et d'Hérode, et je ne songeai qu'à les peindre fidèlement d'après le portrait que chacun s'en est fait dans son imagination.

Ainsi Hérode parut, dans cette pièce, cruel et politique; tyran de ses sujets, de sa famille, de sa femme; plein d'amour pour Mariamne, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inspirait pas le moindre repentir de ses fureurs. Je ne donnai à Mariamne d'autres sentiments qu'un orgueil imprudent, et qu'une haine inflexible pour son mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre Hérode et Varus [1], dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? Mariamne intraitable n'intéressa point; Hérode n'étant que criminel, révolta; et son entretien avec Varus le rendit méprisable. J'étais à la première représentation : je m'aperçus, dès le moment où Hérode parut,

[1] M. de Voltaire a, dans la suite, substitué le personnage de Sohême à celui de Varus. On trouvera, dans les variantes, les scènes qu'il a cru devoir sacrifier; mais il a été impossible de retrouver le premier dénoûment. K.

qu'il était impossible que la pièce eût du succès; et je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je sentis qu'il est des occasions où la première règle est de s'écarter des règles prescrites; et que (comme le dit M. Pascal sur un sujet plus sérieux) les vérités se succèdent du pour au contre à mesure qu'on a plus de lumières.

Il est vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été; mais il est encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères désagréables; qu'il faut songer au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître; et qu'on doit imiter les peintres habiles, qui embellissent en conservant la ressemblance.

Pour qu'Hérode ressemblât, il était nécessaire qu'il excitât l'indignation; mais, pour plaire, il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on détestât ses crimes, que l'on plaignît sa prison, qu'on aimât ses remords; et que ces mouvements si violents, si subits, si contraires, qui font le caractère d'Hérode, passassent rapidement tour-à-tour dans l'ame du spectateur.

Si l'on veut suivre l'histoire, Mariamne doit haïr Hérode et l'accabler de reproches; mais, si l'on veut que Mariamne intéresse, ses reproches doivent faire espérer une réconciliation; sa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par là, le spectateur est attendri, et l'histoire n'est point entièrement démentie.

Enfin je crois que Varus ne doit point du tout voir Hérode; et en voici les raisons. S'il parle à ce prince avec hauteur et avec colère, il l'humilie; et il ne faut point avilir un personnage qui doit intéresser. S'il lui parle avec politesse, ce n'est qu'une scène de compliments, qui serait d'autant plus froide, qu'elle serait inutile. Que si Hérode répond en justifiant ses cruautés, il dément la douleur et les remords dont il est pénétré en arrivant; s'il avoue à Varus cette douleur et ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à personne, alors il n'est plus permis au vertueux Varus de contribuer à la fuite de Mariamne, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, Hérode ne peut faire qu'un très méchant personnage avec l'amant de sa femme; et il ne faut jamais faire rencontrer ensemble sur la scène des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéressant à se dire.

La mort de Mariamne, qui, à la première représentation, était empoisonnée et expirait sur le théâtre, acheva de révolter les spectateurs; soit que le public ne pardonne rien lorsqu'une fois il est mécontent, soit qu'en effet il eût raison de condamner cette

invention, qui était une faute contre l'histoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté [1].

J'aurais pu ne pas me rendre sur ce dernier article, et j'avoue que c'est contre mon goût que j'ai mis la mort de Mariamne en récit au lieu de la mettre en action; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public : c'est pour lui et non pour moi que j'écris; ce sont ses sentiments et non les miens que je dois suivre.

Cette docilité raisonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéressant un sujet qui avait paru si ingrat, m'ont tenu lieu du

[1] A la première représentation, dans le moment où Mariamne tenait la coupe et prenait le poison, le parterre cria : *La reine boit!* C'était justement la veille de la fête des Rois*. La pièce fut interrompue; l'on n'entendit point une scène très pathétique entre Hérode et Mariamne mourante : du moins c'est le jugement que nous en avons entendu porter par ceux qui avaient entendu cette scène avant la représentation.

M. de Voltaire a changé, en 1762, le personnage de Varus, parceque sa défaite et sa mort en Germanie sont trop connues pour que l'on puisse supposer, même dans la tragédie, qu'il ait été tué en Judée; parcequ'un préteur romain n'aurait pas excité une sédition dans Jérusalem ; il eût défendu à Hérode, au nom de César, d'attenter à la vie de sa femme, et Hérode eût obéi : parcequ'un Romain amoureux d'une reine ne peut intéresser, à moins que le sacrifice de sa passion ne soit, comme dans *Bérénice*, le sujet de la pièce : enfin parcequ'il fallait ou avilir Hérode devant Varus, ou s'écarter des mœurs connues de ce siècle. Personne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt sujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. de Voltaire avait projeté une édition corrigée de ses ouvrages dramatiques, et il voulait distinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues; mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de *Mariamne :*

« Les gens de lettres qui ont présidé à cette édition ont cru devoir rejeter « cette tragédie parmi les pièces de l'auteur qui ne sont pas représentées sur « le théâtre de Paris, et qui ne sont pour la plupart que des pièces de so- « ciété. *Mariamne* fut composée dans le temps de la nouveauté d'*OEdipe :* il « ne l'a jamais regardée que comme une déclamation. » K.

* Ce ne fut pas la veille des Rois, mais le 6 mars 1724 que *Mariamne* fut représentée. Cette date du 6 mars est en tête même de plusieurs éditions de la pièce, et notamment dans l'édition de Kehl. L'anecdote qui occasiona sa chute n'en est pas moins vraie. Voyez ma note page 189. B.

mérite qui m'a manqué, et ont enfin trouvé grace devant des juges prévenus contre la pièce. Je ne pense pas que ma tragédie mérite son succès, comme elle avait mérité sa chute. Je ne donne même cette édition qu'en tremblant [1]. Tant d'ouvrages que j'ai vus applaudis au théâtre, et méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière, ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force et d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poésie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, et sur lequel on raisonne si mal et si inutilement depuis la mort de M. Despréaux.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, et celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'est-à-dire l'homme de la terre qui, après Virgile, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phèdre*. Pradon se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs et des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. Pradon, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens, sa pièce, tant vantée par sa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; et sans la *Phèdre* de M. Racine, on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages? La conduite en est à peu près la même: Phèdre est mourante dans l'une et dans l'autre. Thésée est absent dans les premiers actes: il passe pour avoir été aux enfers avec Pirithoüs. Hippolyte, son fils, veut quitter Trézène; il veut fuir Aricie, qu'il aime. Il déclare sa passion à Aricie, et reçoit avec horreur

[1] Dans l'édition de 1738, le début de cette préface avait été supprimé, et elle commençait ainsi: « Je ne donne cette édition qu'en tremblant, etc. » B.

celle de Phèdre : il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus : les personnages des deux pièces, se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses; mais c'est là qu'on distingue le grand homme et le mauvais poëte. C'est lorsque Racine et Pradon pensent de même qu'ils sont le plus différents. En voici un exemple bien sensible. Dans la déclaration d'Hippolyte à Aricie, M. Racine fait ainsi parler Hippolyte (acte II, scène 2) :

Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolyte s'exprime dans Pradon :

Assez et trop long-temps, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour et j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions et les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe et m'embarrasse :
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison sans admirer l'une et sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentiment et de pensées : car, quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudrait avoir son génie, et polir autant que lui ses ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talents si faibles, et accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger, par un travail assidu, les défauts de mes ouvrages? Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de cette pièce, aussi bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques unes, si j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laissé beaucoup. Dans tous les arts, il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent; on voit la perfection au-delà de soi, et on fait des efforts impuissants pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Mariamne.* Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux et brutal*, à qui sa femme *refuse avec aigreur le devoir conjugal;* et on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées, ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'Agamemnon ; *les Horaces*, où trois combattants ont entre les mains le sort de Rome ; l'*OEdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de Laïus. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, etc.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la pièce; tout roule sur des passions que

des bourgeois ressentent comme les princes; et l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, « Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une « jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi; et il se « sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui « est aimé. Phèdre est une belle-mère qui, enhardie par une « intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est « occupé ailleurs. Néron est un jeune homme impétueux qui « devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut « se séparer d'avec sa femme, et qui se cache derrière une ta- « pisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. » Voilà des sujets que Molière a pu traiter comme Racine : aussi l'intrigue de l'*Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux : l'un et l'autre ont leur fils pour rival; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse; et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière et Racine ont également réussi en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare; Racine a représenté les faiblesses d'un grand roi, et les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à Watteau et à Le Brun : l'un représentera, sous une treille, des paysans pleins d'une joie naïve, grossière, et effrénée, autour d'une table rustique, où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré, règneront; l'autre peindra les noces de Thétis et de Pélée, les festins des dieux, leur joie majestueuse : et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différents.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur, sont de petits objets, comiques par eux-mêmes; mais un roi à qui la terre a donné le nom de *grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus et par ses crimes; ses cruautés passées, ses remords présents; ce passage si continuel et si rapide de l'amour à la haine et de la haine à l'amour; l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres; la situa-

tion cruelle d'une princesse dont la vertu et la bonté sont célèbres encore dans le monde, qui avait vu son père et son frère livrés à la mort par son mari, et qui, pour comble de douleur, se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie[1]? C'est là surtout que,

> Selon ce qu'on peut être,
> Les choses changent de nom.

[1] C'était ici que finissait la préface en 1730. La citation du prologue d'*Amphytrion* qui la termine aujourd'hui est de 1746. Mais en 1725, après ces mots : « indigne de la tragédie », on lisait de plus :

« Je souhaite sincèrement que le même auteur qui va donner une nouvelle tragédie d'*OEdipe* retouche aussi le sujet de *Mariamne.* Il fera voir au public quelles ressources un génie fécond peut trouver dans ces deux grands sujets. Ce qu'il fera m'apprendra ce que j'aurais dû faire. Il commencera où je finis. Ses succès me seront chers, parcequ'ils seront pour moi des leçons, et parceque je préfère la perfection de mon art à ma réputation.

« Je profite de l'occasion de cette préface pour avertir que le poëme de *la Ligue,* que j'ai promis, n'est point celui dont on a plusieurs éditions, et qu'on débite sous mon nom. Surtout je désavoue celui qui est imprimé à Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, en 1724. On y a ajouté beaucoup de pièces fugitives dont la plupart ne sont point de moi; et le petit nombre de celles qui m'appartiennent y est entièrement défiguré.

« Je suis dans la résolution de satisfaire le plus promptement qu'il me sera possible aux engagements que j'ai pris avec le public pour l'édition de ce poëme. J'ai fait graver, avec beaucoup de soin, des estampes très belles sur les dessins de MM. de Troye, Le Moine et Veugle; mais la perfection d'un poëme demande plus de temps que celle d'un tableau. Toutes les fois que je considère ce fardeau pénible que je me suis imposé moi-même, je suis effrayé de sa pesanteur, et je me repens d'avoir osé promettre un poëme épique. Il y a environ quatre-vingts personnes à Paris qui ont souscrit pour l'édition de cet ouvrage; quelques-uns de ces messieurs ont crié de ce qu'on les fesait attendre. Les libraires n'ont eu autre chose à leur répondre que de leur rendre leur argent, et c'est ce qu'on a fait à bureau ouvert chez Noël Pissot, libraire, à la Croix d'Or, quai des Augustins. A l'égard des gens raisonnables, qui aiment mieux avoir tard un bon ouvrage que d'en avoir de bonne heure un mauvais, ce que j'ai à leur dire, c'est que lorsque je ferai imprimer le poëme de Henri IV, quelque tard que je le donne, je leur demanderai toujours pardon de l'avoir donné trop tôt. »

L'auteur dont Voltaire parle au commencement de ce passage, et qui

après un *OEdipe* devait aussi donner une *Mariamne*, était La Motte, qui toutefois ne s'est pas exercé sur ce dernier sujet.

Voici les titres des ouvrages qui parurent à l'occasion de *Mariamne :*

I. Les *Quatre Mariamnes*, opéra-comique en un acte, par Fuzelier, joué sur le théâtre de la Foire le 7 mars 1725.

II. Les *Huit Mariamnes*, parodie, par Piron, jouée le 20 avril 1725.

III. Le *Mauvais ménage* (par Legrand et Dominique), parodie, jouée sur le théâtre italien le 19 août 1725, imprimée.

IV. *Observations critiques sur la tragédie d'Hérode et Mariamne de M. de V.* (par l'abbé Nadal), 1725, in-8°.

V. *Examen de la tragédie d'Hérode et Mariamne* (dans les *Mémoires de Desmolets*, I, 206-245).

VI. *Lettres contenant quelques observations sur la tragédie de Mariamne par M. de Voltaire* (dans les *Mémoires de Desmolets*, III, 43-75). On les croit de Bel, dont j'ai parlé tome XXXVII, page 552. B.

VII. *Vérités sur Hérode et Mariamne*, 1725, in-12.

Dans le même temps, J.-B. Rousseau retoucha la *Mariamne* de Tristan pour l'opposer à celle de Voltaire. B.

MARIAMNE.

PERSONNAGES.

HÉRODE, roi de Palestine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, sœur d'Hérode.

SOHÊME, prince de la race des Asmonéens.

MAZAEL, } ministres d'Hérode.
IDAMAS, }

NARBAS[1], ancien officier des rois asmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ÉLISE, confidente de Mariamne.

UN GARDE D'HÉRODE, parlant.

SUITE D'HÉRODE.

SUITE DE SOHÊME.

UNE SUIVANTE DE MARIAMNE, personnage muet.

La scène est à Jérusalem, dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, et repassé soudain
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain :
Madame, il était temps que du moins ma présence
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère, à Rome retenu,
Déjà dans ses états n'était plus reconnu.
Le peuple, pour ses rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné
Hérode à l'esclavage était abandonné ;
Et que la reine, assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret, j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, et son nom précieux ;
La Judée aime encore avec idolâtrie
Le sang de ces héros dont elle tient la vie ;
Sa beauté, sa naissance, et surtout ses malheurs,

D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiscrets, la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé;
Mais j'ai parlé, madame, et ce peuple a tremblé:
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance;
Son nom seul a partout répandu la terreur,
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples et moi nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'est qu'une ombre qui passe et va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, et son bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe, et je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous
Quand la reine à ses pieds reverra son époux?
De mon autorité cette fière rivale
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale;
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée;
A notre abaissement elle est intéressée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout puissants,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode et de la reine unit la destinée,

L'amour prodigieux dont ce prince est épris
Se nourrit par la haine et croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer et se plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs;
Esclave en son palais, héros partout ailleurs.
Que dis-je? en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, et que vous excitiez,
Était levé sur elle, et tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds;
Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui; mais cette ame altière, à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine:
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
Le paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode, en tous les temps sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, et je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, et cher à sa province;
Il sait penser en sage et gouverner en prince:
Je n'aperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur et mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit;
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui, qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui, dont l'esprit rigide et la sagesse austère
Parut tant mépriser ces folles passions
De nos vains courtisans vaines illusions!
Au roi son allié ferait-il cette offense?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il est d'intelligence.

MAZAEL.

Le sang et l'amitié les unissent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu...

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je suis trop éclairée:

De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême et ses discours glacés,
M'ont expliqué ma honte et m'ont instruite assez.

MAZAEL.

Vous pensez en effet qu'une femme sévère
Qui pleure encore ici son aïeul et son frère,
Et dont l'esprit hautain, qu'aigrissent ses malheurs,
Se nourrit d'amertume et vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeste avantage
D'enlever un amant qui sous vos lois s'engage!
L'amour est-il connu de son superbe cœur?

SALOME.

Elle l'inspire au moins, et c'est là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? cette ame impérieuse,
Par excès de fierté semble être vertueuse:
A vivre sans reproche elle a mis son orgueil.

SALOME.

Cet orgueil si vanté trouve enfin son écueil.
Que m'importe, après tout, que son ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie;
Ou qu'exerçant sur lui son dédaigneux pouvoir
Elle ait fait mes tourments sans même le vouloir?
Qu'elle chérisse ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il suffit; sa fierté s'en élève;
Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin, c'est trop languir dans cette indigne gêne:
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez, mon sort va s'éclaircir.

SCÈNE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le roi revient enfin; vous n'avez plus d'excuse:
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentiments secrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconstance
Dont je mépriserais la vaine et faible offense;
Je ne sais point descendre à des transports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur, il cherchait ma ruine:
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter;
J'ai trouvé, comme lui, des amis près d'Auguste;
Je ne crains point Hérode, et l'empereur est juste:
Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons;

Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie et les transports d'amour,
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant et son époux et de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHÊME.

Ignorez-vous, princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-temps pour elle, et je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître;
Il l'a promis du moins à l'empereur son maître:
Pour moi, loin d'une cour objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, et votre frère, et vous;
Je pars. Ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre et loin de vous m'entraîne.
Je renonce à-la-fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, et surtout à l'amour.
Épargnez le reproche à mon esprit sincère:
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.

Cette cour, il est vrai, seigneur, a vu des crimes:
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps se laissent emporter,
Que la vertu répare, et qu'il faut respecter;
Il en est de plus bas, et de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguisez
Pour qui je suis trahie, et qui vous séduisez:
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame est peu frappée:
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être
Jusqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

Où tendait ce discours? que veut-elle? et pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je soupire! et que pour Mariamne
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane!
Aux faiblesses d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer!

AMMON.

Salome est outragée; il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, et l'amour se décèle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs;

La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs :
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, et nous aux passions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le sang unit de près Mariamne et Sohême;
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la servir; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur et juste et magnanime;
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime:
Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHÊME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense?
Qui n'aurait, comme moi, chéri son innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours?
Et qui, pour la sauver, n'eût prodigué ses jours?
Ami, mon cœur est pur, et tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle.
Quand Hérode partit incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort,
Plein de sa passion forcenée et jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.

Phérore m'instruisit de ces ordres coupables:
J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables;
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et surtout à ses yeux dérobant son danger.
J'ai voulu la servir sans lui causer d'alarmes;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.
L'amour ne règne point sur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu; c'est moi qui l'ai dompté:
Et, plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, et non pas la séduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains;
Le sceptre de Judée est remis en ses mains;
Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il est idolâtre,
Qu'il opprima souvent, qu'il adora toujours;
Leurs désastres communs ont terminé leurs cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse:
Je n'ai plus qu'à partir... Mariamne est heureuse.
Je ne la verrai plus... mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais;
Tout hymen à mes yeux est horrible et funeste:
Qui connaît Mariamne abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands:
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans,
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, et maître de moi-même.

SCÈNE IV.

SOHÊME, ÉLISE, AMMON.

ÉLISE.

La mère de la reine, en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, et d'y calmer la crainte
Dont pour sa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné!

ÉLISE.

Elle a su l'ordre affreux qu'Hérode avait donné;
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHÊME.

Ainsi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par ces troubles nouveaux pense encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuse cour, et combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que sur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois son époux et son fils;
Mariamne lui reste, elle tremble pour elle:
La crainte est bien permise à l'amour maternelle.
Élise, je vous suis, je marche sur vos pas...
Grand Dieu qui prenez soin de ces tristes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage;
Conservez, protégez votre plus digne ouvrage!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible mystère
Dont vous faites instruire et la fille et la mère,
Ce secret révélé, cet ordre si cruel,
Est désormais le sceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que, pour votre ennemie,
Sa confiance en vous soit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ses perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous seule aurez fait naître et le calme et l'orage:
Divisez pour régner; c'est là votre partage.

SALOME.

Que sert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes soins m'ont trahi; tout fait mon désespoir.
Le roi m'écrit : il veut, par sa lettre fatale,
Que sa sœur se rabaisse aux pieds de sa rivale.
J'espérais de Sohême un noble et sûr appui:
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler sur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice;
Je vois qu'il est des temps où tout l'effort humain
Tombe sous la fortune et se débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à soi-même ;
Et je sens ce pouvoir invincible et suprême,
Qui se joue à son gré, dans les climats voisins,
De leurs sables mouvants, comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéissez au roi, cédez à la tempête;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagements!
Malheureux qui n'attend son bonheur que du temps !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuie!

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, et n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en est-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, et de lâches amis?
Il faut que je combatte et ma chute prochaine,
Et cet affront secret, et la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrace insulte avec fureur:
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit,
Ma mort va signaler ma chute et son crédit.
Je ne me flatte point; je sais comme en sa place
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:

Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner,
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec respect essuyer ses hauteurs,
Et la féliciter sur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie:
Rome me rend un frère, et vous rend un époux
Couronné, tout puissant, et digne enfin de vous.
Ses triomphes passés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand dont l'univers l'honore,
Les droits du sénat même à ses soins confiés,
Sont autant de présents qu'il va mettre à vos pieds.
Possédez désormais son ame et son empire,
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié desire;
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur et le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous ni n'attends ce service:
Je vous connais, madame, et je vous rends justice;
Je sais par quels complots, je sais par quels détours

Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être ;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je sais également
Dédaigner votre crime et votre châtiment :
J'ai vu tous vos desseins, et je vous les pardonne ;
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne,
Si toutefois, après de si lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'est porter un peu loin votre injuste colère :
Ma conduite, mes soins, et l'aveu de mon frère,
Peut-être suffiront pour me justifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier :
Dans l'état où je suis, c'est assez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire[2].

MAZAEL.

J'ose ici, grande reine, attester l'Éternel
Que mes soins à regret...

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël ;
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage :
Obéissez au roi, voilà votre partage :
A mes tyrans vendu, servez bien leur courroux ;
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.
(à Salome.)
Je ne vous retiens point, et vous pouvez, madame,
Aller apprendre au roi les secrets de mon ame ;
Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.

De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppose encore à mes vils ennemis
Qu'une vertu sans tache et qu'un juste mépris.

SALOME.

Ah ! c'en est trop enfin ; vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la sœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits pense tout asservir :
Vous me voyez tout perdre, et croyez tout ravir ;
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez... Tremblez, imprudente rivale !

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS.

ÉLISE.

Ah ! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardents à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode, un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue ;
Et, loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie ;
Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Sohême, dont le nom si craint, si respecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté,
Sohême va partir ; nul espoir ne vous reste.
Auguste à votre époux laisse un pouvoir funeste :
Qui sait dans quels desseins il revient aujourd'hui ?
Tout, jusqu'à son amour, est à craindre de lui :

Vous le voyez trop bien ; sa sombre jalousie
Au-delà du tombeau portait sa frénésie ;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez dissimuler :
La vertu sans prudence, hélas ! est dangereuse.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il est vrai, fut trop impérieuse ;
Je n'ai point connu l'art, et j'en avais besoin.
De mon sort à Sohême abandonnons le soin ;
Qu'il vienne, je l'attends ; qu'il règle ma conduite.
Mon projet est hardi ; je frémis de la suite.
Faites venir Sohême.

(Élise sort.)

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaisez les combats :
Vos vertus, votre zèle, et votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous est connu, vous savez mes desseins,
Et les maux que j'éprouve, et les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère, au désespoir réduite,
Me presser en pleurant d'accompagner sa fuite ;
Son esprit, accablé d'une juste terreur,
Croit à tous les moments voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du sang de sa famille,
Venir à ses yeux même assassiner sa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,

Donner César pour père, et Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome est protégée;
Rome est le tribunal où la terre est jugée.
Je vais me présenter au roi des souverains.
Je sais qu'il est permis de fuir ses assassins,
Que c'est le seul parti que le destin me laisse :
Toutefois en secret, soit vertu, soit faiblesse,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelants s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuste qu'il est, la vertu vous l'inspire.
Ce cœur, indépendant des outrages du sort,
Craint l'ombre d'une faute, et ne craint point la mort.
Bannissez toutefois ces alarmes secrètes;
Ouvrez les yeux, madame, et voyez où vous êtes :
C'est là que, répandu par les mains d'un époux,
Le sang de votre père a rejailli sur vous :
Votre frère en ces lieux a vu trancher sa vie;
En vain de son trépas le roi se justifie,
En vain César trompé l'en absout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.
Enfin, si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfants embrassez la défense.

Le roi leur a du trône arraché l'espérance;
Et vous connaissez trop ces oracles affreux
Qui depuis si long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà, sans pitié,
De cet oracle obscur accompli la moitié:
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste;
Dans ses emportements rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est temps désormais de prévenir ses coups;
Il est temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, et l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers; allez, dans Rome même,
Implorer du sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple romain;
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux et juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs

Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCÈNE V.

MARIAMNE, SOHÊME, ÉLISE.

SOHÊME.

Je viens m'offrir, madame, à votre ordre suprême;
Vos volontés pour moi sont les lois du ciel même :
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends; parlez, et j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, seigneur; et, dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de solliciter par d'inutiles vœux
Les secours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorsque Hérode attendait le trône ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage;
Malgré ses cruautés, malgré mon désespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les restes malheureux du pur sang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu si coupable,
Demander au sénat un asile honorable :
Mais, seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers

Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre et les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre
Que mes faibles enfants, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer son appui?
Pour conserver les fils, pour consoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère:
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu généreux protecteur;
A vous à qui je dois ce jour que je respire:
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfants, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des assassins.
Vous ne répondez rien! Que faut-il que je pense
De ces sombres regards et de ce long silence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non... je respecte trop vos ordres absolus.
Mes gardes vous suivront jusque dans l'Italie;
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie:
Fuyez le roi, rompez vos nœuds infortunés;
Il est assez puni, si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à son injustice;

Et je sens qu'il n'est point de si cruel supplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
J'ai parlé, c'en est fait; mais, malgré ma faiblesse,
Songez que mon respect égale ma tendresse.
Sohême en vous aimant ne veut que vous servir,
Adorer vos vertus, vous venger, et mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, seigneur, et j'avais lieu de croire
Qu'avec mes intérêts vous chérissiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé sur mes jours,
J'ai cru qu'à sa pitié je devais son secours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés et craindre vos bienfaits.
Ne pensez pas pourtant qu'un discours qui m'offense
Vous ait rien dérobé de ma reconnaissance:
Tout espoir m'est ravi, je ne vous verrai plus;
J'oublierai votre flamme, et non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime:
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conserver.

SOHÊME.

Arrêtez, et sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée:
A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Épris de vos vertus, je les sais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;

J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, madame, est le seul qui me touche;
J'y sacrifierai tout. Mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reste de puissance :
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers moments je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois: d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose;
Vous courez à la mort, et j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre, et comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses alarmes,
Du péril qui vous presse, et non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'est à ménager:
Il est roi, je le sais; mais César est son juge.
Tout vous menace ici, Rome est votre refuge;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses vœux,
S'il ose être sensible, en est plus vertueux;
Que le sang de nos rois nous unit l'un et l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter; et, dans mon désespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur, et le devoir.

SOHÊME.

C'est eux que j'en atteste; ils sont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, SUITE.

NARBAS.

Le temps est précieux, seigneur, Hérode arrive[3] :
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome, qui ménage un reste de crédit,
Déjà par ses conseils assiége son esprit.
Ses courtisans en foule auprès de lui se rendent ;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, et vous le connaissez.

SOHÊME.

Je sais qu'on paya mal ses services passés.
C'est ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine est demeuré fidèle,
Qui, sage courtisan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, se condamne ;
Ce grand projet l'étonne, et, prête à le tenter,
Son austère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère est à ses pieds, et, le cœur plein d'alarmes,
Lui présente ses fils, la baigne de ses larmes,
La conjure en tremblant de presser son départ.

La reine flotte, hésite, et partira trop tard.
C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie;
Vous avez dans vos mains la fortune et la vie
De l'objet le plus rare et le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conservez une auguste famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes sont-ils prêts? puis-je enfin l'avertir?

SOHÊME.

Oui, j'ai tout ordonné; la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'instant un serviteur fidèle
Se prépare, seigneur, à marcher après elle.

SOHÊME.

Allez; loin de ces lieux je conduirai vos pas:
Ce séjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes!
Que le ciel, attendri par ses douleurs profondes,
Fasse lever sur elle un soleil plus serein!
Et vous, vieillard heureux, qui suivez son destin,
Des serviteurs des rois sage et parfait modèle,
Votre sort est trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCÈNE II.

SOHÊME, AMMON, SUITE DE SOHÊME.

SOHÊME.

Mais déjà le roi vient; déjà dans ce séjour
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes dieux! que je crains sa présence!

Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite ?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite...
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ;
De venger sa vertu ?... Mais je vois Idamas.

SCÈNE III[4].

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, SUITE.

SOHÊME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, et que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître :
Hérode est souverain ; est-il digne de l'être ?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Écarter loin de lui l'erreur et l'imposture !
Salome et Mazaël s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste et ne sait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables :
Hérode en a pâli ; des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche, et ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive

Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainsi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie:
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine;
On ne peut pénétrer ses secrets sentiments,
Et de son cœur troublé les soudains mouvements;
Il observe avec nous un silence farouche;
Le nom de Mariamne échappe de sa bouche;
Il menace, il soupire, il donne en frémissant
Quelques ordres secrets qu'il révoque à l'instant.
D'un sang qu'il détestait Mariamne est formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée:
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il suffit, Idamas.
La reine est en danger: Ammon, suivez mes pas;
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Imposeraient silence à la perversité?

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

(Il sort.)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi !

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, SUITE D'HÉRODE.

HÉRODE.

Eh quoi ! Sohême aussi semble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'est partout répandue !
Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême :
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorants qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HÉRODE.

Malheureux ! qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous versez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins !
Vous, la terreur du Parthe et l'ami des Romains !
Songez, seigneur, songez à ces noms pleins de gloire
Que vous donnaient jadis Antoine et la victoire ;
Songez que près d'Auguste, appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois ;
Revoyez à vos lois Jérusalem rendue,

Jadis par vous conquise et par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HÉRODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et, pour comble d'horreur, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste et saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour:
En fesant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix et l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé...

HÉRODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, et l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non; je suis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur est juste; et si pour Mariamne...

HÉRODE.

Et c'est ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'est ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faiblesse et de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle sera toujours inflexible en sa haine:
Elle fuit votre vue.

HÉRODE.

Ah! j'ai cherché la sienne.

MAZAEL.

Qui? vous, seigneur?

HÉRODE.

Eh quoi! mes transports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement soudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine et d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô cieux! quels combats! quel supplice!
Dans ses yeux indignés j'ai lu mon injustice;
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez, sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée;
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité!
Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh! seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous justifier?
Ses mépris outrageants, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang qui la forma fut un sang ennemi;
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pu...

HÉRODE.

N'importe;
Hircan était son père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner;
Ma politique affreuse a perdu sa famille;
J'ai fait périr le père, et j'ai proscrit la fille;
J'ai voulu la haïr; j'ai trop su l'opprimer:
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire; une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HÉRODE.

Hircan, mânes sacrés! fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HÉRODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreur, tant de sang, le meurtre de son père,

Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Si son cœur... si sa foi... mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, et ma gloire, et ma vie.
Je veux dans ses enfants choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur:
C'en est assez; ma sœur, aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! seigneur, vous voulez...

HÉRODE.

Oui, je l'ai résolu;
Oui, mon cœur désormais la voit, la considère
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, et n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire;
Plus cruelle que moi dans ses sanglants projets,
Sa main fesait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, et s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait: je prétends, plus juste et moins sévère,

Par le bonheur public essayer de lui plaire.
L'état va respirer sous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.
Mes mains, loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, et surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, et reviens. Que vois-je? c'est ma sœur.
(à Mazaël.)
Sortez... A quels chagrins ma vie est condamnée!

SCÈNE V.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.
Je les partage tous; mais je suis étonnée
Que la reine et Sohême, évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle et si peu de respect.

HÉRODE.
L'un m'offense, il est vrai... mais l'autre est excusable.
N'en parlons plus.

SALOME.
Sohême, à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HÉRODE.
Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.

Assez et trop long-temps sur ma triste maison
La vengeance et la haine ont versé leur poison ;
De la reine et de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourments les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel ! qu'entends-je ? Ah ! fatale ennemie !

HÉRODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les siens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre !
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil et juste et nécessaire ;
A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang et la nature ;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et, près des passions, le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire,
Je rappelle encor moins mes services passés ;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés :
Mais avez-vous pensé que Mariamne oublie

Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentiments, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin que, lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haine!
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur;
Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire et je crois que votre haine altière
Entre la reine et moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés son cœur s'est endurci;
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours,
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours,
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper, et me taire.
Je m'expose à me perdre et cherche à vous servir:

Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Époux infortuné qu'un vil amour surmonte!
Connaissez Mariamne, et voyez votre honte:
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé,
C'est peu de vous haïr; un autre en est aimé.

HÉRODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez!
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, et la honte et la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage?
Mariamne... Mais non, je ne veux rien savoir:
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, et les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Eh bien donc! loin de vous...

HÉRODE.

Non, madame, arrêtez.
Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage, achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez...

HÉRODE.

Frappe, voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais, quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.

Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh bien !

SALOME.

C'est...

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouse vous fuit ; Sohême vous l'enlève.

HÉRODE.

Mariamne ! Sohême ! où suis-je ? justes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ses enfants, quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite ;
Il a près de ces murs une escorte secrète :
Mariamne l'attend pour sortir du palais ;
Et vous allez, seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah ! le charme est rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à son courroux connaissez votre frère :
Surprenons l'infidèle ; et vous allez juger
S'il est encore Hérode, et s'il sait se venger.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorsque sans retour Mariamne est perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est rendue,
Dans ces sombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en se vengeant, le roi va vous venger :
Sa fureur est au comble ; et moi-même je n'ose
Regarder sans effroi les malheurs que je cause.
Vous avez vu tantôt ce spectacle inhumain ;
Ces esclaves tremblants égorgés de sa main ;
Près de leurs corps sanglants la reine évanouie ;
Le roi, le bras levé, prêt à trancher sa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embrassant ses genoux,
Et présentant leur tête au-devant de ses coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à se désarmer,
Cette colère enfin facile à s'enflammer,
Mais qui, toujours douteuse, et toujours aveuglée,
En ses transports soudains s'est peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ses emportements ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux sentiments ?
Il me hait encor plus ; et mon malheureux frère,

Forcé de se venger d'une épouse adultère,
Semble me reprocher sa honte et son malheur.
Il voudrait pardonner; dans le fond de son cœur
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même:
Mon funeste triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succéder à la haine;
Et nous sommes perdus s'il voit encor la reine.

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, GARDES.

MAZAEL.

Il vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément et sage irritant la colère,
Ose se faire entendre entre la reine et lui!
Mais, seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point, mais veillez sur vous-même;
Redoutez ses complots et la main de Sohême.

HÉRODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'est souvent qu'un pas.

HÉRODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême, incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre;
Ceux dont il s'assura le coupable secours
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HÉRODE.

Mariamne me hait, c'est là son plus grand crime.
Ma sœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur trop fatale et trop chère,
Je vous sacrifiais au seul soin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je punissais sur vous sa haine et ses mépris.
Ah! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée
Qu'avant la fin du jour vous en serez vengée;
Je veux surtout, je veux, dans ma juste fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait sur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je détestai, j'adorai l'infidèle.
Et toi, Sohême, et toi, ne crois pas m'échapper!
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même:
Tu verras cet objet qui m'abhorre et qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourments expirant à tes yeux:
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang rejaillisse!
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des moments précieux;
Et, tandis que Sohême est absent de ces lieux,

Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple surtout cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur;
Loin de ces tristes lieux, témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

HÉRODE.

Je vois quel est son crime et quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts; songez à votre offense.

HÉRODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ses emportements,
Cette audace opposée à tous mes sentiments,
Ses mépris pour ma race, et ses altiers murmures.
Du sang asmonéen j'essuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Écartez cette idée: oubliez-la, seigneur;
Calmez-vous.

HÉRODE.

Non; je veux la voir et la confondre:
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre:
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;
Qu'elle demande grace, et ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien, sa perte est résolue:

Vainement l'infidèle espère en mon amour,
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour ;
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir.
Je ne veux que la voir, l'entendre, et la punir.
Ma sœur, pour un moment souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine ; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE III.

HÉRODE.

Tu veux la voir, Hérode ; à quoi te résous-tu ?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reste ?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien ?
Ton cœur peut-il douter des sentiments du sien ?
Hélas ! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, et cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si long-temps adorée.
Non, elle périra ; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, et que mon cœur déteste.
Mais la voici : grand Dieu ! quel spectacle funeste !

SCÈNE IV.

MARIAMNE, HÉRODE, ÉLISE, GARDES.

ÉLISE.

Reprenez vos esprits, madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs ! je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent ?

MARIAMNE.

Élise, soutiens-moi, mes forces s'affaiblissent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HÉRODE.

Que lui dirai-je ? ô cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reste
D'une vie à tous deux également funeste ?
Vous le pouvez : frappez, le coup m'en sera doux ;
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite :
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur si long-temps offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé,
Lorsque vous partagiez mon empire et ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?

Quel dessein, quelle haine a pu vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! seigneur, est-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais si, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque asile,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéissance,
Songez à tous ces rois dont je tiens la naissance,
A mes périls présents, à mes malheurs passés,
Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HÉRODE.

Quoi! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie!
Quand Sohême...

MARIAMNE.

Arrêtez; il suffit de ma vie.
D'un si cruel affront cessez de me couvrir;
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur, frappez : mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne, et même son époux.

HÉRODE.

Perfide! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne et qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accusent assez,
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse ou ma haine?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,

Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur;
Vous qui, depuis cinq ans, insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes;
Vous, de tous mes parents destructeur odieux;
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encore en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie :
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc;
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père :
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère;
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné;
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître,
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme et quel pouvoir suprême
Commande à ma colère et m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!...

HÉRODE.

O faiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.

Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait, je me rends : bannissez votre effroi,
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse et de défense;
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô ciel! en est-ce assez, amour?
C'est moi qui vous implore et qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?
Mariamne, cessons de nous persécuter :
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un et l'autre?
Finissons à-la-fois ma douleur et la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juste ciel que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore!

HÉRODE.

Eh bien! j'ai fait périr et ton père et mon roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi;
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques moments je t'ai même haïe :
J'ai fait plus, ma fureur a pu te soupçonner;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.

D'un trait si généreux ton cœur seul est capable;
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, et quelle est ma faiblesse;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher et cruel objet d'amour et de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah, barbare!
Un juste repentir produit-il vos transports,
Et pourrai-je, en effet, compter sur vos remords?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer;
Que ton crime et le mien soient noyés dans mes larmes!
Je te jure...

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple est en armes;
Dans le sang des bourreaux il vient de renverser
L'échafaud que Salome a déjà fait dresser.
Au peuple, à vos soldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HÉRODE.

Quoi ! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide !...

MARIAMNE.

Ah ! seigneur, vous croiriez...

HÉRODE.

Tu veux ma mort ! eh bien ! je vais remplir ta haine :
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, soldats.

SCÈNE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ÉLISE, GARDES.

SALOME.

Ah ! mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons ; ils me verront, et je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle !
Ne l'abandonnez pas, ma sœur; veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

HÉRODE.

Courons... Mais quoi ! laisser la coupable impunie !
Ah ! je veux dans son sang laver sa perfidie ;
Je veux, j'ordonne... Hélas ! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, et vais chercher la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MARIAMNE, ÉLISE, GARDES.

MARIAMNE.

Éloignez-vous, soldats; daignez laisser du moins
Votre reine un moment respirer sans témoins.

(Les gardes se retirent au coin du théâtre.)

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie!
O naissance! ô jeunesse! et toi, triste beauté [5],
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait, on ose la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance;
J'appris de mes aïeux, que je sais imiter,

A voir la mort sans crainte et sans la mériter;
Je t'offre tout mon sang : défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, et l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCÈNE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ÉLISE, AMMON,
SOLDATS D'HÉRODE, SOLDATS DE SOHÊME.

SOHÊME.

Fuyez, vils ennemis qui gardez votre reine!
Lâches, disparaissez! Soldats, qu'on les enchaîne.
(Les gardes et les soldats d'Hérode s'en vont.)
Venez, reine, venez, secondez nos efforts;
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'est plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis,
Après l'affront cruel et la tache trop noire

Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire :
Je les mériterais, si je pouvais souffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre secours, et non sa barbarie.
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie :
L'honneur m'en fait un crime, il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me justifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas! malheureuse princesse?
Un moment peut vous perdre. On combat; le temps presse :
Craignez encore Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, et je sais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous servant toujours je vous offense?
Je vais donc, malgré vous, servir votre vengeance :
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez;
Je revole au combat; et mon bras...

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable :
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.
C'est lui de qui les droits...

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints...

SOHÊME.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHÊME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHÊME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHÊME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, et ce que je dois faire;
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHÊME.

O courage! ô constance! ô cœur inébranlable!
Dieu! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéir.
Votre honneur s'en offense, et le mien me l'ordonne;
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu sans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, GARDES.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô ciel ! épargnez le sang qu'on va répandre !
Épargnez mes sujets ; épuisez tout sur moi !
Sauvez le roi lui-même !

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS, GARDES.

MARIAMNE.

Ah ! Narbas, est-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils, et que devient ma mère ?

NARBAS.

Le roi n'a point sur eux étendu sa colère ;
Unique et triste objet de ses transports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le seul nom de Sohême augmente sa furie ;
Si Sohême est vaincu, c'est fait de votre vie :
Déjà même, déjà le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres secrets.
Osez paraître, osez vous secourir vous-même ;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appelons à grands cris nos Hébreux et nos prêtres,
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur;
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître :
De Sohême et du roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, et, prompte à l'écouter,
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel désordre extrême?...

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, NARBAS, IDAMAS, GARDES.

HÉRODE.

Ils se sont vus : ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle!

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, GARDES.

HÉRODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidèle.
Eh bien! braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits; les Hébreux sont soumis;
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire:
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HÉRODE.

Quelle gloire!

IDAMAS.

Elle est triste; et tant de sang versé,
Seigneur, doit satisfaire à votre honneur blessé.
Sohême a de la reine attesté l'innocence.

HÉRODE.

De la coupable enfin je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce seul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendresse
Était ma seule tache et ma seule faiblesse.
Laissons mourir l'ingrate; oublions ses attraits;
Que son nom dans ces lieux s'efface pour jamais:
Que dans mon cœur surtout sa mémoire périsse.
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice?

IDAMAS.

Oui, seigneur.

HÉRODE.

Quoi! sitôt on a pu m'obéir?
Infortuné monarque! elle va donc périr!
Tout est prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont saisie;
Votre vengeance, hélas! sera trop bien servie.

HÉRODE.

Elle a voulu sa perte; elle a su m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penser.
Hélas! j'aurais voulu vivre et mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouse criminelle?

SCÈNE VII.

HÉRODE, IDAMAS, NARBAS.

HÉRODE.

Narbas, où courez-vous? juste ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah! malheureux! que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix en vous parlant sur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets superflus!

HÉRODE.

Quoi! c'en est fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HÉRODE.

Elle n'est plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, seigneur, non, son cœur n'était point infidèle.
Hélas! lorsque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouse, à mes yeux détestant son secours,
Volait pour vous défendre au péril de ses jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je? ah! malheureux! ah! désespoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'est dans ce moment même
Où son cœur se fesait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait pressé l'instant de son supplice.

HÉRODE.

O monstre, qu'à regret épargna ma justice!
Monstre, quels châtiments sont pour toi réservés?
Que ton sang, que le mien... Ah! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reste?
Vos gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leurs pas sans vous rien reprocher,

Sans affecter d'orgueil, et sans montrer de crainte;
La douce majesté sur son front était peinte;
La modeste innocence et l'aimable pudeur
Régnaient dans ses beaux yeux ainsi que dans son cœur;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos soldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce désordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même:
On disait hautement qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible
Consolait tout ce peuple en marchant au trépas:
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas;
C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
« Cruel, a-t-elle dit, et malheureux époux!
« Mariamne en mourant ne pleure que sur vous;
« Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices!
« Vivez, régnez heureux sous de meilleurs auspices;
« Voyez d'un œil plus doux mes peuples et mes fils;
« Aimez-les: je mourrai trop contente à ce prix. »
En achevant ces mots, votre épouse innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modestes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HÉRODE.

Tu meurs, et je respire encore!
Mânes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? quoi! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi;
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(Il tombe dans un fauteuil.)

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage;
Il succombe à ses maux.

HÉRODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés!
D'un sombre et noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la reine:
Vous pleurez! vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi suis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, et qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, seigneur!

HÉRODE.

Oui, je sens que sa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue;

Toujours devant ses yeux, que j'aime et que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins:
Déjà même à son nom mes douleurs s'affaiblissent;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent;
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pu, seigneur, oublier son trépas?

HÉRODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le transporte;
Il ne se connaît plus.

HÉRODE.

Quoi! Mariamne est morte[6]?
Ah! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triste, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre;
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours.
Quoi! Mariamne est morte, et j'en suis l'homicide!
Punissez, déchirez un monstre parricide,
Armez-vous contre moi, sujets qui la perdez;
Tonnez, écrasez-moi, cieux qui la possédez!

FIN DE MARIAMNE.

NOTES ET VARIANTES[1]

DE LA TRAGÉDIE DE *MARIAMNE*.

[1] Dans les éditions de 1725 à 1757, ce personnage est appelé Narbal. Dans la version où Varus remplace Sohême, c'est Albin qui remplace Ammon. B.

[2] C'est la réponse de Louis XIII à Anne d'Autriche, qui voulait se justifier d'avoir trempé dans la conjuration de Chalais. (*Note de M. Miger.*)

[3] Oui, seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive;
Les Hébreux pour le voir ont volé sur la rive.
Salome, qui craignait de perdre son crédit,
Par ses conseils flatteurs assiége son esprit. (*Éditions de* 1725-1757).

[4] SCÈNES III ET IV DU III[e] ACTE,

TELLES QU'ELLES ONT ÉTÉ JOUÉES A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION (1724).

SCÈNE III.

VARUS, HÉRODE, MAZAEL, SUITE.

HÉRODE.

Avant que sur mon front je mette la couronne,
Que m'ôta la fortune, et que César me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, seigneur, les heureux témoignages
D'Auguste et du sénat m'ont gagné les suffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un sceptre que ma main n'eût point porté sans vous.
Je vous dois encor plus : vos soins, votre présence,
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence;
Vos succès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'instruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence;
Je sais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;

[1] On trouvera ci-après, page 263, les changements occasionés par la substitution du rôle de Sohême à celui de Varus. B.

Et, trop plein de mon trouble et de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire et souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du sénat vous avez trouvé grace,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez : César le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'ose espérer de vous qu'un règne heureux et juste
Justifiera mes soins et les bontés d'Auguste ;
Je ne me flatte pas de savoir enseigner
A des rois tels que vous le grand art de régner.
On vous a vu long-temps, dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reste de la terre :
Votre gloire, en un mot, ne peut aller plus loin ;
Mais il est des vertus dont vous avez besoin.
Voici le temps surtout que sur ce qui vous touche
L'austère vérité doit passer par ma bouche ;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs assidus,
Puisque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.
On vous a vu long-temps, respecté dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie :
Craint de tous vos sujets ; admiré, mais haï ;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du sang de vos parents vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus : mais vous devez songer
Qu'il est des attentats que César peut venger ;
Qu'il n'a point en vos mains mis son pouvoir suprême
Pour régner en tyran sur un peuple qu'il aime ;
Et que, du haut du trône, un prince en ses états
Est comptable aux Romains du moindre de ses pas.
Croyez-moi : la Judée est lasse de supplices ;
Vous en fûtes l'effroi ; soyez-en les délices.
Vous connaissez le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour :
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin souvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'esclavage a pu vous destiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HÉRODE.

Oui, seigneur, il est vrai que les destins sévères
M'ont souvent arraché des rigueurs nécessaires.

Souvent, vous le savez, l'intérêt des états
Dédaigne la justice et veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je suive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on la craigne, et comme il faut régner.
De ses proscriptions nous gardons la mémoire :
César même, César au comble de la gloire,
N'eût point vu l'univers à ses pieds prosterné,
Si sa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis, et de traîtres,
Ne pouvait...

VARUS.

Arrêtez, et respectez vos maîtres :
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé :
Et, du sceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeste,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reste.
Sur votre trône assis, ne vous souvenez plus
Que des biens que sur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, si vous voulez leur plaire.
Commencez par chasser ce flatteur mercenaire
Qui, du masque imposant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'est lui qui, le premier, écarta de son maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Le pouvoir odieux dont il est revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche, accompagné de délateurs perfides,
Qui, des tristes Hébreux inquisiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du sang de vos sujets.
Cessez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des sujets fidèles.
De tous ces délateurs le secours tant vanté
Fait la honte du trône, et non la sûreté.
Pour Salome, seigneur, vous devez la connaître :
Et si vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidèles pour vous
Ce pouvoir souverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, seigneur, je n'ai rien à vous dire ;
Reprenez désormais les rênes de l'empire :

De Tyr à Samarie allez donner la loi :
Je vous parle en Romain, songez à vivre en roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce superbe langage,
Seigneur ; souffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il ose impunément...

HÉRODE, à sa suite.

Sortez, et qu'en ces lieux on nous laisse un moment.
(à Mazaël.)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, et sans doute on peut croire
Que le joug des Romains offense assez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil fastueux
Se plaît à voir les rois s'abaisser devant eux.
Leurs dédaigneuses mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les sceptres qu'ils nous donnent,
Pour avoir des sujets qu'ils nomment souverains,
Et sur des fronts sacrés signaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Asie :
Tel qu'un vil courtisan, dans la foule jeté,
J'allais des affranchis caresser la fierté;
J'attendais leurs moments, je briguais leurs suffrages ;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour assidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis César enfin : je sus que son courage
Méprisait tous ces rois qui briguaient l'esclavage.
Je changeai ma conduite : une noble fierté,
De mon rang avec lui soutint la dignité.
Je fus grand sans audace, et soumis sans bassesse ;
César m'en estima ; j'en acquis sa tendresse ;
Et bientôt, dans sa cour appelé par son choix,
Je marchai distingué dans la foule des rois.
Ainsi, selon les temps, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaisse.
Je sais dissimuler, me venger, et souffrir ;
Tantôt parler en maître, et tantôt obéir.

Ainsi j'ai subjugué Solime et l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, et le suis de César.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice
Des destins ennemis corrigé l'injustice,
Quand je reviens en maître à l'Hébreu consterné
Montrer encor le front que Rome a couronné!
Heureux, si de mon cœur la faiblesse immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle!
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux!
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux!

MAZAEL.

Quoi! seigneur, se peut-il que votre ame abusée
De ce feu malheureux soit encore embrasée?

HÉRODE.

Que me demandes-tu? ma main, ma faible main
A signé son arrêt, et l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps et je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours,
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence?

HÉRODE.

Non... j'ai cherché la sienne...

MAZAEL.

Eh quoi! son arrogance!...
A-t-elle en son palais dédaigné de vous voir?

HÉRODE.

Mazaël, je l'ai vue; et c'est mon désespoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit et tremblant, j'ai paru devant elle.
Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je les ai vus armés.

. . . .

. . . .

Ces cris désespérés, ces mouvements d'horreur
Dont il fallut long-temps essuyer la fureur,
Quand par un coup d'état peut-être trop sévère,
J'eus fait assassiner et son père et son frère.
De ses propres périls son cœur moins agité

M'a surpris aujourd'hui par sa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en secret sa modeste douleur :
Qu'en cet état, ô ciel! elle a touché mon cœur!
Combien je détestais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ses pieds je me suis prosterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon désespoir la fatiguait encore;
Elle se détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée :
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! Ah dieux! je l'ai trop mérité;
Je n'en murmure point : ma jalouse furie
A de malheurs sans nombre empoisonné sa vie.
J'ai dans le sein d'un père enfoncé le couteau,
Je suis son ennemi, son tyran, son bourreau.
Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Étouffez les remords dont vous êtes pressé;
Le sang de ses parents fut justement versé.
Les rois sont affranchis de ces règles austères
Que le devoir inspire aux ames ordinaires.

HÉRODE.

Mariamne me hait! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea sous mes lois,
O reine! s'il se peut, que ton cœur s'en souvienne,
Ta tendresse en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, son généreux amour
Aux murs de Massada me conserva le jour.
Mazaël, se peut-il que d'une ardeur si sainte
La flamme sans retour soit pour jamais éteinte?
Le cœur de Mariamne est-il fermé pour moi?

MAZAEL.

Seigneur, m'est-il permis de parler à mon roi?

HÉRODE.

Ne me déguise rien, parle; que faut-il faire?
Comment puis-je adoucir sa trop juste colère?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'apaiser?

MAZAEL.

Pour la fléchir, seigneur, il la faut mépriser:
Des superbes beautés tel est le caractère.
Sa rigueur se nourrit de l'orgueil de vous plaire;
Sa main, qui vous enchaîne, et que vous caressez,
Appesantit le joug sous qui vous gémissez.
Osez humilier son imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grace;
Par un juste dédain songez à l'accabler,
Et que devant son maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Cet Hérode, dit-on, si vanté dans l'Asie,
Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sut dompter l'Arabe et fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HÉRODE.

Malheureux, à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrais effacer:
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,
Je n'ai que trop bien mis mes soins à l'opprimer;
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, sa prison, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'est trop vous craindre et trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver: dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon sceptre, et ma gloire, et ma vie.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur;
C'en est assez: ma sœur, aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu...

MAZAEL.

Quoi! seigneur, vous voulez...

HÉRODE.

Oui, je l'ai résolu.

Va la trouver, te dis-je : et surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole, et reviens... Juste ciel! c'est ma sœur.

5 Mes yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'instant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du sang de ma patrie :
J'ai vu du peuple saint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . . (*Éditions de* 1725-1736.)

HÉRODE.

6 . . . . Quoi! Mariamne est morte?
Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas!
Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats!
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre!
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours!
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent;
Que d'Israël détruit les enfants se dispersent;
Que sans temples, sans rois, errants, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, et partout détestés,
Sur leurs fronts égarés portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur!

(*Éditions de* 1725-1736.)

VARIANTES

CONTENANT

LES CHANGEMENTS OCCASIONÉS PAR LA SUBSTITUTION DU RÔLE DE SOHÈME A CELUI DE VARUS[1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . . ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître.
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à son char ;
Le favori d'Antoine est l'ami de César.
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chute imprévue a réparé l'outrage.
Le sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh ! que deviendrez-vous ?

. . . .
. . . . et tombait à ses pieds.
Il est vrai que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semblait être rompue.
Mais c'en est fait, madame, il rentre en ses états.

1 Cet intitulé a été mis par les éditeurs de Kehl. A quelques réclames près qu'il m'a paru nécessaire de rétablir, tout ce qu'on va lire était réimprimé dans l'édition de 1768 in-4°, précédé de la phrase que voici : « On a beaucoup regretté de très beaux vers « que M. de Voltaire a supprimés dans les changements qu'il a faits en dernier lieu à sa « tragédie de *Mariamne ;* on a cru devoir les restituer ici, en y joignant les principales « variantes. » Cette phrase a été conservée dans l'édition de 1775. C'est en 1762 que Voltaire avait substitué Sohème à Varus. B.

Il l'aimait, il verra ses dangereux appas.
Ces yeux toujours puissants, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ses ennemis, bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains respects, par des soins assidus....

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi....

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime;
Ministre de ma haine, il attend sa victime;
Le lieu, le temps, le bras, tout est choisi par lui:
Il vint hier de Rome, et nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré son amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la sacrifie! Il prend de vous des lois!

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le temps de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue,
Il voyait Mariamne, et j'étais confondue:
Un coup d'œil renversait ma brigue et mes desseins.
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains;
Et si sa politique avait avec adresse

D'un époux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance :
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence :
Elle a voulu se perdre, et je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce temps plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes
Apprit à l'Orient étonné de son sort
Qu'Auguste était vainqueur, et qu'Antoine était mort.
Tu sais comme à ce bruit nos peuples se troublèrent ;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent :
Mon frère, enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, et le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine ;
Je saisis cet instant précieux à ma haine ;
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir ;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble, et d'horreur, et de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et, dès ce même instant, sa facile colère
Déshérita les fils et condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits ;
L'amour qui la causait en repoussait les traits :
De ce fatal objet telle était la puissance,
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux son outrage ;
Il eut honte en secret de son peu de courage :
De moment en moment ses yeux se sont ouverts ;

J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette reine implacable,
Son crédit, ses amis, ces Juifs séditieux,
Du sang asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé sa jalousie:
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-temps, en butte aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons:
Il croit ce qu'il redoute; et, dans sa défiance,
Il confond quelquefois le crime et l'innocence.
Enfin j'ai su fixer son courroux incertain:
Il a signé l'arrêt, et j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire:
Mais avez-vous prévu si ce préteur austère
Qui sous les lois d'Auguste a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le savez, est ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité suprême,
Il ne peut, sans blesser l'orgueil du nom romain,
Dans ses états encore agir en souverain.
Varus souffrira-t-il que l'on ose à sa vue
Immoler une reine en sa garde reçue?
Je connais les Romains: leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête:
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête;
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits,
Et surtout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a su plaire;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, et je crains ma disgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment,

Je pourrai satisfaire à mon ressentiment?
Qui nous a répondu qu'Hérode en sa colère
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère?
Je connais sa tendresse, il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace, et que Varus foudroie;
Leur courroux passager troublera peu ma joie:
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter;
Je vais l'attendre: allez, et qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCÈNE II.

VARUS, ÀLBIN, MAZAEL, SUITE DE VARUS.

VARUS.

Salome et Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts;
Que son ministre infame est ici dans les fers;
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre.... et ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes;
Que Varus vous connaît; qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez: que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses lois si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur....

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus;
Obéissez, vous dis-je, et ne répliquez plus.

SCÈNE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc, sans tes soins, sans ton avis fidèle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect:
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service!
C'est par toi qu'elle vit: c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux:
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour, etc.

. . . .

. . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flamme,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux....

VARUS.

Je ne m'en défends pas:
L'infortuné Varus adore ses appas:
Je l'aime, il est trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge si son péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain si sévère
Qui, parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu sais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, et régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête :
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre,
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent rois,
De son sort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux fesait couler ses pleurs.
Ce roi, si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits et par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au sein de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant, il laissait en partage
A la fille des rois la honte et l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite;

Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux ;
Son devoir est sa loi ; sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs et de charmes,
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante et détruise en un jour;
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et, plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, et non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, seigneur, a fléchi les Romains?
S'il rentre en ses états?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du sénat je l'ai servi moi-même!
Sans doute il a déjà reçu son diadême;
Et cet indigne arrêt que sa bouche a dicté
Est le premier essai de son autorité.
Ah! son retour ici lui peut être funeste:
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, et je dois vous servir.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haine est confondue;
Mariamne triomphe, et Salome est perdue.

Zarès fut sur les eaux trop long-temps arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour son nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, et l'amour, et Varus, et le roi,
Le ciel, les éléments, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que, dans le fond du cœur,
Le roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déjà reçu les funestes avis ;
Et Zarès à son roi, renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile,
Et le danger qui suit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes,
J'ai toujours craint du roi les sentiments secrets;
Mais, si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable :
Il déteste la reine, il a juré sa mort;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance,
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour,
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête :
Mariamne aisément grossira la tempête;
La foudre gronde encore : un arrêt si cruel
Va mettre entre eux, madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne, à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine;
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle;
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper;

Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité :
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas; Varus a pu lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ses charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux :
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrètement un frivole avantage,
Il suffit; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, et qu'il faut retenir.
Faites veiller surtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé sa vengeance;
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé :
L'amour arma son bras, l'amour l'a désarmé.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura sa juste récompense :
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

Ah! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardents à vous persécuter?
La vengeance d'Hérode, un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue :
. . . .
Varus aux nations qui bornent cet état
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas! grace à ses soins, grace à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême;
Il revient plus terrible et plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être,
Et que cet amour même, aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Élise, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés :
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .
Elle veut que mes fils, portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste et des Romains.
Je sais qu'il m'est permis. . . . .

SCÈNE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE.

MARIAMNE.

. . . .
Loin de ces lieux sanglants que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse;
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, et devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
. . . .

. . . .
Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusque sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.
. . . .

. . . .
Je ne m'attendais pas que vous dussiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.
. . . .
Ma constante amitié respecte encor Varus.
J'oublierai votre flamme. . . . .
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conserver.

SCÈNE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, seigneur, et changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je suis consumé
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne,
Je le sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité!
Sans trouble et sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, et plaignait ma faiblesse;

J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus :
J'ai perdu l'espérance, et je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux ! ma constance est réduite !

ALBIN.

Êtes-vous résolu de préparer sa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi ! que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux lois qu'elle me donne!
Non, non; mon cœur encore est trop digne du sien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, et ma douleur injuste;
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir :
Je servirai la reine, et même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour:
Je fais plus; je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Égaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, SUITE DE VARUS.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadème,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.

. . . .

La reine en ce moment est-elle en sûreté ?
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude et de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours;
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours;

. . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le sénat me l'ordonne, et tel est mon devoir.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, SUITE D'HÉRODE.

. . . .
. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, et plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HÉRODE.

Quoi ! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble si cruel ?...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCÈNE V.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

Eh bien ! voilà ce roi si fier et si terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre et régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

(à Mazaël.)
Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien! vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HÉRODE.

Madame, il n'est plus temps d'appesantir mes maux

. . . .

. . . .

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avouerai, plus heureuse apparence
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . .

. . . .

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, GARDES.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point; mais sauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiscrète furie:

Ce superbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HÉRODE.

Ah! ma sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . .

Et toi, Varus, et toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, et le sang d'un Romain?

. . . .

Mais.... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conseillerait; n'en doutez point, seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les rois a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on le craigne, et comme il faut régner:
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la reine, et tout vous justifie.

. . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés et discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, GARDES.

. . . .

. . . .

IDAMAS.

Mais le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, seigneur, et qu'une telle offense....

FIN DES VARIANTES DE MARIAMNE.

L'INDISCRET,

COMÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 1er AOUT 1725.

AVERTISSEMENT

DU NOUVEL ÉDITEUR.

L'Indiscret n'eut que six représentations en 1725, et fut imprimé la même année. Voici l'approbation du censeur : « J'ai lu, par « l'ordre de monseigneur le garde des sceaux, *l'Indiscret*, comédie, « par M. de Voltaire : cette pièce où règne un comique noble et « épuré, qui instruit en amusant, m'a paru très digne de l'impres- « sion. Ce 3 septembre 1725. SECOUSSE. » Ce ne fut qu'en 1752 que l'auteur, ainsi qu'on le verra dans les notes, fit quelques corrections à sa pièce. C'est d'après le Mercure du mois d'août 1725, page 1869, que j'assigne le 1er comme date de la première représentation.

BEUCHOT.

A MADAME
LA MARQUISE DE PRIE[1].

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrète;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles,
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

[1] Voyez ma note, tome XXII, page 308. B.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE.
DAMIS.
HORTENSE.
TRASIMON.
CLITANDRE.
NÉRINE.
PASQUIN.
PLUSIEURS LAQUAIS DE DAMIS.

L'INDISCRET.

SCÈNE I.

EUPHÉMIE, DAMIS.

EUPHÉMIE.

N'attendez pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère :
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, et non pas des leçons ;
C'est mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour :
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour ;
Sur un nouveau venu le courtisan perfide [1]
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, et, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde
Est celui dont dépend le reste de nos jours :
Ridicule une fois, on vous le croit toujours ;
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage,
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé ;
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse ;
Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui

Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHÉMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste et ridicule;
Vous méprisez des soins pour vous bien importants;
Vous m'en croirez un jour; il n'en sera plus temps.
Vous êtes indiscret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talents, de l'esprit et du cœur;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices,
Il n'est point de vertu qui rachète les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion,
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour : on peut fort la blâmer;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer :
Pour les femmes surtout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos sentiments, et même votre esprit;
Surtout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot;
Je suis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire;
Ce n'est pas là mon vice, et, loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'est ici reproché,
Je vous avoue enfin, madame, en confidence
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le silence
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable;
C'est Hortense. A ce nom jugez de mon bonheur;
Jugez, s'il était su, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle;
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle :
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers; et vous n'en savez rien.

EUPHÉMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHÉMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHÉMIE.

Eh, eh... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des appas; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le sais.

EUPHÉMIE.

D'elle seule elle reçoit des lois,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHÉMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux, je sais plaire.

EUPHÉMIE.

C'est bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats;
Et les airs trop bruyants ne l'accommodent pas :
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusque dans ses goûts elle a de la sagesse,
Craint surtout de se voir en spectacle à la cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour;
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHÉMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit;
Elle fuit avec soin, en personne prudente,

De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi ! chez elle encor je ne suis point reçu ;
Je l'ai long-temps lorgnée, et, grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir ;
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHÉMIE.

Eh bien ! je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plus tôt et sa main et sa foi,
Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHÉMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS.

Ma mère n'a point tort ; je sais bien qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.

Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même;
Examinons un peu, sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'est point un vice [2]
De savoir se connaître et se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on sait parler et feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, et vais avoir Hortense;
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités,
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien [3],
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCÈNE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Hé! bonjour, commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie...

DAMIS.

Embrassons-nous encor, commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez...

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisième fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu, tu m'assommes
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi;
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh! eh! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse!
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.

Pour madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre, Erminie! et qu'elle est tracassière!
Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu; parle : as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier, en confidence,
Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la grosse comtesse en crève de douleur.
Et toi, vieux commandeur, comment va la tendresse?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même; et le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Écoute; il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien!
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,

Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit,
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement?...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh, morbleu! je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà! La Fleur! La Brie!

SCÈNE IV.

DAMIS, TRASIMON, PLUSIEURS LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monseigneur?

DAMIS.

Remontez vite à la galerie,
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin;
Allez chez ce vieux duc... Ah! je le trouve enfin;

Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(à ses gens.)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCÈNE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE, à Pasquin, tenant un billet à la main.
Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin;
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.
Voici le marquis qui s'avance.
Bonjour, marquis.

CLITANDRE, un billet à la main.
Bonjour.

DAMIS.
Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois....

CLITANDRE, bas.
Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.
Que marmottes-tu là?

CLITANDRE, bas.
Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.

Quel congé! quelle lettre! Hortense.... Ah! la cruelle!

DAMIS, à Clitandre.

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.
(Il lit.)
« Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris;
« Je voulais le cacher, mais j'aime à vous le dire:
« Eh! pourquoi ne vous point écrire
« Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris?
« Oui, mon cher Damis, je vous aime,
« D'autant plus que mon cœur, peu propre à s'enflammer,
« Craignant votre jeunesse, et se craignant lui-même,
« A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
« Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
« Ne me la jamais reprocher!
« Plus je vous montre ma tendresse,
« Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. »

TRASIMON.

Vous prenez très grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une discrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.
Que vous seriez charmés si vous saviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez, et la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien [4].

DAMIS.

Oh ! crois.... Jusqu'à présent, la chose allait fort bien ;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore :
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oison je suis fort attaché ;
Mais, par ma foi, j'en suis très faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est aimable, il est vrai, mais légère;
L'autre est ce qu'il me faut, et c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez; allons, il faut bien vous l'apprendre:
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre;
Çà, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux.
C'est Macé[5] qui l'a peint; c'est tout dire, et je pense
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juste ciel! c'est Hortense.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, et chérit son honneur;
Et qu'un pareil aveu....

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne;
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines!
Nous aurions trop à faire à la cour; et, ma foi,

C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, monsieur....

DAMIS.

Eh bien! oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, à part.

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrètes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monsieur Damis: on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur, et son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! et qu'il est ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANDRE, à part.

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillants?

Mais tu sais que la chasse hier dura long-temps;
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche.
J'avais quatre portraits ballottés dans ma poche;
Celui-ci, par malheur, fut un peu maltraité;
La boîte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez La Frenaye; il est cher, mais habile;
Choisis, comme pour toi, l'un de ses diamants:
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu: ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE, à part.

Où suis-je?

DAMIS.

Adieu, marquis: à toi je m'abandonne;
Sois discret.

CLITANDRE, à part.

Se peut-il?

DAMIS, revenant.

J'aime un ami prudent:
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh! peut-on posséder ce que le cœur desire,
Être heureux, et n'avoir personne à qui le dire?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, à part.

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE, à part.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune:
Mais le soleil qui baisse amène ces moments,
Ces moments fortunés, desirés si long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rôde près d'ici, marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE.

Ai-je assez retenu mon trouble et ma colère?
Hélas! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait;

Las de me résister, son cœur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et sait plaire;
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:
Et, pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah! que mon cœur vous connaissait bien mal!

SCÈNE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;

C'est pour mieux triompher. Hortense! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, prenant Pasquin à la gorge.

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! il est vrai que peut-être...
Eh, ne m'étranglez pas! il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
Hortense et mon rival doivent ici se voir.
Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, monsieur...

CLITANDRE.

Ton esprit est rempli d'industrie;
Tout est à toi: voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins;
Tandis qu'il va parer sa petite personne,
Tâchons de lui voler les moments qu'on lui donne.
Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
De ces lieux, en un mot, il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,

Un poëte entêté qui récite ses vers,
Une plaideuse en feu qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ses coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagème.
Hortense ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Est un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh! oui, je le sais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus?

CLITANDRE.

Eh! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite et portrait et lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons:
Le scrupule est plaisant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici madame Hortense.

SCÈNE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

Nérine, j'en conviens, Clitandre est vertueux;
Je connais la constance et l'ardeur de ses feux:
Il est sage, discret, honnête homme, sincère;
Je le dois estimer; mais Damis sait me plaire:
Je sens trop, aux transports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
C'est par les agréments que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en est cent qu'il séduit par les yeux.

J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NÉRINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur si fière ?...

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit ?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
Sa mère, ce jour même, a su, par sa visite,
De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment
Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentiments.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux ;
Voir s'il est en effet si digne de me plaire ;
Connaître son esprit, son cœur, son caractère ;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCÈNE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, en grand secret, monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vite la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure.
Dépêchez-moi, j'ai hâte; et, de sa part, ce soir,
J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCÈNE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS, dans le fond du théâtre.

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.

(Il court à Damis, et le tire à part.)

Vous voyez, monseigneur, un des grisons[6] secrets
Qui d'Hortense partout va portant les poulets[7].
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Lisons.

(Il lit.)

Hom... hom... « Vous méritez de me charmer.
« Je sens à vos vertus ce que je dois d'estime...[8]
« Mais je ne saurais vous aimer. »
Est-il un trait plus noir et plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point estimable.
Je veux que tout ceci soit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE, à l'autre bout du théâtre.

A-t-il pu jusque-là pousser son infamie?

DAMIS.

Tenez; c'est là le cas qu'on fait de tels écrits.

(Il déchire le billet.)

PASQUIN, allant à Hortense.

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.

Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périsse à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !
(Elle jette son portrait.)

PASQUIN, revenant à Damis.

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, monsieur.

DAMIS.

Il est quelques maîtresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !
(à Pasquin.)
Prends ma bourse. Dis-moi pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également;
Mais surtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, s'étant avancé vers Pasquin.

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer parfois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN, à Hortense.

Vous n'avez rien, madame, à desirer de moi?
(à Damis.)
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE, revenant.

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, et me regarder! ah! quelle perfidie!

Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô ciel! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi! j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'être jamais de rien, cesser partout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,

S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu ;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous...

DAMIS.

Ah ! j'aperçois Clitandre.

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens-çà, marquis, viens-çà. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre saurait...

DAMIS.

Ne craignez rien, madame ;
C'est un ami prudent à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident, qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah ! marquis, je ressens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle... il faut que je la suive.
(à Hortense.)
Attends-moi. Demeurez. Ah ! je suivrai vos pas.

SCÈNE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avouerai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils se devraient haïr tous deux assurément:
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux; il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, et le renvoie.
Je sens des mouvements de chagrin et de joie,

D'espérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! marquis, cher marquis, parle; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence?
D'où vient que son portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ses mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS, à Pasquin.

Et vous, monsieur le traître,
Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN, à Clitandre.

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE, à Damis.

Eh! monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Épargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel intérêt si grand peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi je diffère un moment.

Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah ! monsieur, cette affaire est embrouillée en diable ;
Mais je vous apprendrai de surprenants secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.
(à Clitandre.)
Ah ! monsieur, que dirai-je ? Hélas ! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, un masque à la main et en domino ;
TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment ! montrer partout et lettres et portrait !
En public ! à moi-même ! Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE, à Nérine.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu !
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE, à Nérine.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême :
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et sans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi; dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre et le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle;
Je saurai ce qu'il pense et de moi-même et d'elle :
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

(à Trasimon.)

Ne vous écartez point, restez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, seule, en domino, et son masque à la main.

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconstants.
Sachons, sous cet habit, à ses yeux travestie,
Sous ce masque, et surtout sous le nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour ou bien de vanité;
Si je dois le haïr ou lui donner sa grace.
Mais déjà je le vois.

SCÈNE XX.

HORTENSE, en domino et masquée; DAMIS.

DAMIS, sans voir Hortense.

C'est donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leurs rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, à part.

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Églé, Doris... Mais qui les peut compter?
Quels plaisirs! quelle file!

HORTENSE, à part.

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause et le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse surtout de brillants sacrifices;
Sans cela je ne puis accepter ses services:
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de temps d'assez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle et la vive Erminie,
Clarice, Églé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là;
Ces dames, entre nous, sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui, sage en sa conduite, évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse...

DAMIS, s'asseyant auprès d'Hortense.

Écoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait:
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi;
Elle n'est près de vous ni touchante ni belle:
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin

Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE, à part.

A l'indiscrétion joindre la calomnie!

(haut.)

Contraignons-nous encore. Écoutez, je vous prie;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

HORTENSE, à part.

Peut-on plus loin pousser l'audace et l'imposture!

DAMIS.

Non, je ne vous mens point; c'est la vérité pure.

HORTENSE, à part.

Le traître!

DAMIS.

Eh! sur cela quel est votre souci?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt...

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.

(Il lui donne la lettre.)
Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, se démasquant.

Oui, je la connais, traître ! et je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est temps ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE XXI.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE, à Clitandre.

Si je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON, à Damis.

Je vous l'avais bien dit que je la rendrais sage.
C'est moi seul, mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu : possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste ciel ! désormais à qui peut-on parler ?

FIN DE L'INDISCRET.

NOTES ET VARIANTES

DE L'INDISCRET.

[1] Imitation de ces vers de Jocaste dans *OEdipe*, acte III, scène I, page 91 :

Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts.

[2] Dans les éditions antérieures à 1752, au lieu de ce vers et des cinq qui le suivent, on lisait :

Je suis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, et plus vive, et plus belle.
Je ne suis pas trop vain ; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je suis jeune, assez beau, vif, galant, fait à peindre;
Je sais plaire au beau sexe, et surtout je sais feindre.

La *reine nouvelle* dont il est question dans ces vers était l'infante d'Espagne qui, à l'âge de sept ans, était venue en France pour épouser Louis XV, mais qui fut bientôt après renvoyée. Voyez, tome XXI, les chapitres I et III du *Précis du siècle de Louis XV*. B.

[3] Les éditions antérieures à 1752, au lieu de ce vers et du suivant, contenaient les six vers que voici :

Avec cet air aisé que j'attrape si bien,
Je vais être de plus maître d'un très gros bien.
Ah! que je vais tenir une table excellente!
Hortense a bien, je crois, cent mille francs de rente:
J'en aurai tout autant, mais d'un bien clair et net.
Que je vais désormais couper au lansquenet! B.

[4] Dans les éditions antérieures à 1752, au lieu de ce vers et de ceux qui le suivent, il y a :

CLITANDRE.

Il est vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raison;
Mais vous auriez de moi méchante opinion,

Si je me contentais d'une seule maîtresse;
J'aurais trop à rougir de pareille faiblesse.
A Julie en public je parais attaché;
Mais, par ma foi, j'en suis très faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est coquette, et paraît bien légère;
L'autre est très différente, et c'est solidement
Que je l'aime. B.

5 J. B. Macé, peintre de miniatures, mort en 1767. B.

6 On donnait, il y a près d'un siècle, le nom de *grisons* à des laquais vêtus de gris, pour qu'ils ne fussent pas reconnus aux couleurs de leur livrée. (*Note de M. Miger en* 1817.)

7 Les poulets ou billets d'amour étaient ainsi appelés, dit-on, parcequ'ils étaient portés par des marchands de poulets, qui s'introduisaient dans les maisons à la faveur de leur commerce, et qui savaient, au besoin, les cacher sous les ailes de ces oiseaux. (*Note de M. Miger en* 1817.)

8 Ce vers est sans rime. Peut-on supposer que la rime est dans la partie qu'on ne lit pas du billet? B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE L'INDISCRET.

LA FÊTE
DE BÉLÉBAT.

1725.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'EDITION DE KEHL.

Cette lettre contient la description d'une fête donnée à Bélébat, chez M. le marquis de Livry, en 1725.

Le curé de Courdimanche, dans la paroisse de qui le château de Bélébat est situé, était un fort bon homme, à demi fou, qui se piquait de faire des vers et de bien boire, et se prêtait de bonne grace aux plaisanteries dont on le rendait l'objet.

Le ton qui règne dans cette fête, où se trouvaient un grand nombre de jeunes femmes, et dans la description adressée à une princesse jeune et qui n'était point mariée, est un reste de la liberté des mœurs de la régence.

Tous les vers, à beaucoup près, ne sont pas de M. de Voltaire, et ceux qui lui appartiennent sont faciles à distinguer.

LA FÊTE

DE BÉLÉBAT.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Les citoyens de Bélébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertissements et de leurs fêtes ; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaisirs. Bien différents en cela de M. votre frère aîné[1], qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous sommes tous devenus ici poëtes et musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand homme qui excelle en ces deux genres ; c'est le curé de Courdimanche : ce bon-homme a la tête tournée de vers et de musique, et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de Vertamont[2]. Nous le couronnâmes poëte hier en cérémonie dans le château de Bélébat, et nous nous flattons que le bruit de cette fête magnifique excitera partout l'émulation, et ranimera les beaux-arts en France.

On avait illuminé la grand'salle de Bélébat, au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet ; au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à

la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de Clermont et tous les citoyens de Bélébat étaient rangés sur des tabourets ; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain de sucre ; et sur chaque bonnet on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poëtes de l'antiquité. Ceux qui fesaient les fonctions de grands-maîtres des cérémonies avaient une couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vert qui leur servait de mante.

Tout étant disposé, et le curé étant arrivé dans une calèche à six chevaux qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à son trône. Dès qu'il fut assis, l'orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'académie, pleine de louanges, d'antithèses, et de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sait bien qu'il en mérite encore davantage; car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre reine[3], qui hait les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles; les chœurs allèrent à merveille, et la cérémonie finit par une grande pièce de vers pompeux, à laquelle ni les assistants, ni le curé, ni l'auteur, n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien sentir l'agrément : les projets et les préparatifs de ces divertissements sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, et le récit souvent ennuyeux.

Ainsi, dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons tous l'heureux jour
Où nous reverrons le séjour
De cette reine aimable et bienfesante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour :

Le plaisir de vivre à sa cour
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitants de Courdimanche vinrent en cérémonie le haranguer; Voltaire porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT DE COURDIMANCHE chante.

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche;
A le couronner qu'on se prépare,
De pampre, en attendant la tiare.

(On met une couronne sur la tête du curé.)

LE CHŒUR chante sur un air de l'opéra de *Thésée*.

Que l'on doit être
Content d'avoir un prêtre
Qui fait de si beaux vers!
Qu'on applaudisse
Sans cesse à ses nouveaux airs,
A ses concerts.
Qu'à l'église il nous bénisse,
Qu'à table il nous réjouisse;
Que d'un triomphe si doux
Tous les curés soient jaloux!

Sur l'air des vieillards de *Thésée*.

Mène-t-on dans le monde une vie
Qui soit plus jolie
Qu'à Bélébat!
Ce curé nous enchante:
Lorsqu'à table il chante,

On croirait être au sabbat.
Le démon poétique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien grasse
A ce pasteur.

AIR : Au généreux Roland.

A ce joyeux curé Bélébat doit sa gloire,
Tous les buveurs on lui voit terrasser;
Mais il ne veut, pour prix de sa victoire,
Que le bon vin que Livry [4] fait verser.
On vient, pour l'admirer, des quatre coins du monde;
On quitte une brillante cour;
Partout à sa santé chacun boit à la ronde;
Mais qui peut voir sa face rubiconde,
Voit sans étonnement l'excès de notre amour.
Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs:
Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il est permis de manger votre éclanche [5].

(Une nymphe lui présente un verre de vin.)

UN HABITANT chante.

Versez-lui de ce vin vieux,
Silvie,
Versez-lui de ce vin vieux;
Encore un coup, je vous prie,
L'Amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préside;
Le curé de ce lieu joyeux

Est le druide :
Honneur, cent fois honneur
A ce divin pasteur ;
Le plaisir est son guide :
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.

AIR : Le pays de Cocagne (d'une comédie de Legrand).

Où trouver la grace du comique,
Un style noble et plaisant,
Et du grand et sublime tragique
Le récit tendre et touchant ?
Voltaire a-t-il tout cela dans sa manche ?
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.

En fait de cette douce harmonie
Qui charme et séduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie
Qui doit passer pour vainqueurs ?
Entre Miguel et Lulli le choix penche ;
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche ;
Oh ! que c'est un homme divin !
Sa ménagère est fraîche et blanche,
Salut au curé de Courdimanche :

Sûr d'une soif que rien n'étanche,
Il viderait cent brocs de vin;
Salut au curé de Courdimanche;
Oh! que c'est un homme divin!

Du pain bis, une simple éclanche;
Salut au curé de Courdimanche:
Maigre ou gras, bécassine ou tanche,
Tout est bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche;
Oh! que c'est un homme divin!

Des vers, il en a dans sa manche;
Salut au curé de Courdimanche;
Aucun repas ne se retranche;
En s'éveillant il court au vin.
Salut au curé de Courdimanche;
Oh! que c'est un homme divin!

(La scène change, et représente l'agonie du curé de Courdimanche: il paraît étendu sur un lit.)

CHOEUR.

Ah! notre curé
S'est bien échaudé,
Fesant sa lessive[a].

Ah! notre curé
Est presque enterré,
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (bis.)

[a] Il lui était tombé sur les jambes une chaudière d'eau bouillante. On le suppose si incommodé, qu'il est à l'extrémité.

La pauvre Bacarie
A brûlé son...

LE CHŒUR, l'interrompant.

Ah! notre curé, etc.

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit
Que le curé lui-même
Avait brûlé son...

LE CHŒUR, l'interrompant.

Ah! notre curé, etc.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

Curé de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
Enterré, confessé, baptisé votre monde;
Après tant d'*oremus* chantés si plaisamment,
Après cent *requiem* entonnés si gaîment,
Pour nous, je l'avouerai, c'est une peine extrême
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
Mais tout passe et tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort[6].
Le petit père André n'est plus qu'un peu de cendre;
Frère Fredon n'est plus; Diogène, Alexandre,
César, le poëte Mai[7], La Fillon, Constantin,
Abraham, Brioché, tous ont même destin;
Ce cocher si fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux-esprits, père du vaudeville,
Dont vous auriez été le très digne aumônier,
Près Saint-Eustache encore est pleuré du quartier.
Vous les suivrez bientôt: c'est donc ici, mon frère,

Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien :
Mais qui peut, entre nous, garder son innocence ?
Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence ?
Combien en a-t-on vu jusqu'au pied des autels
Porter un cœur pétri de penchants criminels ;
Dans ce tribunal même, où, par des lois sévères,
Des fautes des mortels ils sont dépositaires,
Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
Et commettre la chose, alors qu'ils l'écoutaient !
Combien n'en vit-on pas, dans une sacristie,
Conduire une dévote avec hypocrisie [8],
Et, sur un banc trop dur, travailler en ce lieu
A faire à son prochain des serviteurs de Dieu !
 Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par son pouvoir aimable ;
Que, digne imitateur des saints du premier temps,
Vous ayez pu dompter la révolte des sens ;
Vous viviez en châtré ; c'est un bonheur extrême :
Mais ce n'est pas assez, curé ; Dieu veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce sentiment, cette ivresse du cœur,
La charité, mon fils ? le chrétien vit par elle :
Qui ne sait point aimer n'a qu'un cœur infidèle ;
La charité fait tout : vous possédez en vain
Les mœurs de nos prélats, l'esprit d'un capucin,
D'un cordelier nerveux la timide innocence,
La science d'un carme avec sa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité ;
Vous ne serez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort suprême;
Pour mieux savoir aimer, haïssez-vous vous-même.
Avouez humblement, en pénitent soumis [9],
Tous les petits péchés que vous avez commis;
Vos jeux, vos passe-temps, vos plaisirs, et vos peines,
Olivette, Amauri [10], vos amours et vos haines;
Combien de muids de vin vous vidiez dans un an;
Si Brunelle avec vous a dormi bien souvent.

Après que vous aurez aux yeux de l'assemblée
Étalé les péchés dont votre ame est troublée,
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés et faire un testament.
Bélébat perd en vous ses plaisirs et sa gloire:
Il lui faut un poëte et des chansons à boire,
Il ne peut s'en passer; vous devez parmi nous
Choisir un successeur qui soit digne de vous.
Il sera votre ouvrage, et vous pourrez le faire
De votre esprit charmant unique légataire.
Tel Élie autrefois, loin des profanes yeux,
Sur un char de lumière emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Consolait Élisé qui lui servait de page;
Et, dans un testament, qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.
Afin de soulager votre mémoire usée [a],
Nous ferons en chansons une peinture aisée
De cent petits péchés que peut faire un pasteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

[a] Il était sujet à commencer des histoires qu'il ne finissait pas. Ce défaut venait du dérangement de sa cervelle. Il l'attribuait au défaut de mémoire.

LES HABITANTS DE BÉLÉBAT chantent.

AIR du *Confiteor.*

Vous prenez donc congé de nous ;
En vérité, c'est grand dommage :
Mon cher curé, disposez-vous
A franchir gaîment ce passage.
Hé quoi, vous résistez encor !
Dites votre *Confiteor.*

Lorsque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor sous-diacre ;
Un beau jour de Quasimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en souviendrait-il encor ?
Dites votre *Confiteor.*

Nous vous avons vû pour Catin
Abandonner souvent l'office ;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chu dans le fond du précipice ;
Mais, parbleu, vous étiez au bord.
Dites votre *Confiteor.*

Vos sens, de Brunelle enchantés,
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne soit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor :
Dites votre *Confiteor.*

Vous avez renversé sur cu
Plus de vingt tonneaux par année ;

Tout Courdimanche est convaincu
Que Toinon fut plus renversée.
Pour les muids de vin, passe encor :
Dites votre *Confiteor.*

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous, comme en chaire?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordelière ;
Mais tout ce qui luit n'est pas or :
Dites votre *Confiteor.*

Élève, et quelquefois rival
De l'abbé De Pure et d'Horace,
Du fond du confessionnal,
Quand vous grimpez sur le Parnasse,
Vous vous croyez sur le Thabor :
Dites votre *Confiteor.*

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'est pour le salut de votre ame ;
C'est pour vous de grace un trésor :
Dites votre *Confiteor.*

Après la confession, LE BEDEAU chante.

Gardez tous un silence extrême,
Le curé se dispose à vous parler lui-même :
Pour donner plus d'éclat à ses ordres derniers,
Il a fait assembler ici les marguilliers.

Écoutez bien comme l'on sonne:
Du carillon tout Bélébat résonne;
Il tousse, il crache, écoutez bien;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ chante d'un ton entrecoupé.

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pasteur;
J'ai su boire, chanter, et plaire,
Toutes mes brebis contenter:
Mon successeur sera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU chante.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré.
Est-il pour nous une gloire plus grande?
L'auteur d'Œdipe est devenu curé.

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende, etc.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaisir Bélébat reconnoisse
De ce curé le digne successeur;
Il faut toujours dans la paroisse
Un grand poëte avec un grand buveur.

(à Voltaire.)

Que l'on bénisse
Le choix propice
Qui du pasteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré, etc.

MADAME LA MARQUISE DE PRIE présente à Voltaire une couronne de laurier, et l'installe en chantant :

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux ;
Je te le donne,
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANTS DE BÉLÉBAT chantent.

Dans cet auguste jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'Amour ;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, etc.
Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage ;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, etc.

(On annonce au coadjuteur ses devoirs.)

Du poste où l'on t'introduit
Connais bien toutes les charges ;
Il faut des épaules larges,
Grand'soif, et bon appétit.

(On répète.)

Du poste, etc.

(On fait le panégyrique du curé, comme s'il était mort.)

UN CORYPHÉE chante.

Hélas ! notre pauvre saint,
Que Dieu veuille avoir son ame !

Pain, vin, jambon, fille, ou femme,
Tout lui passait par la main.

LE CHŒUR *répète.*

Hélas! etc.

LE CORYPHÉE.

Il eût cru taxer les dieux
D'une puissance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé du vin vieux.

LE CHŒUR.

Il eût cru, etc.

LE CORYPHÉE.

Tout Courdimanche en discord
Menaçait d'un grand tapage;
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHŒUR.

Tout Courdimanche, etc.

LE CORYPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit son bréviaire,
Lui courait au vin d'abord.

LE CHŒUR.

Quand l'orage, etc.

LE CORYPHÉE.

Bon-homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence;
S'il prêchait la pénitence,
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.

Bon-homme, etc.

DEUX JEUNES FILLES chantent.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les jeux, l'amour,
Suivent Voltaire en ce jour ;
Déjà nos mères
Sont moins sévères ;
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureuse terre !
C'est à Voltaire
Que tout est dû.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, etc.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit :
Un cœur sauvage
Par lui s'adoucit ;
Fille trop sage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, etc.

Remercîment de VOLTAIRE au curé.

Curé, dans qui l'on voit les talents et les traits,
La gaîté, la douceur, et la soif éternelle
Du curé de Meudon, qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire est immortelle,

Vous avez daigné me donner
Vos talents, votre esprit, ces dons d'un dieu propice;
C'est le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à résigner.
Puisse votre carrière être encor longue et belle!
Vous formerez en moi votre heureux successeur:
Je serai dans ces lieux votre coadjuteur,
Partout, hors auprès de Brunelle.

LE CHŒUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur!

(à monseigneur le comte de Clermont.)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnoisse
Pour le coq de notre paroisse;
Que ton frère, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France;
Qu'on chante, si l'on veut, sa vertu, sa prudence:
Toi seul dans Bélébat rempliras nos desirs:
On peut partout ailleurs célébrer sa justice;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaisirs;
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office?

(à M. de Billy, son gouverneur.)

Billy, nouveau Mentor bien plus sage qu'austère
De ce Télémaque nouveau,
Si, pour éclairer sa carrière,
Ta main de la Raison nous montre le flambeau,
Le flambeau de l'Amour s'allume pour lui plaire:
Loin d'éteindre ses feux, ose en brûler encor;
Et que jamais surtout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à La Peyronie [11]

Le Télémaque et le Mentor.

(au seigneur de Bélébat.)

Duchy, maître de la maison,
Vous êtes franc, vrai, sans façon,
Très peu complimenteur, et je vous en révère.

. . . .

La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux;
Allez, ne craignez rien des transports de ma lyre;
Je vous estimerai, mais sans vous en rien dire:
C'est comme il faut vivre avec vous.

(à M. de Montchesne.)

Continuez, monsieur: avec l'heureux talent
D'être plaisant et froid, sans être froid plaisant,
De divertir souvent, et de ne jamais rire,
Vous savez railler sans médire,
Et vous possédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, de toujours contredire.

(à madame de Montchesne.)

Vous, aimable moitié de ce grand disputeur,
Vous, qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites,
Vous, de qui l'on estime et l'esprit et le cœur,
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites,
Jouissez du plaisir d'avoir toujours dompté
Les contradictions dont son esprit abonde;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(à madame la marquise de Prie.)

De Prie, objet aimable, et rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide!
Que vous unissez plaisamment

L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant!
J'accepte les lauriers que votre main me donne :
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne?
Vous connaissez Alain [12], ce poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormait, et la faveur fut vaine.
Vous me pourriez payer d'un prix beaucoup plus doux;
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous,
N'attendez pas que je sommeille.

(à M. de Baye, frère de madame de Prie.)

Vous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge;
Vous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Surtout n'ayez jamais d'humeur;
Vous plairez quand vous voudrez plaire :
D'ailleurs imitez votre frère :
Mais, hélas! qui pourrait imiter votre sœur?

(à M. le duc de La Feuillade.)

Vous avez, jeune La Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt,
Ce don qui toujours persuade,
Et qui plaît surtout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne
D'avoir su mal user d'un talent si parfait;
N'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une si belle enseigne.

(à M. de Bonneval.)

Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux!
Vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie,
Et vous avez des vers le talent gracieux;

Ainsi diversement vous passez votre vie
A parler la langue des dieux.
Partagez avec moi ce brin de ma couronne;
De Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux :
Ah! si ce mieux venait, je jure par les cieux
De ne le partager jamais avec personne. _

(à M. le président Hénault.)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtisan :
En Apollon vous êtes mon confrère.
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire;
Vif sans emportement, complaisant sans fadeur,
Homme d'esprit sans être auteur,
Vous présidez à cette fête;
Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête;
Mais vous n'en recevez que des mains de l'Amour.

(à MM. le marquis et l'abbé de Livry.)

Plus on connaît Livry, plus il est agréable :
Il donne des plaisirs, et toujours il en prend;
Il est le dieu du lit et celui de la table.
Son frère[13], en tapinois, en fait bien tout autant;
Et sans perdre de sa prudence,
Lorsqu'avec des buveurs il se trouve engagé,
Il soutient mieux que le clergé
Les libertés de l'Église de France.

(à M. Delaistre.)

Doux, sage, ingénieux, agréable Delaistre,

Vous avez gagné mon cœur
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon estime envers vous à l'instant va paraître;
Je vous fais mon enfant de chœur.

(à madame de Montchesne.)

Toi, Montchesne, discrète et sage,
Accepte-moi pour directeur;
Que ton mari soit bedeau de village;
Que de Baye soit carillonneur,
Et Duchy marguillier d'honneur.
Le président sera vicaire;
Livry des pains bénits sera dépositaire.
Que l'abbé préside au lutrin,
Et qu'il ait même encor l'emploi de sacristain.
Venez, Béquet, venez; soyez ma ménagère:
Songez surtout à vous bien acquitter
Des fonctions d'une charge si belle;
Et puissions-nous l'un et l'autre imiter,
Moi, le curé; vous, la jeune Brunelle!

LE CHŒUR chante.

Chantons tous la chambrière
De notre coadjuteur;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraisser son pasteur [14].
Haut le pied, bonne ménagère;
Haut le pied, coadjuteur.

LE COADJUTEUR chante.

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable et sans humeur;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroisse, et mon cœur.

Haut le cul, belle ménagère;
Haut le cul, coadjuteur.

L'évêque le plus austère,
S'il visitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagère,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagère;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHŒUR chante.

Honneur au dieu de Cythère,
Et gloire au divin Bacchus;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.
Haut le pied, bonne ménagère;
Que de biens sont attendus!

Des jeux l'escorte légère,
Sous ce digne successeur,
De la raison trop austère
Délivrera notre cœur.
Haut le pied, bonne ménagère;
Célébrez votre bonheur.

Raison, dont la voix murmure,
Contre nos tendres souhaits,
Par une triste peinture
Des cœurs tu troubles la paix.
Ils peignent d'après nature;
Nous aimons mieux leurs portraits.

FIN DE LA FÊTE DE BÉLÉBAT.

NOTES ET VARIANTES

DE LA FÊTE DE BÉLÉBAT.

[1] M. le Duc, premier ministre. K. — Cette note et toutes celles des suivantes qui portent la même signature ont paru pour la première fois dans l'édition de Kehl. Louis Henri de Bourbon, prince de Condé, connu sous le nom de M. le Duc, né en 1692, mourut en 1740. Mademoiselle de Clermont, sa sœur, est le sujet d'une jolie production de madame de Genlis. B.

[2] C'était un chansonnier du Pont-Neuf, très célèbre alors, comme le Savoyard, dont parle Boileau, l'avait été de son temps. Depuis les chansonniers ont quitté le Pont-Neuf pour le théâtre de l'Opéra comique. K.

[3] Marie Leczinska, qui venait d'épouser Louis XV. Mademoiselle de Clermont était surintendante de sa maison. K.

[4] Le marquis de Livry, premier maître-d'hôtel du roi, qui était de la fête. K.

[5] Mets que le curé vantait beaucoup. K.

[6] Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Vers de Corneille dans *Bérénice*, acte V, scène 1. B.

[7] Les éditions de Kehl et toutes celles qui ont paru depuis, jusqu'à ce jour, portent ici : *le poëte Roi ;* ce qui est un anachronisme, puisque Roi n'est mort qu'en 1764. Les éditions de 1770 et 1775 portent *le poëte Mai ;* d'autres, seulement *le poëte M*. . . Mai ou May, né à Sens en 1631, mort le 22 janvier 1719, sur une botte de foin, à la porte d'un couvent, eut une existence aussi misérable que longue. Il cultiva la poésie sans aucun succès. C'est lui que Legrand, dans son *Roi de Cocagne*, a traduit sur la scène sous le nom de La Farinière. B.

[8] Dans une édition de 1770 on lit :

Avec cérémonie.

Dans l'édition de 1775 il y a:

A peine repentie. B.

9 Dans les éditions de 1764, 1770 et 1775, au lieu de ce vers et du suivant, il y a :

Faites-nous humblement un exposé succinct
De cent petits péchés dont vous fûtes atteint. B.

10 Allusion à des anecdotes particulières de la vie du curé. K.

11 Habile chirurgien, mort en 1747. Son testament, imprimé in-4°, a été compris, par M. G. Peignot, dans son *Choix des testaments anciens et modernes*, 1829, deux volumes in-8°. B.

12 Alain Chartier, à qui, pendant qu'il était endormi, Marguerite d'Écosse donna un baiser sur la bouche. B.

13 L'abbé de Livry, ambassadeur en Portugal, en Espagne et en Pologne. K.

14 Voltaire, même dans sa jeunesse, était très maigre; dans plusieurs de ses lettres il plaisante de son peu d'embonpoint. K.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE LA FÊTE DE BÉLÉBAT.

BRUTUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 11 DÉCEMBRE 1730.

AVERTISSEMENT[1].

Cette tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'est de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de succès aux représentations; elle ne fut jouée que seize fois: et c'est celle qui a été traduite en plus de langues, et que les nations étrangères aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premières éditions.

[1] Cet *Avertissement* est dans l'édition des *OEuvres de Voltaire*, 1738-39, en quatre volumes in-8°, et peut être de Lamare, qui donna cette édition en Hollande. *Brutus*, reçu en 1729, fut retiré par l'auteur la même année, avant d'avoir été représenté, et ne fut joué pour la première fois que le 11 décembre 1730, puis imprimé sous ce titre: *Le Brutus de M. de Voltaire, avec un Discours sur la tragédie*, 1731, in-8°; 1736, in-8° (au titre près, c'est peut-être la même édition). Voici les écrits auxquels il donna naissance:

I. *Le Bolus, parodie du Brutus*, par Dominique et Romagnési, représentée sur le théâtre italien, le 24 janvier 1731, imprimée la même année, in-8°.

II. *Le sénat académique;* cette parodie des deux premières scènes de *Brutus* est imprimée dans le *Glaneur* des 2 et 5 avril 1731. Les interlocuteurs sont Houdart-La-Motte, Fontenelle, et Thieriot.

III. *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le *Mercure* de mars 1731). Cette lettre est de l'abbé Pellegrin.

IV. *Réflexions sur la tragédie de Brutus* (dans le *Nouvelliste du Parnasse*, IVe lettre).

V. *Réflexions à l'occasion du Brutus de M. de Voltaire, et de son Discours sur la tragédie* (dans le *Mercure* d'avril 1731). L'auteur est Jean Soubeiran de Scopon, avocat de Toulouse, né en 1699, mort en 1751.

VI. *Jugement en dernier ressort rendu par Momus, conseiller d'état d'Apollon, lieutenant-général de police du Parnasse.* Cette prétendue facétie a été réimprimée en grande partie dans le tome III de l'*Histoire littéraire de Voltaire, par Luchet.* B.

DISCOURS
SUR LA TRAGÉDIE.

A MYLORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, mylord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très éclairés, et d'excellents esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage; mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Falkener, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en prose anglaise le premier acte de cette pièce, à peu près tel qu'il est aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet, qui, de tous, est peut-être le plus convenable à votre théâtre[a]. Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentiments. Souffrez donc que je vous présente *Brutus*, quoique écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*[1], à vous qui me donneriez des leçons de français aussi bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser : car les sentiments vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage; et qui pense fortement parle de même.

Je vous avoue, mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais; je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant : c'était comme un ruisseau dont la source avait été détour-

[a] Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé Lée; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres. (1748.)

[1] Horace, livre III, ode VIII, 5. B.

née; il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que, pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

De la rime, et de la difficulté de la versification française.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poésie, et l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger, et surtout d'accourcir presque tous vos mots; de faire enjamber les vers les uns sur les autres, et de créer, dans le besoin, des termes nouveaux, qui sont toujours adoptés chez vous lorsqu'ils sont sonores, intelligibles, et nécessaires. Un poëte, disais-je, est un homme libre qui asservit sa langue à son génie; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut; l'un court dans une carrière vaste, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant et étroit.

Malgré toutes ces réflexions et toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poésie française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions; nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très rare; nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves; nos césures et un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification : la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les Corneille, les Racine, les Despréaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres; et, je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand Corneille, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

Tragédies en prose.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir : qui a le

plus ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public : Je viens diminuer votre plaisir. Si, au milieu des tableaux de Rubens ou de Paul Véronèse, quelqu'un venait placer ses dessins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On est accoutumé dans les fêtes à des danses et à des chants : serait-ce assez de marcher et de parler, sous prétexte qu'on marcherait et qu'on parlerait bien, et que cela serait plus aisé et plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, et, de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime et à cette sévérité extrême de notre versification que nous devons ces excellents ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraisse toujours libre ; et nous ne reconnaissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemple de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé Regnier Desmarais, de l'académie française et de celle de la Crusca, en est une preuve bien évidente : il traduisit Anacréon en italien avec succès, et ses vers français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre Ménage était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très beaux vers latins, et n'ont pu être supportables en leur langue !

La rime plaît aux Français, même dans les comédies.

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, et quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester[1] sur cette contrainte puérile, qu'il prétend que

[1] Atterbury (François), né en 1662, évêque de Rochester en 1713, banni d'Angleterre en 1723, mourut à Paris le 15 février 1732. Chaufepié

nous nous imposons de gaîté de cœur. Mais soyez persuadé, mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, et plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappants en vers qu'en prose ; et qui dit *vers*, en français, dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre Molière, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort[1], et qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Caractère du théâtre anglais.

Ne pouvant, mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche que vous n'aviez pas une bonne tragédie; mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finesses de l'art qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand Corneille; mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Défaut du théâtre français.

Nous avons en France des tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : « Un « critico del nostro *Pastor Fido* disse, che quel componimento era

(J.-G.), qui a publié à Amsterdam *Atterbury's epistolary Correspondence*, avait parlé assez longuement de ces lettres, et en avait même traduit des passages dans une note, page 354 de la lettre A de son *Nouveau Dictionnaire historique*.

[1] Il n'y a que le *Festin de Pierre*, mis en vers par T. Corneille, qui soit joué. Mais les autres tentatives de mettre en vers la prose de Molière n'ont point eu de succès. B.

« un riassunto di bellissimi madrigali : credo, se vivesse, che direbbe « delle tragedie francesi, che sono un riassunto di belle elegie e « sontuosi epitalami. » J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas d'usage.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques unes de nos pièces. Les bancs qui sont sur le théâtre, destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, et rendent toute action presque impraticable [1]. Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à-la-fois l'unité de lieu et la vraisemblance.

Exemple du CATON *anglais.*

Comment oserions-nous, sur nos théâtres, faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène le corps de Marcus devant Caton son père, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu es mort « pour ton pays ! O mes amis, laissez-moi compter ces glorieuses « blessures ! Qui ne voudrait mourir ainsi pour la patrie? Pour- « quoi n'a-t-on qu'une vie à lui sacrifier?... Mes amis, ne pleurez « point ma perte, ne regrettez point mon fils; pleurez Rome : la « maîtresse du monde n'est plus. O liberté ! ô ma patrie ! ô « vertu, etc. » Voilà ce que feu M. Addison ne craignit point de

[1] Enfin ces plaintes réitérées de Voltaire ont opéré la réforme du théâtre en France, et ces abus ne subsistent plus.—Cette note est de 1764. Voltaire s'était aussi plaint de l'état de la scène, dans sa *Dissertation* en tête de *Sémiramis*. Ce ne fut qu'en 1760 que le théâtre fut enfin débarrassé des bancs qui l'obstruaient : voyez la dédicace à M. de Lauraguais, en tête de l'*Écossaise*, tome VII. B.

faire représenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hasardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui se récrie, et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Comparaison du MANLIUS *de M. de La Fosse avec la* VENISE SAUVÉE *de M. Otway.*

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la pièce anglaise de M. Otway, intitulée *Venise sauvée.* Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, écrite par l'abbé de Saint-Réal; et permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'histoire, égal peut-être à Salluste, est fort au-dessus de la pièce d'Otway et de notre *Manlius.* Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une aventure connue, que l'anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres qu'un ambassadeur espagnol s'appelât Bedmar, et que des conjurés eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Elliot; cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les conjurés. Renaud prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et soupçonneux sur Jaffier, dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de Saint-Réal : « Jamais repos si profond ne précéda un trouble si « grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyants de « tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soup- « çonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes « chers amis ; nous vivons, et notre vie sera bientôt funeste aux « tyrans de ces lieux, etc. »

Qu'a fait l'auteur français? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène; il se contente de faire réciter par Renaud, sous le nom de Rutile, une faible partie de ce même discours, qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la pièce d'Otway fût-elle d'ailleurs monstrueuse?

Examen du JULES-CÉSAR *de Shakespeare.*

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui, depuis cent cinquante années, fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie ; il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, et qui n'eut de maître que son génie. Mais, au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais Brutus, tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le peuple romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues :

« Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait « été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins : « oui, je l'aimais, Romains ; et si vous me demandez pourquoi j'ai « versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous « voir César vivant, et mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter « votre liberté par sa mort ? César était mon ami, je le pleure ; il « était heureux, j'applaudis à ses triomphes ; il était vaillant, je « l'honore : mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un « parmi vous assez lâche pour regretter la servitude ? S'il en est un « seul, qu'il parle, qu'il se montre ; c'est lui que j'ai offensé : y « a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain ? qu'il « parle ; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

« Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

« Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du dictateur « qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui seront rendus par « Antoine, par cet Antoine qui, n'ayant point eu de part au châti- « ment de César, en retirera le même avantage que moi ; et que cha- « cun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus « qu'un mot à vous dire : j'ai tué de cette main mon meilleur ami « pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, « quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

« Vivez, Brutus, vivez à jamais ! »

Après cette scène, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes

Romains à qui Brutus avait inspiré sa rigueur et sa barbarie. Antoine, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de César; et, se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans et de plébéiens romains; que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance, du haut de la tribune aux harangues: c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Spectacles horribles chez les Grecs.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltants pour nous. Hippolyte, brisé par sa chute, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. Philoctète tombe dans ses accès de souffrance; un sang noir coule de sa plaie. OEdipe, couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de Clytemnestre que son propre fils égorge; et Électre crie sur le théâtre: « Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre « père. » Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac et dans les bras. Les furies répondent à l'ombre sanglante de Clytemnestre par des hurlements sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien que les tragiques grecs, d'ailleurs supérieurs aux anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans son enfance du temps d'Eschyle, comme à Londres du temps de Shakespeare; mais, parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de singulières beautés; et si quelques Français qui ne connaissent les tragédies et les mœurs étrangères que par des traductions et sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parcequ'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs et vous, vous passez les bornes

de la bienséance, et si les Anglais surtout ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles, nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter; et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans Shakespeare et dans ses successeurs, qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et surtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
>
> Boileau, *Art poét.*, III, 1-2.

Bienséances et unités.

Du moins, que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de se tuer, et qu'il leur est défendu de tuer personne. La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'Atalide qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de César; et si le spectacle du fils de Caton, qui paraît mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain; si ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance française; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, etc., sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités : il y aurait de la faiblesse et de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inséré dans une pièce trop d'événements, la raison de cette

faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait; et s'il prend deux jours et deux villes pour son action, croyez que c'est parcequ'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre : il ne choquerait point la vraisemblance; et cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre, par ses vers, de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce et dégoûtante.

Cinquième acte de RODOGUNE.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand Corneille, dans sa *Rodogune*. Il fait paraître une mère qui, en présence de la cour et d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils et sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main. Elle leur présente la coupe empoisonnée; et, sur leurs refus et leurs soupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que Shakespeare, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait su évoquer et faire parler des ombres avec succès :

Within that circle none durst move but he.

Pompe et dignité du spectacle dans la tragédie.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée; à peu près comme les détails des batailles, qui, étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. Racine ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais, si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne serait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de *Montezume*, à Paris ; la scène ouvrait par un spectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare : Montezume paraissait avec un habit singulier ; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit grands de sa cour, prosternés le visage contre terre : Montezume commençait la pièce en leur disant :

> Levez-vous; votre roi vous permet aujourd'hui [1]
> Et de l'envisager, et de parler à lui.

Ce spectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène française le sénat de Rome, en robes rouges, allant aux opinions. Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans *OEdipe* un chœur de Thébains qui disait [2],

> O mort, nous implorons ton funeste secours!
> O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché, dans *Brutus*, de faire parler les sénateurs quand Titus est accusé devant eux, et d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces pères de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté [3].

[1] Ces vers de la tragédie de *Montezume*, par Ferrier, jouée en 1702, et non imprimée, sont cités de deux autres manières différentes par Léris, dans son *Dictionnaire portatif des théâtres*, seconde édition, page 302. B.

[2] Voyez page 71, acte Ier, scène 2 d'*OEdipe*. B.

[3] Dans les éditions de 1731 à 1752, on lisait ici ce qui suit :

« Au reste, mylord, s'il y a quelques endroits passables dans cet ouvrage, « il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui pensent comme « vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'austérité de Brutus par l'amour « paternel, afin qu'on admirât et qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en con- « damnant son fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune Tullie un caractère

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers, et des revenants. Aussi la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à M. Addison, votre successeur dans le ministère, cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire à des pensées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, et qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent et ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentiments recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de Virgile; il est tout naturel, et c'est l'effort de l'esprit humain. M. Racine n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parcequ'il les a mieux dites. Corneille n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de Despréaux (*Art poét.*, III, 157-58):

« de tendresse et d'innocence, parceque si j'en avais fait une héroïne altière « qui n'eût parlé à Titus que comme à un sujet qui devait servir son prince, « alors Titus aurait été avili, et l'ambassadeur eût été inutile. Ils voulaient « que Titus fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome « et son père, adorant Tullie, se fesant un devoir d'être fidèle au sénat « même dont il se plaignait, et emporté loin de son devoir par une passion « dont il avait cru être le maître. En effet, si Titus avait été de l'avis de sa « maîtresse, et s'était dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des rois, « Brutus alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles, Titus n'au- « rait plus eu de remords, son père n'eût plus excité la pitié.

« Gardez, me disaient-ils, que les deux enfants de Brutus paraissent sur « la scène; vous savez que l'intérêt est perdu quand il est partagé. Mais sur- « tout que votre pièce soit simple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que « la multiplicité des événements et des intérêts compliqués n'est que la res- « source des génies stériles qui ne savent pas tirer d'une seule passion de quoi « faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque scène comme si c'était la seule « que vous eussiez à écrire. Ce sont les beautés de détail, etc., etc. »

Le texte actuel est de 1756. B.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que *Cinna* et *Britannicus!* Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait une partie de *Britannicus* et de *Cinna* par cœur. En vain le *Régulus* de Pradon a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; cet ouvrage et tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est *Junius Brutus;* pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du sénat romain et la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle, car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie: la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici, vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là, vous pleurez la malheureuse passion de Phèdre: de même, l'amour vous amuse dans un roman, et il vous transporte dans la Didon de Virgile. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'*Énéide;* il n'est à reprendre que quand il est amené mal à propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le théâtre d'Athènes: premièrement, parceque leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles; secondement, parceque les femmes

menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, et qu'ainsi, le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagements délicats qu'elle demande. Une troisième raison, qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués : il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres et à Paris; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les Oldfield, ou les Duclos et les Le Couvreur, que d'ambition et de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie; et que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, pièce très suivie, mais faiblement écrite, et ainsi peu estimée [1], on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'Ésopus [a] du dernier siècle:

Ah! lorsque, pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix;
Que, par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces moments si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé [2].

Dans votre *Venise sauvée*, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, et elle s'en plaint en termes assez indécents, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *unbutton'd*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, et non qu'il soit amené par force,

[1] Ce jugement sur Campistron blessa M. Gourdon de Bach, qui écrivit à ce sujet une *Lettre* au *Nouvelliste du Parnasse* (1731, II, 39, ou 1734, I, 366). Voltaire y répondit, quelque temps après, par une *Lettre* qui fut insérée dans le même recueil, et qu'on trouvera dans la *Correspondance*, juin 1731. B.

[a] Le comédien Baron.

[2] *Alcibiade*, de Campistron, I, 3. B.

pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres, qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, et combattue par des remords. Il faut, ou que l'amour conduise aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible; sans cela, ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, mylord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent surtout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce discours et par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; et si les sentiments que je soumets ici à votre censure sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

Au reste [1] je dois vous dire que dans le grand nombre de fautes dont cette tragédie est pleine, il y en a quelques-unes contre l'exacte pureté de notre langue. Je ne suis point un auteur assez considérable pour qu'il me soit permis de passer quelquefois par-dessus les règles sévères de la grammaire.

Il y a un endroit [2] où Tullie dit:

> Rome et moi dans un jour ont vu changer leur sort.

Il fallait dire, pour parler purement:

> Rome et moi dans un jour avons changé de sort.

J'ai fait la même faute en deux ou trois endroits; et c'est beaucoup trop dans un ouvrage dont les défauts sont rachetés par si peu de beautés.

[1] Toute cette fin se trouve dans l'édition de 1731, et fut conservée dans l'édition de 1736, mais supprimée dans celle de 1738. B.

[2] Acte II, scène 1re. Voyez les variantes. B.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, VALÉRIUS PUBLICOLA,	consuls.

TITUS, fils de Brutus.
TULLIE, fille de Tarquin.
ALGINE, confidente de Tullie.
ARONS, ambassadeur de Porsenna.
MESSALA, ami de Titus.
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'Arons.
SÉNATEURS.
LICTEURS.

La scène est à Rome.

BRUTUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valérius Publicola, consuls, président à cette assemblée : les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs.

BRUTUS, VALÉRIUS PUBLICOLA, LES SÉNATEURS.

BRUTUS.

Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois,
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat et craint un peuple libre.
Aujourd'hui, devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;

Aux sénateurs de Rome il demande audience :
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre :
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de la patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Étrurie ;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains ;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains :
Mais ce n'est point assez ; Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat ;
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'état ;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper ;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable [1] ;
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage :
Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage :
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.

Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Épier son génie, observer son pouvoir :
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards :
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(Les sénateurs se lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.)

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis;
Rome et vous l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense !

(à Brutus.)

C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts;
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle;
Brutus en est le père, et doit parler pour elle.

SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

(Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs et d'Albin, son confident; il passe devant les consuls et le sénat, qu'il salue; et il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.)

ARONS.

Consuls, et vous sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour;
Dont l'audace...

BRUTUS.

Arrêtez; sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Étrurie
N'est point encor connu dans le sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain
Que touché des malheurs où cet état s'expose,

Comme un de ses enfants j'embrasse ici sa cause.
  Vous voyez quel orage éclate autour de vous ;
C'est en vain que Titus en détourna les coups :
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire ;
Si du peuple romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
  Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous, qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?
Qui peut de vos serments vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds fesant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.

De son peuple et de lui tel était le lien :
Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur ? et quel roi sans faiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses sujets ; vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint, et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfants ; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque état a ses lois [2],
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,

Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus ;
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses rois ;
Ils nous ont apporté du fond de l'Étrurie
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(Il se lève.)

Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
A tardé si long-temps à condamner Tarquin !
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes,
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.

(Les consuls descendent vers l'autel, et le sénat se lève.)

O Mars ! dieu des héros, de Rome, et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ses murailles,
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments
Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfants.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments !
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,

Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre ?

ARONS, avançant vers l'autel.

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfants, une guerre immortelle.

(Les sénateurs font un pas vers le Capitole.)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains
Pour mieux braver son père et tous les souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, se tournant vers Arons.

Vous connaissez bien mal et Rome et son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent [3].
Prenez cet or, Arons; il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le sénat à mes soins a confié sa fille;
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs
Qui des enfants des rois empoisonnent les cœurs;

Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.
Dès ce jour, en son camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie:
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour; ce temps doit vous suffire:
Ma maison cependant est votre sûreté;
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le sénat romain.

(aux sénateurs.)

Et nous, du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux et ces dards tout sanglants
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père et les armes du fils!

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN,

(qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfants.
Crois-moi, la liberté, que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix:
Mais si ce fier sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Étouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde;
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre;

A toute heure il y vient : Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? puis-je compter sur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire :
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur;
Maître de son secret, et maître de lui-même,
Impénétrable, et calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ses lettres depuis... Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appui de votre maître,
Eh bien ! l'or de Tarquin, les présents de mon roi,
Des sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice ?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner,

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême;
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisants de patrons et de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; et, sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens, en est-il d'assez sage
Pour détester tout bas cet indigne esclavage?

MESSALA.

Peu sentent leur état; leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encore enivrés;
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois, pense être roi lui-même.
Mais, je vous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis;
Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère?
Serviront-ils leur prince?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire;
Tout leur sang est à vous: mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats;
Ils ne se piquent point du devoir fanatique [4]
De servir de victime au pouvoir despotique,

Ni du zèle insensé de courir au trépas
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais, devenu leur maître,
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis :
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux :
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage;
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi;
Ou, si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus;
Cependant...

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices
Dont ce sénat superbe a payé ses services?
Lui seul a sauvé Rome, et toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur;
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure;
Son cœur altier et prompt est plein de cette injure;
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.

J'observe d'assez près son ame impérieuse,
Et de son fier courroux la fougue impétueuse:
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire:
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un consul, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et surtout ses exploits.
Connaissez donc Titus; voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur:
Il en rougit lui-même, et cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, et craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentiments et du cœur d'un seul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!
(à Albin.)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(à Messala.)
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente ou est supposé représenter un appartement du palais des consuls.)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'est trop offenser ma sensible amitié;
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchants?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame
Éteignait-elle en vous de si chers sentiments?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourments?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport, je hais avec furie:

Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, et non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce sénat jaloux :
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire;
Mon cœur, enorgueilli du succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte :
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte et ce grand repentir?
Et de quels sentiments auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour, et ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable[5];
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse et me refuse un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon sang.
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie :
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!

Tu n'osais y prétendre, et ton cœur est jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait, elle partait; mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur;
Je rentrais dans mes droits, je sortais d'esclavage[6] :
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi, le fils de Brutus; moi, l'ennemi des rois[7],
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois!
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égarements.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos ressentiments.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux et de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir victime de l'état,
Oublié de Tullie, et bravé du sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu !
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières [8]
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères :
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux ;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez : vous savez quel est son héritage ;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur ; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques moments égaré ma raison ;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse,
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie:
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet état,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et soutient son pays
Au bord du précipice où le sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne et d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, et d'un parti plus juste!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, et le sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, seigneur, et mes soupçons

De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr;
Je le hais: mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats, nous marchons réunis;
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux:
J'aime encor mieux, seigneur, ce sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère:
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un état qui passe en république?
Vos lois sont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur:
Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave;

Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire:
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
 Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs;
Il récompense, il aime, il prévient les services:
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ébloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même:
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux;
Et les sévères lois se taisent devant nous.
Ah! que, né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit, il vous aimait, seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur:
Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

 J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grace au ciel, je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse;

Je sens que mon destin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois; retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance;
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours : hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire et ma fille.

TITUS, *en se détournant.*

Sa fille! dieux! Tullie! O vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez;
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie:
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son père, opprimez son état.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE IIIe.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée, ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non; ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.

Hélas ! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore ?
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie !
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie !
Malheureux que je suis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole ;
Le peuple, rassemblé sous ces arcs triomphaux
Tout chargés de ma gloire et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les serments redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux servir ;
Oui, tel est mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant !

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.

Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas; aigrissons ses ennuis;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

Arrêtez, Messala; j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison
Se répand en secret sur toute ma maison.
Tibérinus, mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déjà sa jalouse colère:
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse;
Il leur parle, et je crains les discours séduisants
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître:
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout : mon fils avec vous est lié ;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice, il est sans défiance :
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux, et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome, et lui plaire ;
Il aime aveuglément sa patrie et son père.

BRUTUS.

Il le doit : mais surtout il doit aimer les lois ;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non : le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu serait héréditaire :

Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté:
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, je me plais à le croire,
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Étouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'état qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple:
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple;
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter, c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE V.

MESSALA.

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,

Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, et les foudres sont prêtes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, une lettre à la main.

Je commence à goûter une juste espérance;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence.
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit;
Il pense de vos mains tenir son diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux;
Ou demain sous ses lois Rome sera rangée;
Rome en cendres peut-être, et dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,

Commande à des sujets malheureux et soumis,
Que d'avoir à dompter, au sein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(à Albin.)
Allez ; j'attends ici la princesse en secret.
(à Messala.)
Messala, demeurez.

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit ; l'inflexible Titus [10]
Aime trop sa patrie, et tient trop de Brutus.
Il se plaint du sénat, il brûle pour Tullie ;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge et de ses passions,
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions.
Cependant, qui l'eût cru ? la liberté l'emporte ;
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère,
De son entretien même il m'a soudain privé ;
Et je hasardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tibérinus ?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue ?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De son frère et de lui les honneurs différents;
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces solennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son ame aigrie,
Échauffent le poison de sa secrète envie.
Et cependant Titus, sans haine et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces moments; j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême:
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler :
Il est à vous, seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus seul y commande, et sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins:

C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hasarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Et Tullie, et le trône, offerts à son courage[11]?

MESSALA.

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, seigneur:
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit; il dévore ses pleurs,
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand courage.
Je sais quel est Titus: ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblants les fronts humiliés:
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.

Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus, pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours et tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout: ils sont plus forts que moi.

(Tullie entre. Messala se retire.)

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

Madame, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez son destin!

(Elle lit.)

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre:
« Le vainqueur de son roi peut en être l'appui:
« Titus est un héros; c'est à lui de défendre
« Un sceptre que je veux partager avec lui.
« Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie;
« Songez que mon destin va dépendre de vous.
« Vous pourriez refuser le roi de Ligurie;
« Si Titus vous est cher, il sera votre époux. »

Ai-je bien lu?... Titus?... seigneur... est-il possible?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait?... Mais d'où sait-il?... et comment?... Ah, seigneur

Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur?
Épargnez les chagrins d'une triste princesse;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, madame; à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Écouter mon devoir, me taire, et vous servir;
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux;
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, et serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, princesse.
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du sénat ont aigri son courage:
Il penche vers son prince: achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui;
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui;
Arrachez au sénat, rendez à votre père
Ce grand appui de Rome et son dieu tutélaire;

Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cause d'un père, et le sort des Romains.

SCÈNE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change; et ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
(à Algine.)
Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! et qu'il l'ignore?
Mais... n'écouté-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point; il m'aime.
(Algine sort.)
Va, dis-je... Cependant ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Éclatez, mon amour, ainsi que ma vertu!
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus et de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'état va donc naître du mien!

Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis: Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi :
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCÈNE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

Madame, est-il bien vrai? daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous,
Cet ennemi?...

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avais sur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, et de mon désespoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste;
L'amour vous a soumis mes jours, que je déteste :
Commandez, épuisez votre juste courroux;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine [12] ;
Moi, je ne serais plus l'objet de votre haine !
Ah ! princesse, achevez ; quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur !

TULLIE, en donnant la lettre.

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.
(tandis qu'il lit.)
Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévère !
D'où vient ce morne accueil, et ce front consterné ?
Dieux !...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné ;
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, et soudain me l'arrache ;
Et, pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous ; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime !
Je ne m'en cache plus ; un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie

Peut de ses sentiments s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oses-tu parler de malheur et de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du sénat, et la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, en lui rendant la lettre.

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter ni vous suivre:

Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, et soyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains, vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté [13].

TULLIE.

Qui? moi, j'irais trahir?...

TITUS.

Mon désespoir m'égare.
Non, toute trahison est indigne et barbare.
Je sais ce qu'est un père, et ses droits absolus;
Je sais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah, barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis... La nature, la loi
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LICTEURS.

BRUTUS, à Tullie.

Madame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône, où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.

(à Arons.)

Le sénat vous la rend, seigneur; et c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS, éloigné.

O de ma passion fureur désespérée!

(Il va vers Arons.)

Je ne souffrirai point, non... permettez, seigneur...

(Brutus et Tullie sortent avec leur suite; Arons et Messala restent.)

Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur!

(à Arons.)

Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me presse.
Il me faut suivre ici Brutus et la princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ:
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ses destins, et peut-être du vôtre.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints, et qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impose!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père? un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître:
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,

Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des états, et qu'ailleurs on desire,
Est des gouvernements le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien! apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; dieux! parle... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome et son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!... perfide!... écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante;
Et, leur tête à la main, demandez au sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant, déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'ambassadeur toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la princesse.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O dieux de Rome! ô dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, sénat, que tant d'amour s'immole?

(à Messala.)

A vous, ingrats !... Allons... Tu vois ce Capitole
Tout plein des monuments de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête !
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course ;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ;
Votre victime est pure ; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui ;
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime ;
Dieux ! sauvez les Romains ; frappez avant le crime !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME[14].

SCÈNE I.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez; c'est trop attendre;
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte.... Ah, dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée!

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux[15]!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes;
Vous avez vu ma honte et mon abaissement;

Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses;
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous [16].
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs, et ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire:
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir:
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.

Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats :
En dépit du sénat je retiendrai ses pas;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien! c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse;
Dis-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus....
Hélas! que je m'emporte en desseins superflus!

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut, pour vous servir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, madame.

TULLIE.

Ah! sentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien! guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a sauvés mon courage;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin....

TULLIE.

M'en préservent les dieux!
La nature te parle, et sa voix m'est trop chère;

Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est désormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je serai dans tes mains sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, et bientôt.... Mais, hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars.... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis; il en est temps encore:
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagements, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs serments, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;

Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, et m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais...

TITUS, l'arrêtant.

Non, madame, il faut vous satisfaire :
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire;
D'autant plus malheureux, que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous, et déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, et les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,

Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi ;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, et qui rougit de l'être.
  Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend ; consulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens sous ces murs odieux
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais...

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me suivant plus loin tu hasardes ta tête ;
On peut te soupçonner ; demeure : adieu ; résous
D'être mon meurtrier ou d'être mon époux.

SCÈNE IV.

TITUS.

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie ;
Reviens régner sur elle ainsi que sur ma vie ;
Reviens : je vais me perdre, ou vais te couronner :
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala ; ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez; tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les moments...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers serments.

(Le fond du théâtre s'ouvre.)

Le sort en est jeté. Que vois-je ? c'est mon père!

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême:
Le sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;

Une seconde fois va sauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat et le sort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel désordre affreux de son ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare?

TITUS.

Qui? moi, seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré
Des refus du sénat est encore ulcéré!
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez sauvé Rome et n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, cesse de briguer une injuste faveur;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur;
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère:
De l'état et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien;
Sois toujours un héros; sois plus, sois citoyen.

Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te suis. Dans mon âge débile
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai, comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.

TITUS.

Ah, Messala!

SCÈNE VII.

BRUTUS, VALÉRIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS, à son fils.

Cours, vole...

(Titus et Messala sortent.)

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALÉRIUS.

On conspire,
Je n'en saurais douter; on nous trahit, seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardents à désunir le peuple et le sénat.
Messala les protége; et, dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas; je ne puis rien de plus:
La liberté, la loi, dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires:
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage!
Que le sénat nous suive.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidèle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(à Proculus.)
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale,
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BRUTUS, LES SÉNATEURS, PROCULUS, LICTEURS, L'ESCLAVE VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie;
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfants
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie,
A ce perfide Arons il vendait sa patrie:
Mais le ciel a veillé sur Rome et sur vos jours;
(en montrant l'esclave.)
Cet esclave a d'Arons écouté les discours;
Il a prévu le crime, et son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,

Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être :
« Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
« C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;
« Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir. »
On s'écrie ; on s'avance : il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti :
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides ;
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfants,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos serments.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

(à l'esclave.)

Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave et dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et prenant désormais des sentiments plus grands,
Sois l'égal de mes fils, et l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends ? quelle rumeur soudaine ?

PROCULUS.

Arons est arrêté, seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCÈNE II.

BRUTUS, LES SÉNATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolents viennent de m'arrêter :
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus;
Tu n'es qu'un conjuré paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et, partout bienfesants, sont partout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître :
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet état,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le sénat..

Ce peuple auguste et saint sait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore :
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi ;
Et montre en ta personne, aux peuples d'Italie,
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCÈNE III.

LES SÉNATEURS, BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien ! Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus ?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage ?
Vous frémissez.

VALÉRIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALÉRIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(Il lui donne des tablettes.)

Voyez, seigneur ; lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS, prenant les tablettes.

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux:
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, et pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel! Titus!

(Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.)

VALÉRIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes.
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place:
Allez, exterminez ma criminelle race;
Punissez-en le père, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV.

BRUTUS.

Grands dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice:
Voulez-vous renverser ses sacrés fondements?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfants?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie,
Le coup en est affreux, le traître était mon fils!
Mais Titus! un héros! l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! dieux!

SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIUS, SUITE, LICTEURS.

VALÉRIUS.

Du sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALÉRIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALÉRIUS.

Des conjurés, seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le sénat me rend maître?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALÉRIUS.

Au sénat que dirai-je, seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... Pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien?...

VALÉRIUS.

Tullie, au moment même,
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, seigneur?

VALÉRIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que, sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois

Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux!

VALÉRIUS.

C'est à vous à juger de son crime.
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime;
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint et vous admire;
Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCÈNE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine:
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,

Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste.
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le sénat indulgent vous remet ses destins:
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains;
Vous saurez à l'état conserver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, dans le fond du théâtre, avec des licteurs.

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! O douloureux moments!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire!
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un; que dis-je? ah, malheureux Titus!
Parle : ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie!
(Il s'assied.)

Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu?
De trahir tes serments?

TITUS.

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage!
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux [17]!
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux!

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,

(Il se jette à genoux.)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire:
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;

Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage:
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu : je vais périr digne encor de mon père.

(On l'emmène.)

SCÈNE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler!
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle:
Rome seule a mes soins; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces moments affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE IX.

BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre : il suffit... Rendons graces aux dieux.

FIN DE BRUTUS.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DE *BRUTUS*.

1 L'auteur avait dit à peu près cela en prose: voy. tom. XXXVII, pag. 23. B.

2 Imitation de ces vers de *Cinna* (acte II, scène I):

. . . . et par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états.
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique:
Les Parthes, les Persans, veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains. K.

3 Curius répond aux ambassadeurs des Samnites, qui lui offraient des richesses:

J'aime mieux commander à ceux qui les possèdent.

4 Imitation de ces vers d'Acomat dans *Bajazet* (acte Ier, scène I):

Je sais rendre aux sultans de fidèles services,
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

5 Dans les éditions de 1731 et 1736, l'acte second commençait par trois scènes que l'auteur a supprimées en 1738, et que voici:

SCÈNE I.

TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

Oui, vous allez régner; le destin, moins sévère,
Vous rend tout ce qu'il ôte à Tarquin votre père;
Un hymen glorieux va ranger sous vos lois

Un peuple obéissant, et fidèle à ses rois.
Un grand roi vous attend; l'heureuse Ligurie
Va vous faire oublier cette ingrate patrie.
Cependant votre cœur ouvert aux déplaisirs,
Dans ses prospérités s'abandonne aux soupirs;
Vous accusez les dieux qui pour vous s'attendrissent.
Vos yeux semblent éteints des pleurs qui les remplissent.
Ah! si mon amitié, partageant vos malheurs,
N'a connu de tourments que vos seules douleurs;
Si vous m'aimez, parlez; quel chagrin vous dévore?
Pourriez-vous en partant regretter Rome encore?

TULLIE.

Rome! séjour sanglant de carnage et d'horreur!
Rome! tombeau du trône et de tout mon bonheur!
Lieux où je suis encore aux fers abandonnée!
Demeure trop funeste au sang dont je suis née;
Rome! pourquoi faut-il qu'en cet affreux séjour
Un héros vertueux, Titus ait vu le jour?

ALGINE.

Quoi! de Titus encor l'ame préoccupée,
Vous en gémissiez seule, et vous m'aviez trompée?
Quoi! vous qui vous vantiez de ne voir en Titus
Que l'ennemi des rois, que le fils de Brutus;
Qu'un destructeur du trône, armé pour sa ruine;
Vous qui le haïssiez....

TULLIE.

Je le croyais, Algine.
Honteuse de moi-même et de ma folle ardeur,
Je cherchais à douter du crime de mon cœur.
Avec toi renfermée, et fuyant tout le monde,
Me livrant dans tes bras à ma douleur profonde,
Hélas! je me flattais de pleurer avec toi,
Et la mort de mon frère, et les malheurs du roi.
Ma douleur quelquefois me semblait vertueuse;
Je détournais les yeux de sa source honteuse;
Je me trompais; pardonne, il faut tout avouer.
Ces pleurs que tant de fois tu daignas essuyer,
Que d'un frère au tombeau me demandait la cendre,
L'amour les arracha, Titus les fit répandre.
Je sens trop à son nom d'où partaient mes ennuis;
Je sens combien je l'aime, alors que je le fuis;
Cet ordre, cet hymen, ce départ qui me tue,

M'arrachent le bandeau qui me couvrait la vue;
Tu vois mon ame entière, et toutes ses erreurs.

ALGINE.

Fuyez donc à jamais ces fiers usurpateurs;
Pour le sang des Tarquins Rome est trop redoutable.

TULLIE.

Hélas! quand je l'aimai, je n'étais point coupable;
C'est toi seule, c'est toi, qui vantant ses vertus,
Me découvris mes feux à moi-même inconnus.
Je ne t'accuse point du malheur de ma vie;
Mais lorsque dans ces lieux la paix me fut ravie,
Pourquoi démêlais-tu ce timide embarras
D'un cœur né pour aimer, qui ne le savait pas?
Tu me peignais Titus, à la cour de mon père,
Entraînant tous les cœurs empressés à lui plaire;
Digne du sang des rois, qui coule avec le sien;
Digne du choix d'un père, et plus encor du mien.
Hélas! en t'écoutant ma timide innocence
S'enivra du poison d'une vaine espérance.
Tout m'aveugla. Je crus découvrir dans ses yeux,
D'un feu qu'il me cachait l'aveu respectueux;
J'étais jeune, j'aimais, je croyais être aimée.
Chère et fatale erreur qui m'avez trop charmée!
O douleur! ô revers plus affreux que la mort!
Rome et moi dans un jour ont vu changer leur sort.
Le fier Brutus arrive; il parle, on se soulève;
Sur le trône détruit la liberté s'élève;
Mon palais tombe en cendre, et les rois sont proscrits.
Tarquin fuit ses sujets, ses dieux, et son pays;
Il fuit, il m'abandonne, il me laisse en partage,
Dans ces lieux désolés, la honte, l'esclavage,
La haine qu'on lui porte; et, pour dire encore plus,
Le poids humiliant des bienfaits de Brutus.
La guerre se déclare, et Rome est assiégée;
Rome, tu succombais, j'allais être vengée;
Titus, le seul Titus, arrête tes destins!
Je vois tes murs tremblants, soutenus par ses mains;
Il combat, il triomphe; ô mortelles alarmes!
Titus est en tout temps la source de mes larmes.
Entends-tu tous ces cris? vois-tu tous ces honneurs
Que ce peuple décerne à ses triomphateurs?
Ces aigles à Tarquin par Titus arrachées,

Ces dépouilles des rois à ce temple attachées,
Ces lambeaux précieux d'étendards tout sanglants,
Ces couronnes, ces chars, ces festons, cet encens,
Tout annonce en ces lieux sa gloire et mon outrage.
Mon cœur, mon lâche cœur l'en chérit davantage.
Par ces tristes combats, gagnés contre son roi,
Je vois ce qu'il eût fait s'il combattait pour moi;
Sa valeur m'éblouit, cet éclat qui m'impose
Me laisse voir sa gloire, et m'en cache la cause.

ALGINE.

L'absence, la raison, ce trône où vous montez,
Rendront un heureux calme à vos sens agités;
Vous vaincrez votre amour, et quoi qu'il vous en coûte,
Vous saurez....

TULLIE.

Oui, mon cœur le haïra sans doute.
Ce fier républicain, tout plein de ses exploits,
Voit d'un œil de courroux la fille de ses rois:
Ce jour, tu t'en souviens, plein d'horreur et de gloire;
Ce jour que signala sa première victoire,
Quand Brutus enchanté le reçut dans ces lieux,
Du sang de mon parti tout couvert à mes yeux;
Incertaine, tremblante, et démentant ma bouche,
J'interdis ma présence à ce Romain farouche.
Quel penchant le cruel sentait à m'obéir!
Combien depuis ce temps il se plaît à me fuir?
Il me laisse à mon trouble, à ma faiblesse extrême,
A mes douleurs.

ALGINE.

On vient. Madame, c'est lui-même.

SCÈNE II.

TITUS, TULLIE, ALGINE.

TITUS, au fond du théâtre.

Voyons-la, n'écoutons que mon seul désespoir.

TULLIE.

Dieux! je ne puis le fuir, et tremble de le voir.

TITUS.

Mon abord vous surprend, madame; et ma présence
Est à vos yeux en pleurs une nouvelle offense:
Mon cœur s'était flatté de vous obéir mieux;

Mais vous partez. Daignez recevoir les adieux
D'un Romain qui pour vous eût prodigué sa vie;
Qui ne vous préféra que sa seule patrie;
Qui le ferait encor, mais qui dans ces combats,
Où l'amour du pays précipita ses pas,
Ne chercha qu'à finir sa vie infortunée,
Puisqu'à vous offenser les dieux l'ont condamnée.

TULLIE.

Dans quel temps à mes yeux le cruel vient s'offrir!
Quoi vous! fils de Brutus, vous que je dois haïr?
Vous, l'auteur inhumain des malheurs de ma vie,
Vous opprimez mon père, et vous plaignez Tullie?
Dans ce jour de triomphe, et parmi tant d'honneurs,
Venez-vous à mes yeux jouir de mes douleurs?
Tant de gloire suffit: n'y joignez point mes larmes.

TITUS.

Le ciel a de ma gloire empoisonné les charmes.
Puisse ce ciel pour vous plus juste désormais,
A vos malheurs passés égaler ses bienfaits!
Il vous devait un trône; allez régner, madame;
Partagez d'un grand roi la couronne et la flamme;
Il sera trop heureux, il combattra pour vous;
Et c'est le seul des rois dont mon cœur est jaloux,
Le seul dans l'univers digne de mon envie.

TULLIE.

Calme ton trouble affreux, malheureuse Tullie;
Sortons... où suis-je?

TITUS.

Hélas! où vais-je m'emporter?
Mon sort est-il toujours de vous persécuter?
Eh bien! voyez mon cœur, et daignez me connaître.
Je fus votre ennemi, madame, et j'ai dû l'être;
Mais, pour vous en venger, les destins en courroux
M'avaient fait votre esclave, en m'armant contre vous;
Ce feu que je condamne, autant qu'il vous offense,
Né dans le désespoir, nourri dans le silence,
Accru par votre haine, en ces derniers moments,
Ne peut plus devant vous se cacher plus long-temps:
Punissez, confondez un aveu téméraire;
Secondez mes remords, armez votre colère;
Je n'attends, je ne veux ni pardon, ni pitié,
Et ne mérite rien que votre inimitié.

TULLIE.

Quels maux tu m'as causés, Brutus inexorable!

TITUS.

Vengez-vous sur son fils, il est le seul coupable.
Punissez ses exploits, ses feux, ses cruautés;
Il poursuit votre père, il vous aime.

TULLIE.

Arrêtez....
Vous savez qui je suis, et qu'un Romain peut-être
Devait plus de respect au sang qui m'a fait naître;
Mais je ne m'arme point contre un fils de Brutus
Du vain orgueil d'un rang qu'il ne reconnaît plus.
Je suis dans Rome encor, mais j'y suis prisonnière;
Je porte ici le poids des malheurs de mon père;
Mes maux sont votre ouvrage, et j'ose me flatter
Qu'un héros tel que vous n'y veut point insulter;
Qu'il ne recherche point la criminelle gloire
De tenter sur mon cœur une indigne victoire.
Mais si pour comble enfin de mes destins affreux
J'ai sur vous en effet ce pouvoir malheureux,
Si le cœur d'un Romain connaît l'obéissance,
Si je puis commander, évitez ma présence;
Pour la dernière fois, cessez de m'accabler,
Et respectez les pleurs que vos mains font couler.

SCÈNE III.

TITUS, seul.

Qu'ai-je dit? que ferai-je? et que viens-je d'entendre?
Jusqu'où ma passion m'a-t-elle pu surprendre?
Ah! pourquoi faites-vous, destins trop rigoureux,
Du jour de mon triomphe un jour si malheureux?

SCÈNE IV.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Messala, c'est à toi qu'il faut que je confie
Le trouble, le secret, le crime de ma vie,
Les orages soudains de mon cœur agité.

MESSALA.

Quoi, seigneur! du sénat l'injuste autorité...

TITUS.

L'amour, l'ambition, le sénat, tout m'accable.
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable, etc.

Par la nouvelle disposition, les scènes 4 et 5 de 1731 et 1736 sont devenues les scènes 1 et 2. B.

6 Éditions de 1731 à 1746 :

Je devenais Romain, je sortais d'esclavage.

7 Éditions de 1731 à 1748 :

Quoi! le fils de Brutus, un soldat, un Romain,
Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
Coupable envers Tullie, envers Rome et moi-même,
Ce sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
Le dépit, etc.

8 Éditions de 1731 à 1748 :

Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières?

9 Dans les éditions de 1731 et 1736, après la scène entre Titus et Arons, qui était la cinquième, venait le monologue suivant formant la sixième :

TITUS, seul.

Il sort; en quel état, en quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ah! douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non; ministre dangereux,
Tu venais découvrir le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie!
Grands dieux! s'il était vrai... Quels vains égarements
De leur erreur flatteuse empoisonnent mes sens?
Cependant que j'embrasse une image frivole,
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple, rassemblé sous ces arcs triomphaux
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les serments redoutables,

De notre liberté garants inviolables.
Allons... mais j'y verrai ces sénateurs jaloux,
Cette foule de rois, l'objet de mon courroux.
Malheureux! ce sénat, dont l'orgueil t'humilie,
Le haïrais-tu tant, si tu n'aimais Tullie?
Tout révolte en ces lieux tes sens désespérés;
Tout paraît injustice à tes yeux égarés.
Va, c'est trop à la fois éprouver de faiblesse.
Étouffe ton dépit, commande à ta tendresse.
Que tant de passions qui déchirent ton cœur
Soient au rang des tyrans dont Titus est vainqueur!

FIN DU SECOND ACTE.

Cet acte, tel qu'il est aujourd'hui dans le texte, date de 1738. B.

10 L'édition de Kehl est la première dans laquelle on lise:

Je vous l'avais prédit.

Toutes les éditions données du vivant de l'auteur portent:

J'avais trop présumé. B.

11 Du trône avec Tullie un assuré partage.

est ce qu'on lit dans toutes les éditions antérieures à celle de Kehl. B.

12 Toutes les éditions qui ont précédé celle de Kehl donnent ainsi ce vers:

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine. B.

13 Dans les éditions de 1731 et 1736, il y a:

A la fille des rois doivent leur liberté....

TULLIE.

Je trahirais le roi qui m'a donné la vie?

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?

TULLIE.

L'amour doit donc se taire, et sans plus m'avilir,
Pour un ingrat...

Et la scène suivante commençait ainsi:

Madame, il est temps de partir. B.

14 Dans les éditions de 1731 et 1736, cet acte commence ainsi:

SCÈNE I.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Laisse-moi. Je ne veux lui parler, ni l'entendre;
A des affronts nouveaux faut-il encor m'attendre?
Faut-il voir le cruel allumer tour-à-tour
Le flambeau de la haine, et celui de l'amour?
De quel saisissement je demeure frappée!
Ministre dangereux, pourquoi m'as-tu trompée?
Et lorsqu'un prompt départ allait m'en séparer,
Pourquoi pour mon malheur l'as-tu pu différer?

ALGINE.

On vous attend, madame.

TULLIE.

Et je demeure encore!
Et je ne puis quitter un séjour que j'abhorre!
De mes lâches regrets je me sens consumer;
Pour qui? pour un ingrat qui rougit de m'aimer.
Malheureuse! est-ce à toi d'éclater en murmures?
Tu méritas trop bien ta honte et tes injures,
Quand, du pur sang des rois trahissant la splendeur,
D'un sujet révolté l'amour fit ton vainqueur.
Tu vois comme il me traite; il ne m'a point suivie.
Fier de ses attentats, et plein de sa patrie,
Le cruel s'applaudit de sa fausse vertu.

ALGINE.

Plus que vous ne pensez Titus est combattu;
Ainsi que votre amour il ressent vos alarmes;
Je l'ai vu retenir et répandre des larmes.
Vous-même, contre vous, témoin de ses efforts,
Vous devriez, madame, excuser ses remords;
Ils sont dignes de vous; son cœur noble et sincère,
Imitant vos vertus, ne peut trahir son père.
Que dis-je? vous savez par quels affreux serments
Rome à ses intérêts enchaîne ses enfants.
Ce matin, dans ces lieux, Titus jurait encore
Une haine éternelle à ce sang qu'il adore:
Que peut faire, après tout, son cœur désespéré?

TULLIE.

M'obéir, il n'a point de devoir plus sacré.
Quoi donc, tant de Romains, Tibérinus son frère,
Briguent de me venger, sans espoir de me plaire;
Et lui... dirai-je, hélas! lui si cher à mes yeux,
Lui sans qui désormais le jour m'est odieux,
Après que mon devoir, après que sa tendresse,
A cet excès d'amour ont conduit ma faiblesse,
Lui me trahir?

ALGINE.

Au fond de son cœur agité,
Vous l'emportez sur Rome, et sur la liberté.

TULLIE.

Ah! liberté coupable, et vertu de rebelle!
Ah! plus cruel amant que citoyen fidèle!
N'attendons plus, partons, si je puis, sans regret.
Je ne sais quelle horreur m'épouvante en secret.
Peut-être ma terreur est injuste et frivole;
Mais je vois en tremblant cet affreux Capitole;
Je crains pour Titus même; et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible, armé contre nous deux;
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare;
Allons....

SCÈNE II.

TULLIE, ALGINE, TITUS.

TITUS.

Non, demeurez; daignez encor...

TULLIE.

Barbare,
Veux-tu par tes discours....

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux.

Voyez dans le texte la scène 3, page 412. B.

[15] Éditions de 1738 à 1746.

J'attendais un destin plus digne et plus heureux.

[16] Ces vers ont été imités dans *Warwick*, par M. de La Harpe :

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi. K.

[17] Je suis ici le texte de toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur. Les éditeurs de Kehl sont les premiers qui aient mis :

Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux ! B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE BRUTUS.

LES ORIGINAUX,

OU

MONSIEUR DU CAP-VERT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

1732.

PRÉFACE

DU NOUVEL ÉDITEUR.

Cette pièce n'a jamais été représentée sur des théâtres publics; mais elle l'a été sur un théâtre particulier, en 1732. C'est Voltaire lui-même qui le dit dans son article ART DRAMATIQUE des *Questions sur l'Encyclopédie* (voyez tome XXVII, pages 103-4). La première édition des *Originaux* a été donnée par M. E.-A. Lequien, en 1820, dans le tome IX de son édition des *OEuvres de Voltaire*. Un manuscrit intitulé *Monsieur Du Cap-Vert*, et qui était dans la bibliothèque de Pont de Veyle, appartenant aujourd'hui à M. de Soleinne, présente des différences de texte dont quelques unes ont été admises par M. Lequien, et reproduites par des éditeurs plus récents. Je m'en suis tenu au manuscrit dont je suis redevable à feu Decroix, et qu'il avait fait faire sur une copie venant de Longchamp, secrétaire de Voltaire. J'ai mis en variantes les passages introduits dans le texte par M. Lequien.

Cholet de Jetphort, éditeur des *Étrennes lyriques*, donna, dans le volume de 1785, les cinq couplets qui terminent les *Originaux*, comme tirés d'une comédie de Voltaire, intitulée : *Le capitaine Boursoufle*. Mais il manquait deux vers au 3e couplet; et D'Aquin de Chateaulyon, dans son *Almanach littéraire* de 1786, ne cita que quatre couplets. Le nom de Boursoufle est au nombre des personnages dans le manuscrit intitulé : *Monsieur Du Cap-Vert;* et c'est sous le titre de *Grand Boursoufle* que madame de Grafigny parle des *Originaux* (voyez *Vie privée de Voltaire et de madame Du Chatelet*, 1820, in-8°, pages 130 et 135). Voltaire avait aussi donné le titre de *Boursoufle* à une pièce dont il existe plusieurs versions : voyez, dans le tome IV, troisième du THÉATRE, l'*Avertissement* (de M. Decroix) en tête de *l'Échange*.

Les *Originaux* ont donné l'idée du *Préjugé à la mode*, comédie de Lachaussée, jouée en 1735 (voyez tome XXVII, page 104). La scène 5 du Ve acte du *Préjugé à la mode* a surtout quelque rapport avec la scène 9e du IIIe acte des *Originaux*.

BEUCHOT.

PERSONNAGES.

M. DU CAP-VERT, armateur.
LE PRÉSIDENT BODIN.
LA PRÉSIDENTE BODIN.
LE COMTE DES-APPRÊTS[1], gendre du président.
LA COMTESSE, épouse du comte.
LE CHEVALIER DU HASARD, frère inconnu du comte.
FANCHON, fille cadette du président, sœur de la comtesse, et amante du chevalier.
Mme DU CAP-VERT, femme de l'armateur.
M. DE L'ÉTRIER, écuyer du comte.
M. DU TOUPET, perruquier du comte.
PLUSIEURS VALETS DE CHAMBRE.
UN PAGE.
CHAMPAGNE, laquais de la présidente.
NUIT-BLANCHE, laquais du chevalier Du Hasard.
Mme RAFLE, gouvernante.

La scène est dans la maison du président.

LES ORIGINAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DU HASARD, NUIT-BLANCHE.

LE CHEVALIER.

Nuit-Blanche!

NUIT-BLANCHE.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

N'est-ce point ici la maison?

NUIT-BLANCHE.

Je crois que nous y voici. Nous sommes près du jardin du président Bodin : n'est-ce pas cela que vous cherchez?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est cela même; mais il faut bien autre chose. (Ils s'introduisent dans le jardin.) Elle ne paraît point encore.

NUIT-BLANCHE.

Qui?

LE CHEVALIER.

Elle.

NUIT-BLANCHE.

Qui, elle?

LE CHEVALIER.

Cette fille charmante.

NUIT-BLANCHE.

Quoi! monsieur, la fille du président Bodin vous aurait déjà donné rendez-vous?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bien impertinent avec votre déjà: il y a un mois entier que je l'aime, et qu'elle le sait; il y a par conséquent bientôt un mois qu'elle aurait dû m'accorder cette petite faveur. Mais que veux-tu? les filles s'enflamment aisément et se rendent difficilement: si c'était une dame un peu accoutumée au monde, nous nous serions peut-être déjà quittés.

NUIT-BLANCHE.

Eh! de grace, monsieur, où avez-vous déjà fait connaissance avec cette demoiselle dont le cœur est si aisé, et l'accès si difficile?

LE CHEVALIER.

Où je l'ai vue? Partout, à l'opéra, au concert, à la comédie, enfin en tous les lieux où les femmes vont pour être lorgnées, et les hommes perdre leur temps. J'ai gagné sa suivante de la façon dont on vient à bout de tout, avec de l'argent: c'était à elle que tu portais toutes mes lettres, sans la connaître. Enfin, après bien des prières et des refus, elle consent à me parler ce soir. Les fenêtres de sa chambre donnent sur le jardin. On ouvre, avançons.

SCÈNE II.

FANCHON, à la fenêtre; LE CHEVALIER, au-dessous.

FANCHON.

Est-ce vous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est moi, mademoiselle, qui fais, comme vous voyez, l'amour à l'espagnole, et qui serais très heureux d'être traité à la française, et de dire à vos genoux que je vous adore, au lieu de vous le crier sous les fenêtres, au hasard d'être entendu d'autres que de vous.

FANCHON.

Cette discrétion me plaît : mais parlez-moi franchement, m'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Depuis un mois, je suis triste avec ceux qui sont gais; je deviens solitaire, insupportable à mes amis et à moi-même; je mange peu, je ne dors point : si ce n'est pas là de l'amour, c'est de la folie; et, de façon ou d'autre, je mérite un peu de pitié.

FANCHON.

Je me sens toute disposée à vous plaindre; mais si vous m'aimiez autant que vous dites, vous vous seriez déjà introduit auprès de mon père et de ma mère, et vous seriez le meilleur ami de la maison, au lieu de faire ici le pied de grue et de sauter les murs d'un jardin.

LE CHEVALIER.

Hélas! que ne donnerais-je point pour être admis dans la maison!

FANCHON.

C'est votre affaire; et, afin que vous puissiez y réussir, je vais vous faire connaître le génie des gens que vous avez à ménager.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, pourvu que vous commenciez par vous.

FANCHON.

Cela ne serait pas juste; je sais trop ce que je dois à mes parents. Premièrement, mon père est un vieux président riche et bon-homme, fou de l'astrologie, où il n'entend rien. Ma mère est la meilleure femme du monde, folle de la médecine, où elle entend tout aussi peu : elle passe sa vie à faire et à tuer des malades. Ma sœur aînée est une grande créature, bien faite, folle de son mari, qui ne l'est point du tout d'elle. Son mari, mon beau-frère, est un soi-disant grand-seigneur, fort vain, très fat, et rempli de chimères. Et moi je deviendrais peut-être encore plus folle que tout cela si vous m'aimiez aussi sincèrement que vous venez de me l'assurer.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! que vous me donnez d'envie de figurer dans votre famille! mais...

FANCHON.

Mais, il serait bon que vous me parlassiez un peu de la vôtre; car je ne connais encore de vous que vos lettres.

LE CHEVALIER.

Vous m'embarrassez fort : il me serait impossible de donner du ridicule à mes parents.

FANCHON.

Comment! impossible! vous n'avez donc ni père ni mère?

LE CHEVALIER.

Justement.

FANCHON.

Ne peut-on pas savoir au moins de quelle profession vous êtes?

LE CHEVALIER.

Je fais profession de n'en avoir aucune; je m'en trouve bien. Je suis jeune, gai, honnête homme; je joue, je bois, je fais, comme vous voyez, l'amour: on ne m'en demande pas davantage. Je suis assez bien venu partout; enfin je vous aime de tout mon cœur: c'est une maladie que votre astrologue de père n'a pas prévue, et que votre bonne femme de mère ne guérira pas, et qui durera peut-être plus que vous et moi ne voudrions.

FANCHON.

Votre humeur me fait plaisir; mais je crains bien d'être aussi malade que vous: je ne vous en dirais pas tant si nous étions de plain-pied; mais je me sens un peu hardie de loin... Eh! mon dieu! voici ma grande sœur qui entre dans ma chambre, et mon père et ma mère dans le jardin. Adieu; je jugerai de votre amour si vous vous tirez de ce mauvais pas en habile homme.

NUIT-BLANCHE, en se collant à la muraille.

Ah! monsieur, nous sommes perdus! voici des gens avec une arquebuse.

LE CHEVALIER.

Non, ce n'est qu'une lunette; rassure-toi. Je suis

sûr de plaire à ces gens-ci, puisque je connais leur ridicule et leur faible.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT BODIN, LA PRÉSIDENTE, DOMESTIQUES, LE CHEVALIER, NUIT-BLANCHE.

LE PRÉSIDENT, avec une grande lunette.

On voit bien que je suis né sous le signe du cancre; toutes mes affaires vont de guingois. Il y a six mois que j'attends mon ami, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux capitaine de vaisseau qui doit épouser ma cadette; et je vois certainement qu'il ne viendra de plus d'un an : le bourreau a Vénus rétrogade. Voici d'un autre côté mon impertinent de gendre, monsieur le comte Des-Apprêts, à qui j'ai donné mon aînée; il affecte l'air de la mépriser; il ne veut pas me faire l'honneur de me donner des petits-enfants : ceci est bien plus rétrograde encore. Ah! malheureux président! malheureux beau-père! sur quelle étoile ai-je marché? Çà, voyons un peu en quel état est le ciel ce soir.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous ai déjà dit, mon toutou, que votre astrologie n'est bonne qu'à donner des rhumes; vous devriez laisser là vos lunettes et vos astres. Que ne vous occupez-vous, comme moi, de choses utiles? J'ai trouvé enfin l'élixir universel, et je guéris tout mon quartier. Eh bien, Champagne, comment se porte ta femme, à qui j'en ai fait prendre une dose?

CHAMPAGNE.

Elle est morte ce matin.

LA PRÉSIDENTE.

J'en suis fâchée : c'était une bonne femme. Et mon filleul, comment est-il depuis qu'il a pris ma poudre corroborative ?... Eh mais ! que vois-je, mon toutou ? un homme dans notre jardin !

LE PRÉSIDENT.

Ma toute, il faut observer ce que ce peut être, et bien calculer ce phénomène.

LE CHEVALIER, *tirant sa lunette d'opéra.*

Le soleil entre dans sa cinquantième maison.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, monsieur, qui vous fait entrer dans la mienne, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER, *en regardant le ciel.*

L'influence des astres, monsieur, Vénus, dont l'ascendance...

LE PRÉSIDENT.

Que veut dire ceci ? c'est apparemment un homme de la profession.

(*Ils se regardent tous deux avec leurs lunettes.*)

LA PRÉSIDENTE.

C'est apparemment quelque jeune homme qui vient me demander des remèdes ; il est vraiment bien joli : c'est grand dommage d'être malade à cet âge.

LE PRÉSIDENT.

Excusez, monsieur, si n'ayant pas l'honneur de vous connaître...

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, c'était un bonheur que les conjonctions les plus bénignes me fesaient espérer : je me promenais près de votre magnifique maison pour...

LA PRÉSIDENTE.

Pour votre santé apparemment.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; je languis depuis un mois, et je me flatte que je trouverai enfin du secours. On m'a assuré que vous aviez ici ce qui me guérirait.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, oui, je vous guérirai; je vous entreprends, et je veux que ma poudre et mon dissolvant...

LE PRÉSIDENT.

C'est ma femme, monsieur, que je vous présente. (Parlant bas, et se touchant le front.) La pauvre toute est un peu blessée là... Mais parlons un peu raison, s'il vous plaît. Ne disiez-vous pas qu'en vous promenant près de ma maison vous aviez...

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, je vous disais que j'avais découvert un nouvel astre au-dessus de cette fenêtre, et qu'en le contemplant j'étais entré dans votre jardin.

LE PRÉSIDENT.

Un nouvel astre! comment! cela fera du bruit.

LE CHEVALIER.

Je voudrais bien pourtant que la chose fût secrète. Il brillait comme Vénus, et je crois qu'il a les plus douces influences du monde. Je le contemplais, j'ose dire, avec amour; je ne pouvais en écarter mes yeux : j'ai même, puisqu'il faut vous le dire, été fâché quand vous avez paru.

LE PRÉSIDENT.

Vraiment, je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Pardonnez, monsieur, à ce que je vous dis; ne me regardez pas d'un aspect malin, et ne soyez pas en opposition avec moi : vous devez savoir l'empressement que j'avais de vous faire ma cour. Mais enfin quand il s'agit d'un astre...

LE PRÉSIDENT.

Ah! sans doute. Et où l'avez-vous vu? vous me faites palpiter le cœur.

LE CHEVALIER.

C'est l'état où je suis. Je l'ai vu, vous dis-je. Ah! quel plaisir j'avais en le voyant! quel aspect! c'était tout juste ici; mais cela est disparu dès que vous êtes venu dans le jardin.

LE PRÉSIDENT.

Ceci mérite attention : c'était sans doute quelque comète.

LE CHEVALIER.

Du moins elle avait une fort jolie chevelure.

LA PRÉSIDENTE, le tirant par le bras.

Mon pauvre jeune homme, ne vous arrêtez point aux visions cornues de mon mari. Venons au fait : peut-être votre mal presse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; je me sentais tout en feu avant que vous parussiez.

LA PRÉSIDENTE, lui tâtant le pouls.

Voilà cependant un pouls bien tranquille.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ce n'est que depuis que j'ai l'honneur

de vous parler : c'était tout autre chose auparavant. Ah ! quelle différence, madame !

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre enfant ! vous avez pourtant la couleur bonne et l'œil assez vif. Çà, ne déguisez rien : avez-vous la liberté du...

LE CHEVALIER.

Plus de liberté, madame ; c'est là mon mal : cela commença, il y a un mois, sur l'escalier de la comédie ; mes yeux furent dans un éblouissement involontaire, mon sang s'agita ; j'éprouvai des palpitations, des inquiétudes, ah ! madame, des inquiétudes !..

LA PRÉSIDENTE.

Dans les jambes ?

LE CHEVALIER.

Ah ! partout, madame, des inquiétudes cruelles ; je ne dormais plus ; je rêvais toujours à la même chose, j'étais mélancolique.

LA PRÉSIDENTE.

Et rien ne vous a donné du soulagement ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, madame ; cinq ou six ordonnances par écrit m'ont donné un peu de tranquillité. Je me suis mis entre les mains d'un médecin charmant, qui a entrepris ma cure ; mais je commence à croire qu'il faudra que vous daigniez l'aider : heureux si vous pouvez consulter avec lui sur les moyens de me mettre dans l'état où j'aspire.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! vous n'avez qu'à l'amener, je le purgerai lui-même, je vous en réponds.

LE PRÉSIDENT.

Or çà, monsieur, point de compliments entre gens du métier : vous souperez avec nous ce soir, si vous le trouvez bon; et cela en famille avec ma femme, ma fille la comtesse, et ma fille Fanchon.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, vous ne pouviez, je vous jure, me faire un plus grand plaisir.

LE PRÉSIDENT.

Et après souper, je veux que nous observions ensemble l'état du ciel.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; j'ai d'ordinaire après souper la vue un peu trouble.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez me tuer ce pauvre garçon; et moi je vous dis qu'après souper il prendra trois de mes pilules. Mais je veux auparavant qu'il fasse connaissance avec toute ma famille.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien dit, ma toute : qu'on fasse descendre madame la comtesse et Fanchon.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles! madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Nous descendons, madame.

FANCHON.

Je vole, ma mère.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, MADAME LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles, voici un de mes malades que je vous recommande : je veux que vous en ayez soin ce soir à souper.

FANCHON.

Ah ! ma mère, si nous en aurons soin ! il sera entre nous deux, et ce sera moi qui le servirai.

LE PRÉSIDENT.

Ce jeune gentilhomme, mes filles, est un des grands astrologues que nous ayons : ne manquez pas de lui bien faire les honneurs de la maison.

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, je revois la brillante comète dont la vue est si charmante [2].

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau guigner, je ne vois rien.

LE CHEVALIER.

C'est que vous ne regardez pas avec les mêmes yeux que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! madame la comtesse, serez-vous toujours triste ? et ne pourrai-je point purger cette mauvaise humeur ? J'ai deux filles bien différentes. Vous diriez Démocrite et Héraclite : l'une a l'air d'une veuve affligée ; et cette étourdie-ci rit toujours. Il faut que je

donne des gouttes d'Angleterre à l'une, et de l'opium à l'autre.

LA COMTESSE.

Hélas ! madame, vous me traitez de veuve ; il est trop vrai que je le suis. Vous m'avez mariée, et je n'ai point de mari : monsieur le comte s'est mis dans la tête qu'il dérogerait s'il m'aimait. J'ai le malheur de respecter des nœuds qu'il néglige, et de l'aimer parcequ'il est mon mari, comme il me méprise parceque je suis sa femme : je vous avoue que j'en suis inconsolable.

LA PRÉSIDENTE.

Votre mari est un jeune fat, et toi une sotte, ma chère fille : je n'ai point de remèdes pour des cas si désespérés. Le comte ne vous voit point du tout la nuit, rarement le jour. Je sais bien que l'affront est sanglant ; mais enfin c'est ainsi que M. le président en use avec moi depuis quinze ans : vois-tu que je m'arrache les cheveux pour cela ?

FANCHON.

La chose est un peu différente : pour moi, si j'étais à la place de ma sœur aînée, je sais bien ce que je ferais.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi, coquine ?

FANCHON.

Ce qu'elle est assez sotte pour ne pas faire.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau observer, je me donne le torticolis, et je ne découvre rien. Je vois bien que vous êtes plus ha-

bile que moi : oui, vous êtes venu tout à propos pour me tirer de bien des embarras.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous.

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez, monsieur, mes deux filles : l'une est malheureuse parcequ'elle a un mari ; et celle-ci commence à l'être parcequ'elle n'en a point. Mais ce qui me désoriente et me fait voir des étoiles en plein midi...

FANCHON.

Eh bien ! mon père ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

C'est que le mari qui est destiné à ma fille cadette...

FANCHON.

Un mari, mon père !

LE CHEVALIER.

Un mari, monsieur !

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! ce mari peut-être est-il malade. Cela ne sera rien ; je le guérirai[3].

LE PRÉSIDENT.

Ce mari, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux armateur....

FANCHON.

Ah ! mon père, un corsaire ?

LE PRÉSIDENT.

C'est mon ancien ami : vous croyez bien que j'ai tiré sa nativité. Il est né sous le signe des poissons. Je lui avais promis de plus Fanchon avant qu'elle fût née ;

en un mot, ce qui me confond, c'est que je vois clairement que Fanchon sera mariée bientôt, et encore plus clairement que M. Du Cap-Vert ne sera de retour que dans un an : il faut que vous m'aidiez à débrouiller cette difficulté.

FANCHON.

Cela me paraît très aisé, mon père : vous verrez que je serai mariée incessamment, et que je n'épouserai pas votre marin.

LE CHEVALIER.

Autant que mes faibles lumières peuvent me faire entrevoir, mademoiselle votre fille, monsieur, raisonne en astrologue judicieuse encore plus que judiciaire; et je crois, moi, par les aspects d'aujourd'hui, que ce forban ne sera jamais son mari.

FANCHON.

Sans avoir étudié, je l'ai deviné tout d'un coup.

LE PRÉSIDENT.

Et sur quoi pensez-vous, monsieur, que le capitaine ne sera pas mon gendre?

LE CHEVALIER.

C'est qu'il est déjà gendre d'un autre. Ce capitaine n'est-il pas de Bayonne?

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! je suis aussi de Bayonne, moi qui vous parle.

FANCHON.

Je crois que le pays d'où vous êtes sera le pays de mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Que fait au mariage de ma fille que vous soyez de Bayonne ou de Pampelune ?

LE CHEVALIER.

Cela fait que j'ai connu M. Du Cap-Vert lorsque j'étais enfant, et que je sais qu'il était marié à Bayonne.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! je vois que vous ne savez pas le passé aussi bien que l'avenir. Je vous apprends qu'il n'est plus marié, que sa femme est morte il y a quinze ans, qu'il en avait environ cinquante quand il l'a perdue, et que, dès qu'il sera de retour, il épousera Fanchon. Allons tous souper.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais je n'ai point ouï dire que sa femme fût morte.

FANCHON.

Je me trompe bien fort, ou les étoiles auront un pied de nez dans cette affaire, et je ne m'embarquerai pas avec monsieur Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Au moins, mademoiselle, le voyage ne serait pas de long cours. Par le calcul de monsieur votre père, le pauvre cher homme a soixante-dix ans, et pourrait mourir de vieillesse avant de me faire mourir de douleur.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, mon malade, ne vous amusez point ici. Tout ce que je connais du ciel à l'heure qu'il est, c'est qu'il tombe du serein. Donnez-moi la main, et venez vous mettre à table à côté de moi.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

Demeure un peu, ma sœur Fanchon[4].

FANCHON.

Il faut que j'aille servir notre malade, ma chère comtesse : le ciel le veut comme cela.

LA COMTESSE.

Donne-moi pour un moment la préférence.

FANCHON.

Pour un moment, passe.

LA COMTESSE.

Je n'ai plus de confiance qu'en toi, ma petite sœur.

FANCHON.

Hélas! que puis-je pour vous, moi qui suis si fort embarrassée pour moi-même?

LA COMTESSE.

Tu peux m'aider.

FANCHON.

A quoi? à vous venger de votre glorieux et impertinent mari? oh! de tout mon cœur.

LA COMTESSE.

Non, mais à m'en faire aimer.

FANCHON.

Il n'en vaut pas la peine, puisqu'il ne vous aime pas. Mais voilà malheureusement la raison pourquoi vous êtes si fort attachée à lui : s'il était à vos pieds, vous seriez peut-être indifférente.

LA COMTESSE.

Le cruel me traite avec tant de mépris!... Il en use avec moi comme si nous étions mariés de cinquante ans [5].

FANCHON.

C'est un air aisé : il prétend que ce sont les manières du grand monde. Le fat! ah! que vous êtes bonne, ma sœur, d'être honnête femme!

LA COMTESSE.

Prends pitié de ma sottise.

FANCHON.

Oui, mais à condition que vous prendrez part à ma folie.

LA COMTESSE.

Aide-moi à gagner le cœur de mon mari.

FANCHON.

Pourvu que vous me prêtiez quelque secours pour m'empêcher d'être l'esclave du corsaire qu'on me destine.

LA COMTESSE.

Viens, je te communiquerai mes desseins après souper.

FANCHON.

Et moi je vous communiquerai mes petites idées.... Voilà comme les sœurs devraient toujours vivre. Allons donc, ne pleurez plus, pour que je puisse rire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

J'ai passé une nuit affreuse, ma chère petite sœur.

FANCHON.

Je n'ai pas plus dormi que vous.

LA COMTESSE.

J'ai toujours les dédains de mon mari sur le cœur.

FANCHON.

Et moi les agréments du chevalier dans l'imagination.

LA COMTESSE.

Tu te moques de moi, de voir à quel point j'aime mon mari.

FANCHON.

Vous ne songez guère combien le chevalier me tourne la tête.

LA COMTESSE.

Je tremble pour toi.

FANCHON.

Et moi je vous plains.

LA COMTESSE.

Aimer un jeune aventurier qui a même la bonne foi de faire entendre qu'il n'a ni naissance ni fortune!

FANCHON.

Larmoyer pour un mari qui n'est peut-être pas si grand seigneur qu'il le dit!

LA COMTESSE.

Ah!

FANCHON.

Qui a plus de dettes que de bien, plus d'impertinence que d'esprit, plus d'orgueil que de magnificence, plus...

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur!

FANCHON.

Qui vous dédaigne, qui prodigue avec des filles d'opéra ce que vous lui avez apporté en mariage, un débauché, un fat...

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, arrêtez donc.

FANCHON.

Un petit freluquet idolâtre de sa figure, et qui est plus long-temps que nous à sa toilette, qui copie tous les ridicules de la cour sans en prendre une seule bonne qualité, qui fait l'important, qui...

LA COMTESSE.

Ma sœur, je ne puis en entendre davantage.

FANCHON.

Il ne tient pourtant qu'à vous : cela ne finira pas sitôt.

LA COMTESSE.

Il a de grands défauts, sans doute, je ne les connais que trop; je les ai remarqués exprès, j'y ai pensé nuit et jour pour me détacher de lui, ma chère en-

fant : mais, à force de les avoir toujours présents à l'esprit, enfin je m'y suis presque accoutumée comme aux miens; et peut-être qu'avec le temps ils me seront également chers.

FANCHON.

Ah! ma sœur, s'il vous fesait l'honneur de vous traiter comme sa femme, et si vous connaissiez sa personne aussi bien que vous connaissez ses vices, peut-être en peu de temps seriez-vous tranquille sur son compte. Enfin vous voilà donc résolue d'employer à sa conversion tout ce que vous tenez de la libéralité de mon père?

LA COMTESSE.

Assurément : quand il n'en coûte que de l'argent pour gagner un cœur, on l'a toujours à bon marché.

FANCHON.

Oui, mais un cœur ne s'achète point : il se donne, et ne peut se vendre.

LA COMTESSE.

Quelquefois on est touché des bienfaits. Ma chère enfant, je te charge de tout.

FANCHON.

Vous me donnez un emploi singulier entre un mari et sa femme. Le métier que je m'en vais faire est un peu hardi : il faudra que je prenne les apparences de la friponnerie pour faire une action de vertu. Allons, il n'y a rien qu'on ne fasse pour sa sœur. Retirez-vous; allez faire votre cour à sa toilette : je prendrai mon temps pour lui parler. Souvenez-vous de moi dans l'occasion, je vous en prie, et empêchez qu'on ne m'envoie sur mer.

SCÈNE II.

(Le fond du théâtre s'ouvre.)

LE COMTE DES-APPRÊTS paraît à sa toilette, essayant son habit; SON ÉCUYER, UN TAILLEUR, UN PAGE, UN LAQUAIS; LA COMTESSE entre chez lui.

LE COMTE (sans l'apercevoir, parlant toujours d'un air important.)

Je vous ai déjà dit, mons Des Coutures, que les paniers de mes habits ne sont jamais assez amples : il faut, s'il vous plaît, les faire aussi larges que ceux des femmes, afin que l'on puisse un peu être seul dans le fond de son carrosse. Et vous, mons Du Toupet, songez un peu plus à faire fuir la perruque en arrière : cela donne plus de grace au visage. (à la comtesse.) Ah! vous voilà, comtesse! (à ses gens.) Hé! un peu d'eau de miel, hé! (à la comtesse.) Je suis fort aise de vous voir, madame. (à l'un de ses gens.) Un miroir, hé!... page, a-t-on fait porter ce vin d'Espagne chez la petite Troussé?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

LA COMTESSE.

Pourrait-on avoir l'honneur de vous dire un mot, monsieur?

LE COMTE.

Écoutez, page : était-elle éveillée, la petite?

LE PAGE.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et la grosse duchesse?

LE PAGE.

Monseigneur, elle s'est couchée à huit heures du matin.

M. DE L'ÉTRIER.

Monseigneur, voici votre lingère, votre baigneur, votre parfumeur, votre rôtisseur, votre doreur, votre sellier, votre éperonnier, votre bijoutier, votre usurier, qui attendent dans l'antichambre, et qui demandent tous de l'argent.

LE COMTE, d'un air languissant.

Eh mais! qu'on les jette par les fenêtres : c'est ainsi que j'en ai usé avec la moitié de mon bien, qui m'était pourtant plus cher que tous ces messieurs-là. Allez, allez; dites-leur qu'ils reviennent... dans quelques années, dans quelques années... Hé! prenez ce miroir, page; et vous, mons De l'Étrier...

L'ÉTRIER.

Monseigneur?

LE COMTE.

Dites un peu, mons De l'Étrier, qu'on mette mes chevaux napolitains à ma calèche verte et or.

L'ÉTRIER.

Monseigneur, je les vendis hier pour acheter des boucles d'oreilles à mademoiselle Manon.

LE COMTE.

Eh bien! qu'on mette les chevaux barbes.

L'ÉTRIER.

Un coquin de marchand de foin les fit saisir hier avec votre berline neuve.

LE COMTE.

En vérité, le roi devrait mettre ordre à ces insolences : comment veut-on que la noblesse se soutienne, si on l'oblige de déroger au point de payer ses dettes[6] ?...

LA COMTESSE.

Pourrai-je obtenir audience à mon tour ?

LE COMTE.

Ah ! vous voici encore, madame ? je vous croyais partie avec mes autres créanciers.

LA COMTESSE.

Peut-on se voir méprisée plus indignement ! eh bien ! vous ne voulez donc pas m'écouter ?

LE COMTE, *à son écuyer.*

Mons De l'Étrier, un peu d'or dans mes poches... Eh ! madame, revenez dans quelques années.

LA COMTESSE.

Mauvaise plaisanterie à part, il faut pourtant que je vous parle.

LE COMTE.

Eh bien ! allons donc, il faut bien un peu de galanterie avec les dames : mais ne soyez pas longue.

LA COMTESSE.

Que de coups de poignard !

LE COMTE, *à ses gens.*

Messieurs de la chambre, qu'on ôte un peu cette toilette.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Avez-vous résolu, monsieur, de me faire mourir de chagrin ?

LE COMTE.

Comment donc, madame, en quoi vous ai-je déplu, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

Hélas ! c'est moi qui ne vous déplais que trop. Il y a six mois que nous sommes mariés, et vous me traitez comme si nous étions brouillés depuis trente ans.

LE COMTE, *se regardant dans un miroir de poche, en ajustant sa perruque.*

Vous voilà toute prête à pleurer ! De quoi vous plaignez-vous ? n'avez-vous pas une très grosse pension ? n'êtes-vous pas maîtresse de vos actions ? suis-je un ladre, un bourru, un jaloux ?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu que vous fussiez jaloux ! Insultez-vous ainsi à mon attachement ? vous ne me donnez que des marques d'aversion : était-ce pour cela que je vous ai épousé ?

LE COMTE, *se nettoyant les dents.*

Mais vous m'avez épousé, madame, vous m'avez épousé pour être dame de qualité, pour prendre le pas sur vos compagnes avec qui vous avez été élevée, pour les faire crever de dépit. Moi, je vous ai épousée,... je vous ai épousée, madame, pour ajouter deux cent mille écus à mon bien. De ces deux cent mille

écus, j'en ai déjà mangé cent mille; par conséquent, je ne vous dois plus que la moitié des égards que je vous devais. Quand j'aurai mangé les cent mille autres, je serai tout-à-fait quitte avec vous. Raillerie à part, je vous aime; je ne veux pas que vous soyez malheureuse, mais j'exige que vous ayez un peu d'indulgence.

LA COMTESSE.

Vous m'outrez : vous vous repentirez peut-être un jour de m'avoir désespérée.

LE COMTE.

Quoi donc! qu'avez-vous? venez-vous ici gronder votre mari de quelque tour que vous aura joué votre amant? Ah! comtesse, parlez-moi avec confiance: qui aimez-vous actuellement?

LA COMTESSE.

Ciel! que ne puis-je aimer quelque autre que vous!

LE COMTE.

On dit que vous soupâtes hier avec le chevalier Du Hasard. Il est vraiment aimable: je veux que vous me le présentiez.

LA COMTESSE.

Quelles étranges idées! vous ne pensez donc pas qu'une femme puisse aimer son mari?

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; je pense qu'il y a des occasions où une femme aime son mari : quand il va à la campagne sans elle pour deux ou trois années, quand il se meurt, quand elle essaie son habit de veuve.

LA COMTESSE.

Voilà comme vous êtes; vous croyez que toutes les

femmes sont faites sur le modèle de celles avec qui vous vous ruinez; vous pensez qu'il n'y en a point d'honnêtes.

LE COMTE.

D'honnêtes femmes! mais si fait, si fait; il y en a de fort honnêtes : elles trichent un peu au jeu, mais ce n'est qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Voilà donc tous les sentiments que j'obtiendrai de vous?

LE COMTE.

Croyez-moi, le président et la présidente ont beau faire, je ne veux pas vivre sitôt en bourgeois; et puisque vous êtes madame la comtesse Des-Apprêts, je veux que vous souteniez votre dignité, et que vous n'ayez rien de commun avec votre mari que le nom, les armes, et les livrées. Vous ne savez pas votre monde; vous vous imaginez qu'un mari et une femme sont faits pour vivre ensemble : quelle idée! Holà! hé! là-bas! quelqu'un! holà! hé! messieurs de la chambre!

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, UN PAGE.

LE PAGE.

Monseigneur, voici le président et la présidente.

LE PRÉSIDENT.

Vous pourriez bien dire, monsieur le président, petit maroufle.

LE PAGE, en s'en allant.

Ah! le vilain bourgeois!

LE PRÉSIDENT.

Par Saturne, monsieur le comte, vous en usez bien indignement avec nous, et c'est un phénomène bien étrange que votre conduite. Vous nous méprisez, moi, ma femme et ma fille, comme si vous étiez une étoile de la première grandeur. Vous nous traitez en bourgeois. Parbleu! quand vous seriez au zénith de la fortune, apprenez qu'il est d'un malhonnête homme de mépriser sa femme, et la famille dans laquelle on est entré. Corbleu! je suis las de vos façons : nous ne sommes point faits pour habiter sous le même méridien. Je vous le dis, il faudra que nous nous séparions; et de par tout le zodiaque! (car vous me faites jurer,) dans quelles éphémérides a-t-on jamais lu qu'un gendre traite de haut en bas son beau-père le président, et sa belle-mère la présidente, ne dîne jamais en famille, ne revienne au point du jour que pour coucher seul? Parbleu! si j'étais madame la comtesse, je vous ferais coucher avec moi, mon petit mignon, ou je vous dévisagerais.

LE COMTE.

Bonjour, président, bonjour.

LA PRÉSIDENTE.

N'est-ce pas une honte qu'on ne puisse vous guérir de cette maladie? et que moi, qui ai guéri tout mon quartier, aie [8] chez moi un gendre qui me désespère, et fait mourir sa femme des pâles couleurs? Et où en seriez-vous, si M. le président en eût toujours usé ainsi avec moi? vous n'auriez pas touché six cents sacs de

mille livres que nous vous avons donnés en dot. Savez-vous bien que ma fille est l'élixir des femmes, et que vous ne la méritez pas pour épouse, ni moi pour belle-mère, ni M. le président pour beau-père, ni mon.... ni mon.... Allez, vous êtes un monstre.

LE COMTE.

Je suis charmé de vous voir et de vous entendre, ma chère présidente... Eh! voilà, je crois, le chevalier Du Hasard, dont on m'a tant parlé. Bonjour, mons Du Hasard, bonjour : vraiment, je suis fort aise de vous voir.

LE CHEVALIER.

Il me semble que j'ai vu cet homme-là à Bayonne dans mon enfance. Monsieur, je compte sur l'honneur de votre protection.

LE COMTE.

Comment trouvez-vous madame la comtesse, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je...

LE COMTE.

Ne vous sentez-vous rien pour elle?

LE CHEVALIER.

Le respect que...

LE COMTE.

Ne pourrai-je point vous être bon à quelque chose à la cour, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne...

LE COMTE, l'interrompant toujours d'un air important.

Auprès de quelques ministres, de quelques dames de la cour?

LE CHEVALIER.

Heureusement, monsieur....

LE COMTE.

Il faudra que vous veniez prendre huit tableaux de cavagnole chez la grosse duchesse. Président, présidente, voilà midi qui sonne; allez, allez dîner : vous dînez de bonne heure, vous autres. Holà! hé! quelqu'un! qu'on ouvre à ces dames. Adieu, mesdames. Vous viendrez me voir quelque matin, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Votre gendre est singulier.

LE PRÉSIDENT.

Il est lunatique.

LA PRÉSIDENTE, en s'en allant.

Il est incurable.

LA COMTESSE.

Je suis bien malheureuse!

SCÈNE V.

LE COMTE, M. DE L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons de l'Étrier, je ne laisse pas d'être bien embarrassé, oui.

L'ÉTRIER.

Et moi aussi, monseigneur.

LE COMTE.

J'ai mangé en trois mois deux années de mon revenu d'avance.

L'ÉTRIER.

Cela prouve votre générosité.

LE COMTE.

Je vois que les vertus sont assez mal récompensées en ce monde : personne ne veut me prêter. Comme je suis un grand seigneur, on me craint; si j'étais un bourgeois, j'aurais cent bourses à mon service.

L'ÉTRIER.

Au lieu de cent prêteurs vous avez cent créanciers. J'ai l'honneur d'être votre écuyer, et vous n'avez point de chevaux. Vous avez un page qui n'a point de chemises, des laquais sans gages, des terres en décret: ma foi, j'oserais vous conseiller d'accepter quelque bonne somme du beau-père, et de lui faire un petit comte Des-Apprêts.

LE COMTE.

Je ne veux rien faire d'indigne d'un grand seigneur. Ne voudrais-tu pas que je soupasse, comme un homme désœuvré, avec ma femme? que j'allasse bourgeoisement au lit avec elle, tristement affublé d'un bonnet de nuit, et asservi comme un homme vulgaire aux lois insipides d'un devoir languissant? que je m'humiliasse jusqu'à paraître en public à côté de ma femme? ridicule pendant le jour, dégoûté pendant la nuit; et pour comble d'impertinence, père de famille? Dans trente ans, mon ami, dans trente ans, nous verrons ce que nous pourrons faire pour la fille du président.

L'ÉTRIER.

Mais ne la trouvez-vous pas jolie?

LE COMTE.

Comment! elle est charmante.

L'ÉTRIER.

Eh bien donc !

LE COMTE.

Ah ! si elle était la femme d'un autre, j'en serais amoureux comme un fou ; je donnerais tout ce que je dois (et c'est beaucoup) pour la posséder, pour en être aimé : mais elle est ma femme ; il n'y a pas moyen de la souffrir : j'ai trop l'honneur en recommandation ; il faut un peu soutenir son caractère dans le monde.

L'ÉTRIER.

Elle est vertueuse, elle vous aime.

LE COMTE.

Parlons de ce que j'aime : aurez-vous de l'argent ?

L'ÉTRIER.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Comment, mons de l'Étrier, vous n'avez pu trouver de l'argent chez des bourgeois ?

SCÈNE VI.

FANCHON, LE COMTE.

FANCHON, au page qui la suivait.

Mon petit page, allez un peu voir là-dedans si j'y suis.

(Le page et M. de l'Étrier s'en vont.)

LE COMTE, à Fanchon.

Eh ! ma chère enfant, qui vous amène si matin dans mon appartement ?

FANCHON.

L'envie de vous rendre un petit service.

LE COMTE.

Aimable créature, toute sœur de ma femme que vous êtes, vous me feriez tourner la tête si vous vouliez.

FANCHON.

Je voudrais vous la changer un peu. Ne me dites point de douceurs : ce n'est pas pour moi que je viens ici.

LE COMTE.

Comment !

FANCHON.

Soyez discret, au moins.

LE COMTE.

Je vous le jure, ma chère enfant.

FANCHON.

N'allez jamais en parler à votre femme.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à sa femme ?

FANCHON.

A M. le président, ni à madame la présidente.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à son beau-père ou à sa belle-mère ?

FANCHON.

A mon mari quand j'en aurai un.

LE COMTE.

Est-ce qu'un mari sait jamais rien ?

FANCHON.

Eh bien ! je suis chargée de la part d'une jeune femme extrêmement jolie...

LE COMTE.

Voilà un plaisant métier à votre âge !

FANCHON.

Plus noble que vous ne pensez : les intentions justifient tout ; et quand vous saurez de quoi il est question, vous aurez meilleure opinion de moi, et vous verrez que tout ceci est en tout bien et en tout honneur.

LE COMTE.

Eh bien, mon cœur, une jolie femme ?...

FANCHON.

Qui a de la confiance en moi, m'a priée de vous dire...

LE COMTE.

Quoi ?

FANCHON.

Que vous êtes le plus...

LE COMTE.

Ah ! j'entends.

FANCHON.

Le plus ridicule de tous les hommes.

LE COMTE.

Comment ! race de président...

FANCHON.

Écoutez jusqu'au bout : vous allez être bien surpris. Elle vous trouve donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, extrêmement ridicule, vain comme un paon, dupe comme une buse, fat comme Narcisse ; mais, au travers de ces défauts, elle croit voir en vous des agréments. Vous l'indignez, et vous lui plaisez ; elle se flatte que si vous l'aimiez, elle ferait de vous un honnête homme. Elle dit que vous ne manquez

pas d'esprit, et elle espère de vous donner du jugement. La seule chose où elle en manque, c'est en vous aimant; mais c'est son unique faiblesse : elle est folle de vous, comme vous l'êtes de vous-même. Elle sait que vous êtes endetté par-dessus les oreilles; elle a voulu vous donner des preuves de sa tendresse qui vous enseignassent à avoir des procédés généreux; elle a vendu toutes ses nippes, elle en a tiré vingt mille francs en billets et en or, qui déchirent mes poches depuis une heure. Tenez, les voilà; ne me demandez pas son nom; promettez-moi seulement un rendez-vous pour elle ce soir, dans votre chambre, et corrigez-vous pour mériter ses bontés.

LE COMTE, en prenant l'argent.

Ma belle Fanchon, votre inconnue m'a la mine d'être une laidron, avec ses vingt mille francs.

FANCHON.

Elle est belle comme le jour; et vous êtes un misérable, indigne que la petite Fanchon se mêle de vos affaires. Adieu; tâchez de mériter mon estime et mes bontés.

SCÈNE VII.

LE COMTE.

Franchement, je suis assez heureux. Né sans fortune, je suis devenu riche sans industrie; inconnu dans Paris, il m'a été très aisé d'être grand seigneur; tout le monde l'a cru, et je le crois à la fin moi-même plus que personne. J'ai épousé une belle femme (*ad honores*), j'ai le noble plaisir de la mépriser; à peine manqué-je un peu d'argent, que voilà une femme de la première

volée, titrée sans doute, qui me prête mille louis d'or, et qui ne veut être payée que par un rendez-vous! Oh! oui, madame, vous serez payée; je vous attends chez moi tout le jour; et, pour la première fois de ma vie, je passerai mon après-dînée sans sortir. Holà! hé! page, écoutez. Page, qu'on ne laisse entrer chez moi qu'une dame qui viendra avec la petite Fanchon.

SCÈNE VIII.

M. DU CAP-VERT, heurtant à la porte; LE COMTE, L'ÉTRIER, LE PAGE.

LE COMTE.

Voici apparemment cette dame de qualité à qui j'ai tourné la tête.

LE PAGE, allant à la porte.

Est-ce vous, mademoiselle Fanchon?

M. DU CAP-VERT, poussant la porte en dedans.

Eh! ouvrez, ventrebleu! voici une rade bien difficile: il y a une heure que je parcours ce bâtiment sans pouvoir trouver le patron. Où est donc le président et la présidente? et où est Fanchon?

LE PAGE.

Tout cela est allé promener bourgeoisement en famille. Mais, mon ami, on n'entre point ainsi dans cet appartement: dénichez.

M. DU CAP-VERT.

Petit mousse, je te ferai donner la cale.

LE COMTE, d'un ton nonchalant.

Qu'est-ce que c'est que ça? mais qu'est-ce que c'est que ça? Mes gens! holà! hé! mes gens! Mons de l'É-

trier ! qu'on fasse un peu sortir cet homme-là de chez moi ; qu'on lui dise un peu qui je suis, où il est, et qu'on lui apprenne un peu à vivre.

M. DU CAP-VERT.

Comment ! qu'on me dise qui vous êtes ! et n'êtes-vous pas assez grand pour le dire vous-même, jeune muguet ? Qu'on me dise un peu où je suis ! je crois, ma foi, être dans la boutique d'un parfumeur ; je suis empuanti d'odeur de fleur d'orange.

L'ÉTRIER.

Mons, mons, doucement : vous êtes ici chez un seigneur qui a bien voulu épouser la fille aînée du président Bodin.

M. DU CAP-VERT.

C'est bien de l'honneur pour lui ; voilà un plaisant margajat ! Eh bien ! monsieur, puisque vous êtes le gendre de....

L'ÉTRIER.

Appelez-le monseigneur, s'il vous plaît.

M. DU CAP-VERT.

Lui ! monseigneur ? je pense que vous êtes fou, mon drôle : j'aimerais autant appeler galion une chaloupe, ou donner le nom d'esturgeon à une sole. Écoutez, gendre du président, j'ai à vous avertir....

LE COMTE.

Arrêtez, arrêtez ; l'ami, êtes-vous gentilhomme ?

M. DU CAP-VERT.

Non, ventrebleu ! je ne suis point gentilhomme ; je suis honnête homme, brave homme, bon homme.

LE COMTE, toujours d'un air important.

Eh bien donc, je ne prendrai pas la peine de vous

faire sortir moi-même. Mons de l'Étrier, mes gens, faites un peu sortir monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Par la sainte barbe ! si votre chiourme branle, je vous coulerai tous à fond de cale, esclaves.

LE PAGE.

Oh ! quel ogre !

L'ÉTRIER, en tremblant.

Monsieur, ce n'est pas pour vous manquer de respect....

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, ou je vous lâcherai une bordée.

(Il prend une chaise, et s'assied auprès du comte.)

C'est donc vous, monsieur le freluquet, qui avez épousé Catau ?

LE COMTE, d'un ton radouci.

Oui, monsieur : asseyez-vous donc, monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Savez-vous que je suis monsieur Du Cap-vert ?

LE COMTE.

Non, monsieur.... Oh ! quel importun !

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! je vous l'apprends donc. Avez-vous jamais été à Rio-Janeiro ?

LE COMTE.

Non, je n'ai jamais été à cette maison de campagne-là.

M. DU CAP-VERT.

Ventre de boulets ! c'est une maison de campagne un peu forte, que nous prîmes d'assaut à deux mille lieues d'ici, sous l'autre tropique. C'était en 1711, au

mois de septembre [9]. Monsieur le blanc-poudré, je voudrais que vous eussiez été là, vous seriez mort de peur. Il y fesait chaud, mon enfant, je vous en réponds. Connaissez-vous celui qui nous commandait?

LE COMTE.

Qui? celui qui vous commandait?

M. DU CAP-VERT.

Oui, celui qui nous commandait, de par tous les vents!

LE COMTE.

C'était un très bel homme, à ce que j'ai ouï dire: il s'appelait le duc de....

M. DU CAP-VERT.

Et non, cornes de fer, ce n'était ni un duc, ni un de vos marquis; c'était un drôle qui a pris plus de vaisseaux anglais en sa vie que vous n'avez trompé de bégueules et écrit de fades billets doux. Ce fut une excellente affaire que cette prise du fort de Saint-Sébastien de Rio-Janeiro : j'en eus vingt mille écus pour ma part.

LE COMTE.

Si vous vouliez m'en prêter dix mille, vous me feriez plaisir.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous prêterais pas du tabac à fumer, mon petit mignon, entendez-vous, avec vos airs d'importance? Tout ce que j'ai est pour ma femme : vous avez épousé l'aînée Catau, et je viens exprès pour épouser la cadette Fanchon, et être votre beau-frère. Le président reviendra-t-il bientôt?

LE COMTE.

Vous ! mon beau-frère !

M. DU CAP-VERT.

Par la sancable ! oui, votre beau-frère, puisque j'épouse votre belle-sœur.

LE COMTE.

Vous pouvez épouser Fanchon tant qu'il vous plaira; mais vous ne serez point mon beau-frère : je vous avertis que je ne signe point au contrat de mariage.

M. DU CAP-VERT.

Parbleu ! que vous signiez ou que vous ne signiez pas, qu'est-ce que cela me fait ? ce n'est pas vous que j'épouse, et je n'ai que faire de votre signature. Mais est-ce que le président tardera encore long-temps à venir ? cet homme-là est bien mauvais voilier.

LE COMTE.

Je vous conseille, monsieur Du Cap-Vert, de l'aller attendre ailleurs.

M. DU CAP-VERT.

Comment ! est-ce que ce n'est pas ici sa maison ?

LE COMTE.

Oui, mais c'est ici mon appartement.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! je le verrai ici.

LE COMTE.

(A part.) Le traître !... (A M. Du Cap-Vert.) J'attends du monde à qui j'ai donné rendez-vous.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous empêche pas de l'attendre.

LE COMTE.

(A part.) Le bourreau!... (A M. Du Cap-Vert.) C'est une dame de qualité.

M. DU CAP-VERT.

De qualité ou non, que m'importe?

LE COMTE, à part.

Je voudrais que ce monstre marin-là fût à cinq cents brasses avant dans la mer.

M. DU CAP-VERT.

Que dites-vous là de la mer, beau garçon?

LE COMTE.

Je dis qu'elle me fait soulever le cœur. Eh! voilà, pour m'achever de peindre! le président et la présidente: je n'y puis plus tenir, je quitte la partie, je vais me réfugier ailleurs.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER DU HASARD.

LE PRÉSIDENT, regardant attentivement M. Du Cap-Vert.

Ce que je vois là est incompréhensible!

M. DU CAP-VERT.

Cela est très aisé à comprendre: j'arrive de la côte de Zanguebar, et je viens débarquer chez vous, et épouser Fanchon.

LE PRÉSIDENT.

Il ne se peut pas que ce soit là M. Du Cap-Vert: son thème porte qu'il ne reviendra que dans deux ans.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! faites donc votre thème en deux façons ; car me voilà revenu.

LA PRÉSIDENTE.

Il a bien mauvais visage.

LE CHEVALIER.

Monsieur, soyez le très bien arrivé en cette ville.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que je ne serais qu'un ignorant ?

M. DU CAP-VERT.

Beau-père, votre raison va à la bouline : parbleu ! vous perdez la tramontane. Dressez vos lunettes, observez-moi ; je n'ai point changé de pavillon : ne reconnaissez-vous pas mons Du Cap-Vert, votre ancien camarade de collége ? Il n'y a que trente-cinq ans que nous nous sommes quittés, et vous ne me remettez pas !

LE PRÉSIDENT.

Si fait, si fait ; mais...

M. DU CAP-VERT.

Mais oublier ses amis en si peu de temps ! Tout le monde me paraît bien étourdi du bateau dans cette maison-ci. Je viens de voir un jeune fat, mon beau-frère, qui a perdu la raison ; le beau-père a perdu la mémoire. Bon-homme de président, allons, où est votre fille ?

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, monsieur, s'habille pour paraître devant vous ; mais je ne crois pas que vous vouliez l'épouser sitôt.

M. DU CAP-VERT.

Je lui donne du temps; je ne compte me marier que dans trois ou quatre heures. J'ai hâte, ma bonne; j'arrive de loin.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! vous voulez vous marier aujourd'hui avec le visage que vous portez?

M. DU CAP-VERT.

Sans doute: je n'irai pas emprunter celui d'un autre.

LA PRÉSIDENTE.

Allez, vous vous moquez : il faut que vous soyez auparavant quinze jours entre mes mains.

M. DU CAP-VERT.

Pas un quart d'heure seulement. Présidente, quelle proposition me faites-vous là?

LA PRÉSIDENTE.

Voyez ce jeune homme que je vous présente : quel teint! qu'il est frais! je ne l'ai pourtant entrepris que d'hier.

M. DU CAP-VERT.

Comment dites-vous? depuis hier ce jeune homme et vous...

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, madame daigne prendre soin de moi.

LA PRÉSIDENTE.

C'est moi qui l'ai mis dans l'état où vous le voyez.

LE PRÉSIDENT, à part.

Non, il n'est pas possible que cet homme-là soit arrivé.

M. DU CAP-VERT.

Je ne comprends rien à toutes les lanternes que vous me dites, vous autres.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis qu'il faut que vous soyez saigné et purgé dûment avant de songer à rien.

M. DU CAP-VERT.

Moi, saigné et purgé! j'aimerais mieux être entre les mains des Turcs qu'entre celles des médecins.

LA PRÉSIDENTE.

Après un voyage de long cours, vous devez avoir amassé des humeurs de quoi infecter une province : vous autres marins, vous avez de si vilaines maladies !

M. DU CAP-VERT.

Parlez pour vous, messieurs du continent : les gens de mer sont des gens propres ; mais vous !...

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en quitterai pour cinquante pilules.

M. DU CAP-VERT.

J'aimerais mieux épouser la fille d'un Cafre, ma bonne femme ; je romprai plutôt le marché [10].

LE CHEVALIER, en lui fesant une grande révérence.

Souffrez que je vous dise, par l'intérêt que je prends à ce mariage...

M. DU CAP-VERT, de même.

Eh ! quel intérêt prenez-vous, s'il vous plaît, à ce mariage ?

LE CHEVALIER.

Je vous conseille de ne rien précipiter, et de suivre

l'avis de madame : j'ai des raisons importantes pour cela, j'ose vous le dire.

M. DU CAP-VERT.

L'équipage de ce bâtiment-ci est composé d'étranges gens, j'ose vous le dire : un fat me refuse la porte, un doucereux me fait des révérences et me donne des conseils sans me connaître ; l'un me parle de ma nativité, l'autre veut qu'on me purge. Je n'ai jamais vu de vaisseau si mal frété que cette maison-ci.

LE PRÉSIDENT.

Oh çà ! puisque vous voilà, nous allons préparer Fanchon à vous venir trouver.

M. DU CAP-VERT.

Allez, beau-père et belle-mère.

SCÈNE X.

M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne me sens pas de joie de vous voir.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment, je le crois bien que vous ne vous sentez pas de joie en me voyant : pourquoi en sentiriez-vous ? vous ne me connaissez pas.

LE CHEVALIER.

Je veux dire que ma joie est si forte...

M. DU CAP-VERT.

Vous vous moquez de moi. Qui êtes-vous ? et que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, que c'est une belle chose que la mer !

M. DU CAP-VERT.

Oui, fort belle.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours eu envie de servir sur cet élément.

M. DU CAP-VERT.

Qui vous en empêche?

LE CHEVALIER.

Quel plaisir que ces combats de mer, surtout lorsqu'on s'accroche!

M. DU CAP-VERT.

Vous avez raison : il n'y a qu'un plaisir au-dessus de celui-là.

LE CHEVALIER.

Et quel, monsieur, s'il vous plaît?

M. DU CAP-VERT.

C'est lorsqu'on se débarrasse sur terre des importuns.

LE CHEVALIER.

Oui, cela doit être délicieux. Que vous êtes heureux, monsieur, que vous êtes heureux! vous avez sans doute vu le cap de Bonne-Espérance, monsieur?

M. DU CAP-VERT.

Assurément. Je veux vous faire lire le récit d'un petit combat assez drôle que je donnai à la vue du cap : je vous assure que je menai mes gens galamment.

LE CHEVALIER.

Vous me ferez la plus insigne faveur : ah! monsieur, que c'est dommage qu'un homme comme vous se marie!

M. DU CAP-VERT.

Pourquoi, dommage?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait; il ne sera plus question de vous dans les gazettes; vous n'aurez plus le plaisir de l'abordage; vous allez languir dans les douces chaînes d'un hymen plein de charmes; une beauté tendre, touchante, voluptueuse, va vous enchanter dans ses bras. Ne savez-vous pas que Vénus est sortie du sein de la mer?

M. DU CAP-VERT.

Peu me chaut d'où elle est sortie. Je ne comprends rien à votre galimatias.

LE CHEVALIER.

Oui, dis-je, voilà qui est fait; M. Du Cap-Vert devient un homme terrestre, un vil habitant de la terre-ferme, un citoyen qui s'enterre avec mademoiselle Fanchon.

M. DU CAP-VERT.

Non ferai, par mes sabords : je l'emmène dans huit jours en Amérique.

LE CHEVALIER.

Vous! monsieur?

M. DU CAP-VERT.

Assurément; je veux une femme, il me faut une femme, je grille d'avoir une femme... Fanchon est-elle jolie?

LE CHEVALIER.

Assez passable pour un officier de terre : mais, pour un marin délicat, oh! je ne sais pas. Vous comptez donc réellement épouser cette jeune demoiselle?

M. DU CAP-VERT.

Oui, très réellement.

LE CHEVALIER.

A votre place, je n'en ferais rien.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment, je crois bien que vous n'en ferez rien... Mais que me vient conter cet homme-ci ?

LE CHEVALIER.

Je me sens attaché tendrement à vous. Je dois vous parler vrai : elle n'a pas assez d'embonpoint pour un capitaine de vaisseau.

M. DU CAP-VERT.

J'aime les tailles déliées.

LE CHEVALIER.

Elle parle trop vite.

M. DU CAP-VERT.

Elle en parlera moins long-temps.

LE CHEVALIER.

Elle est folle, folle à lier, vous dis-je.

M. DU CAP-VERT.

Tant mieux ! elle me divertira.

LE CHEVALIER.

Oh bien ! puisqu'il ne vous faut rien cacher, elle a une inclination.

M. DU CAP-VERT.

C'est une preuve qu'elle a le cœur tendre, et qu'elle pourra m'aimer.

LE CHEVALIER.

Enfin, pour vous dire tout, elle a deux enfants en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Ce serait une marque certaine que j'en aurai lignée : mais je ne crois rien de toutes ces fadaises-là.

LE CHEVALIER.

Voilà un homme inébranlable : c'est un rocher.

SCÈNE XI.

FANCHON, LE CHEVALIER, M. DU CAP-VERT.

LE CHEVALIER.

Ah ! la voici qui vient reconnaître l'ennemi : mon amiral, voilà donc l'écueil contre lequel vous échouez. A votre place, j'irais me jeter la tête la première dans la mer : un grand homme comme vous ! ah ! quelle faiblesse !

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, babillard. C'est donc vous, Fanchon, qui m'allez appartenir ? Je jette l'ancre dans votre port, m'amie, et je veux, avant qu'il soit quatre jours, que nous partions tous les deux pour Saint-Domingue.

FANCHON, au chevalier.

Quoi ! monsieur le chevalier, c'est donc là ce fameux M. Du Cap-Vert, cet homme illustre, la terreur des mers et la mienne ?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle.

M. DU CAP-VERT.

Voilà une fille bien apprise.

FANCHON.

C'est donc vous, monsieur, dont mon père m'a entretenue si souvent ?

M. DU CAP-VERT.

Oui, ma poupe, oui, mon perroquet ; c'est moi-même.

FANCHON.

Il y a cinquante ans que vous êtes son intime ami ?

M. DU CAP-VERT.

Environ, si mon estime est juste.

FANCHON.

Voudriez-vous faire à sa fille un petit plaisir ?

M. DU CAP-VERT.

Assurément, et de tout mon cœur ; je suis tout prêt : parlez, mon enfant. Vous me paraissez timide : qu'est-ce que c'est ?

FANCHON.

C'est, monsieur, de ne me point épouser.

M. DU CAP-VERT.

J'arrive pourtant exprès pour cette affaire, et pour me donner à vous avec tous mes agrès : vous m'étiez promise avant que vous fussiez née. Il y a trente ans que votre père m'a promis une fille. Je consommerai tout cela ce soir, vers les dix heures, si vous le trouvez bon, m'amie.

FANCHON.

Mais entre nous, monsieur Du Cap-Vert, vous figurez-vous qu'à mon âge, et faite comme je suis, il soit si plaisant pour moi de vous épouser, d'être empaquetée dans votre bord comme votre pacotille, et d'aller vous servir d'esclave aux Antipodes ?

M. DU CAP-VERT.

Vous vous imaginez donc, la belle, que je vous épouse pour votre plaisir ? apprenez que c'est pour moi que je me marie, et non pas pour vous. Ai-je donc si long-temps vogué dans le monde pour ne savoir pas ce que c'est que le mariage ? Si l'on ne prenait une femme

que pour en être aimé, les notaires de votre pays feraient, ma foi, peu de contrats. M'amie, il me faut une femme, votre père m'en doit une, vous voilà ; préparez-vous à m'épouser.

FANCHON.

Savez-vous bien ce que risque un mari de soixante-cinq ans quand il épouse une fille de quinze ?

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! merluche, que risque-t-il ?

FANCHON.

N'avez-vous jamais ouï dire qu'il y a eu autrefois des cocus dans le monde ?

M. DU CAP-VERT.

Oui, oui, petite effrontée ; et j'ai ouï dire aussi qu'il y a des filles qui font deux ou trois enfants avant leur mariage ; mais je n'y regarde pas de si près.

FANCHON, en glapissant.

Trois enfants avant mon mariage !

M. DU CAP-VERT.

Nous savons ce que nous savons.

FANCHON.

Trois enfants avant mon mariage, imposteur !

M. DU CAP-VERT.

Trois ou deux, qu'importe ?

FANCHON.

Et qui vous dit ces belles nouvelles-là ?

M. DU CAP-VERT.

Parbleu ! c'est ce jeune muguet frisé.

FANCHON.

Quoi ! c'est vous qui...

LE CHEVALIER.

Ah! mademoiselle...

M. DU CAP-VERT.

Mais je suis bien bon, moi, de parler ici de balivernes avec des enfants, lorsqu'il faut que j'aille signer les articles avec le beau-père. Adieu, adieu : vous entendrez bientôt parler de moi.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

Me voilà au désespoir : ce loup marin-là vous épousera comme il le dit, au moins.

FANCHON.

Je mourrais plutôt mille fois.

LE CHEVALIER.

Il y aurait quelque chose de mieux à faire.

FANCHON.

Et quoi, chevalier?

LE CHEVALIER.

Si vous étiez assez raisonnable pour faire avec moi une folie, pour m'épouser, ce serait bien le vrai moyen de désorienter notre corsaire.

FANCHON.

Et que diraient le président et la présidente?

LE CHEVALIER.

Le président s'en prendrait aux astres, la présidente ne me donnerait plus de ses remèdes, les choses s'apaiseraient au bout de quelque temps, M. Du Cap-Vert

rait jeter l'ancre ailleurs, et nous serions tous contents.

FANCHON.

J'en suis un peu tentée; mais, chevalier, pensez-vous que mon père veuille absolument me sacrifier à ce vilain homme?

LE CHEVALIER.

Je le crois fermement, dont j'enrage.

FANCHON.

Ah! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur et le vôtre.

FANCHON.

Je ne me sens pas le courage de faire d'emblée un coup si hardi : je vois qu'il faut que vous m'y accoutumiez par degrés.

LE CHEVALIER.

Ma belle Fanchon, si vous m'aimiez...

FANCHON.

Je ne vous aime que trop : vous m'attendrissez, vous m'allez faire pleurer, vous me déchirez le cœur; allez-vous-en.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh bien! comment vont nos affaires?

FANCHON.

Hélas! tout de travers.

LA COMTESSE.

Quoi ! n'aurait-il pas daigné ?...

FANCHON.

Bon ! il veut seulement avoir une femme pour la faire mourir de chagrin.

LA COMTESSE.

Mais enfin, ma sœur, vous lui avez parlé ?

FANCHON.

Je vous en réponds, et de la bonne manière : monsieur le chevalier y était présent.

LA COMTESSE.

Et pourquoi monsieur le chevalier ?

FANCHON.

Parcequ'heureusement il s'est trouvé là.

LA COMTESSE.

Mais enfin qu'est-ce que ce cruel a répondu ?

FANCHON.

Lui, ma sœur ? il m'a répondu que j'étais une merluche, une impertinente, une morveuse.

LA COMTESSE.

Oh ciel !

FANCHON.

Il m'a dit que j'avais eu deux ou trois enfants, mais qu'il ne s'en mettait pas en peine.

LA COMTESSE.

A quel excès...

FANCHON.

Que cela ne l'empêcherait de rien.

LA COMTESSE.

Hélas !

FANCHON.

Qu'il allait trouver mon père et ma mère.

LA COMTESSE.

Mais, ma sœur!...

FANCHON.

Qu'il signerait les articles ce soir.

LA COMTESSE.

Quels articles?

FANCHON.

Et qu'il m'épouserait cette nuit.

LA COMTESSE.

Lui, ma sœur!

FANCHON, criant et pleurant.

En dût-il être cocu! ah! le cœur me fend. M. le chevalier et moi, nous sommes inconsolables.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Quoi! M. le comte, mon mari...

FANCHON.

Eh non! ce n'est pas de votre mari dont je parle; c'est du bourreau qui veut être le mien.

LA COMTESSE.

Quoi! mon père s'obstine à vouloir vous donner pour mari ce grand vilain M. Du Cap-Vert? que je vous plains, ma sœur! Mais avez-vous parlé à M. le comte?

FANCHON.

Au nom de Dieu, ma sœur, engagez mon père à différer ce mariage. M. le chevalier vous en prie avec moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes sœurs; vous devez vous rendre la vie douce l'une à l'autre; et je voudrais vous rendre service à toutes deux.

LA COMTESSE.

J'irai me jeter aux pieds de mon père et de ma mère. Mais avez-vous vu M. le comte?

FANCHON.

Ma sœur, ne m'abandonnez pas.

LA COMTESSE.

Mais dites si vous avez fait quelque chose pour moi.

LE CHEVALIER.

Donnez donc quelque réponse à madame.

FANCHON.

Voyez-vous, ma sœur, si l'on me force à épouser cet homme-là, je suis fille à mettre le feu aux poudres, et à sauter en l'air avec son maudit vaisseau, lui, l'équipage, et moi.

LA COMTESSE.

Si je ne puis parvenir à rendre mon mari raisonnable, vous me verrez expirer de douleur.

FANCHON.

Ne manquez pas de représenter à ma mère la cruauté qu'il y aurait à me laisser manger par ce cancre de corsaire.

LE CHEVALIER.

Vous avez toutes deux la tête pleine de votre affaire. Daignez rentrer l'une et l'autre, et souffrez que je vous donne mes petits avis pour le bonheur de tous trois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

L'ÉTRIER.

Votre excellence n'a pas le sou, à ce que je vois.

LE COMTE.

Il est vrai : ayant su que mon rendez-vous n'était que pour le soir, j'ai été jouer chez la grosse duchesse; j'ai tout perdu. Mais j'ai de quoi me consoler : ce sont au moins des gens titrés qui ont eu mon argent.

L'ÉTRIER.

Argent mal acquis ne profite pas, comme vous voyez.

LE COMTE.

Il n'était, ma foi, ni bien ni mal acquis; il n'était point acquis du tout : je ne sais qui me l'a envoyé; c'est pour moi un rêve, je n'y comprends rien. Il semble que Fanchon ait voulu se moquer de moi. Voilà pourtant vingt mille francs que j'ai reçus et que j'ai perdus en un quart d'heure. Oui, je suis piqué, je suis piqué, outré; je sens que je serais au désespoir si cela n'était pas au-dessous de moi... Mons de l'Étrier !

(Fanchon, entrée pendant que le comte parlait, entend la fin de son discours.)

SCÈNE II.

LE COMTE, FANCHON.

FANCHON, fesant signe à l'Étrier de sortir.

C'est-à-dire, notre beau-frère, que vous avez perdu l'argent que je vous avais donné tantôt.

LE COMTE.

Ne songeons point à ces bagatelles, ma belle enfant. Quand voulez-vous me faire voir cette généreuse inconnue, cette beauté, cette divinité qui se transforme en pluie d'or pour m'obtenir?

FANCHON.

Vous ne pourrez la voir que ce soir, sur le tard : mais je viens vous consoler.

LE COMTE.

Mon aimable enfant, rien n'est si consolant que votre vue; et, le diable m'emporte! il me prend fantaisie de vous payer ce que je dois à cette aimable personne.

FANCHON.

Je ne suis point intéressée, et ne vais point sur le marché des autres. Réservez toutes vos bontés pour elle; elle les mérite mieux que moi : c'est le visage du monde le plus aimable, la taille la plus belle, des airs charmants...

LE COMTE.

Ah! ma chère Fanchon!

FANCHON.

Un ton de voix tendre et touchant, un esprit juste, fin, doux, le cœur le plus noble : hélas! vous vous en

apercevrez assez. Si vous vouliez être honnête homme au lieu d'être petit-maître, vous conduire en homme sage au lieu de vous ruiner en grand seigneur, elle vous adorera toute sa vie.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon !

FANCHON.

Soyez sûr qu'elle ne vivra que pour vous, et que son amour ne sera point incommode ; qu'elle chérira votre personne, votre honneur, votre famille, comme sa personne, son honneur, sa famille propre ; que vous goûterez ensemble un bonheur dont vous n'avez point d'idée... ni moi non plus.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon, vous m'éblouissez, vous me ravissez ! je suis en extase, je meurs déjà d'amour pour elle. Ah ! pourquoi faut-il que j'attende encore une heure à la voir ?

FANCHON.

Vous voilà ému de tout ce que je viens de dire ; vous le seriez bien davantage si... Enfin, que diriez-vous si je vous donnais de sa part cinquante mille livres en diamants ?

LE COMTE.

Ce que je dirais ?... je dirais que cela est impossible ; je ferais imprimer ce conte à la fin des Mille et une Nuits.

FANCHON.

Cela n'est point impossible : les voilà.

LE COMTE.

Juste ciel ! est-ce un miracle ? est-ce un songe ?...

j'avoue que j'ai cru jusqu'ici avoir quelque petit mérite; mais je ne pensais pas en avoir à ce point-là.

FANCHON.

Écoutez bien : ce n'est pas parceque vous avez du mérite que l'on vous traite ainsi; mais c'est afin que vous en ayez, si vous pouvez. Ah çà ! je vous ai parlé assez long-temps de vos affaires; venons aux miennes : je vous rends, je crois, un assez joli service; il faut me récompenser.

LE COMTE.

Parlez : le service est si récent, qu'il n'y a pas moyen que je sois ingrat.

FANCHON.

Mon père a chaussé dans sa tête de me faire madame Du Cap-Vert : on dresse actuellement le contrat, c'est-à-dire mon arrêt de mort. Jugez de l'état où je suis, puisque j'ai perdu toute ma gaîté : cependant je suis si bonne, que j'ai pensé à vos affaires avant que de régler les miennes. Le moment fatal arrive, la tête commence à me tourner; je ne sais plus que devenir.

LE COMTE, d'un air important.

Eh bien ! que voulez-vous que je fasse ?

FANCHON.

Je n'en sais rien; mais que je ne sois pas madame Du Cap-Vert.

LE COMTE.

Ma fille, il faudra voir cette affaire-là. On lavera la tête au président. Je lui parlerai, je lui parlerai, et du bon ton : oui, fiez-vous à moi. Mais quand viendra la fée aux diamants et à l'argent comptant ?

FANCHON.

Elle a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de la remercier : elle viendra bientôt, je vous jure. Vous savez que l'on court après son argent; mais ceux qui l'ont reçu sont d'ordinaire fort tranquilles. Adieu; je vais chercher une femme qui vous aime : servez-moi seulement contre un homme que je n'aime point.

SCÈNE III.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons de l'Étrier, il arrive d'étranges choses dans la vie.

L'ÉTRIER.

Oui, et surtout aux étranges gens, monseigneur.

LE COMTE.

Ne gratte-t-on pas à la porte?

L'ÉTRIER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

C'est sans doute celle à qui j'ai tourné la tête : je vous avoue que j'ai quelque curiosité de la voir.

SCÈNE IV.

LE COMTE, MADAME DU CAP-VERT, avec une canne à bec de corbin, un habillement de vieille, et une petite voix glapissante.

LE COMTE.

C'est sans doute elle qui se cache dans ses coiffes.

MADAME DU CAP-VERT, *à l'Étrier.*

C'est donc ici la maison du président Bodin ?

L'ÉTRIER, *en sortant.*

Oui, la vieille, c'est la maison du président Bodin ; mais c'est ici chez M. le comte.

MADAME DU CAP-VERT, *sautant au cou du comte.*

Ah ! mon petit comte, vois-tu, il faut que tu secoures ici une pauvre affligée.

LE COMTE.

Madame, souffrez qu'à vos genoux...

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon cher enfant, c'est à moi de me jeter aux tiens.

LE COMTE, *en l'examinant.*

Elle a raison... Ah ! qu'elle est laide ! eh bien ! madame, c'est donc vous qui avez bien voulu me faire des avances si solides, et qui...

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon ami, je te fais toutes les avances. Est-il bien vrai que mon petit traître est dans la maison ?

LE COMTE.

Quoi ! madame ! quel traître ? de qui me parlez-vous ? est-ce de moi ?

MADAME DU CAP-VERT.

Mon traître, mon petit traître, mon petit mari : on dit qu'il est ici.

LE COMTE.

Votre mari ? eh ! s'il vous plaît, comment nommez-vous ce pauvre homme-là ?

MADAME DU CAP-VERT.

Monsieur Du Cap-Vert, monsieur Du Cap-Vert.

LE COMTE, *d'un air important.*

Eh mais! oui, madame, je crois qu'oui; je crois qu'il est ici.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu crois qu'oui!... me voilà la femme de la terre habitable la plus heureuse. J'aurai le plaisir de dévisager ce fripon-là. Il est joli! il y a vingt ans qu'il m'a abandonnée, il y a vingt ans que je le cherche: je le trouve; voilà qui est fait. Où est-il? qu'on me le montre! qu'on me le montre!

LE COMTE.

Quoi! sérieusement, vous seriez un peu madame Du Cap-Vert?

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon petit fripon; il y a tantôt cinquante ans.

LE COMTE.

Écoutez: vous arrivez fort mal à propos pour moi, mais encore plus mal à propos pour lui. Il va se marier à la fille du président Bodin.

MADAME DU CAP-VERT.

Lui, épouser une fille du président! non, mort de ma vie! je l'en empêcherai bien.

LE COMTE.

Et pourquoi? j'en ai bien épousé une, moi qui vous parle.

MADAME DU CAP-VERT.

Il y a vingt ans qu'il me joue de ces tours-là, et qu'il va épousant tout le monde. Il me fit mettre dans un couvent après deux ans de mariage, à cause d'un certain régiment de dragons qui vint alors à Bayonne, et qui était extrêmement galant: mais nous avons

sauté les murs, nous nous sommes vengés! ah! que nous nous sommes vengés, mon petit freluquet!

LE COMTE.

Est-ce donc vous, ma bonne, qui m'avez envoyé...

MADAME DU CAP-VERT.

Moi, je ne t'ai rien envoyé que je sache : je viens chercher mon traître.

LE COMTE.

O ciel! mon destin sera-t-il toujours d'être importuné! M'amie, il y a ici deux affaires importantes : la première est un rendez-vous que vous venez interrompre; la seconde est le mariage de M. Du Cap-Vert, que je ne serai pas fâché d'empêcher. C'est un brutal; il est bon de le mortifier un peu : je vous prends sous ma protection. Retirez-vous un peu, s'il vous plaît. Holà! hé! quelqu'un! mons de l'Étrier, qu'on ait soin de madame. Allez, ma bonne, on vous présentera à M. Du Cap-Vert dans l'occasion.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu me parais tant soit peu impertinent; mais puisque tu me rends service de si bon cœur, je te le pardonne.

SCÈNE V.

LE COMTE.

Serai-je enfin libre un moment? oh ciel! encore un importun! ah! je n'y puis plus tenir; j'aime mieux quitter la partie.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

A qui diable en a-t-il donc de s'enfuir? et vous, à qui diable en avez-vous, de ne vouloir pas que je vous parle?

FANCHON.

J'ai affaire ici : retirez-vous, vous dis-je; songez seulement à éloigner M. Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Mais quelle affaire si pressante?...

FANCHON.

Croyez-vous que je n'ai pas ici d'autres intérêts à ménager que les vôtres?

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez.

FANCHON.

Vous m'excédez.

LE CHEVALIER.

Je veux savoir absolument...

FANCHON.

Absolument vous ne saurez rien.

LE CHEVALIER.

Je resterai jusqu'à ce que je voie de quoi il s'agit.

FANCHON.

Oh! oh! vous voulez être jaloux.

LE CHEVALIER.

Non, mais je suis curieux.

FANCHON.

Je n'aime ni les curieux ni les jaloux, je vous en

avertis : si vous étiez mon mari, je ne vous pardonnerais jamais; mais je vous le passe, parceque vous n'êtes que mon amant. Dénichez, voici ma sœur.

LE CHEVALIER.

Puisque ce n'est que sa sœur, encore passe.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, FANCHON.

FANCHON.

Ma chère sœur, vos affaires et les miennes sont embarrassantes : ce n'est pas une petite entreprise de réformer le cœur de M. le comte, et de renvoyer le monstre marin qu'on me veut donner. Mais où avez-vous laissé M. Du Cap-Vert ?

LA COMTESSE.

Il est là-bas qui gronde tout le monde, et qui jure qu'il vous épousera dans un quart d'heure. Mais, M. le comte, que fait-il, ma sœur ?

FANCHON.

Il est à sa toilette, qui se poudre pour vous recevoir.

LA COMTESSE.

Va-t-il venir bientôt ?

FANCHON.

Tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Ne me reconnaîtra-t-il point ?

FANCHON.

Non, si vous parlez bas, si vous déguisez le son de votre voix, et s'il n'y a point de lumières.

LA COMTESSE.

Le cœur me bat, les larmes me viennent aux yeux...

FANCHON.

Ne pleurez donc point : songez-vous bien que je vais peut-être mourir de douleur dans un quart d'heure, moi qui vous parle ? mais cela ne m'empêche pas de rire en attendant. Ah ! voici votre fat de mari : emmitouflez-vous bien dans vos coiffes, s'il vous plaît. Monsieur le comte, arrivez, arrivez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FANCHON.

LE COMTE.

Enfin donc, ma chère Fanchon, voici la divinité aux louis d'or et aux diamants.

FANCHON.

Oui, c'est elle-même : préparez-vous à lui rendre vos hommages.

LA COMTESSE.

Je tremble.

FANCHON.

Ma présence est un peu inutile ici : je vais trouver mon cher M. Du Cap-Vert. Adieu ; comportez-vous en honnête homme.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, dans l'obscurité.

LE COMTE.

Quoi ! généreuse inconnue, vous m'accablez de

bienfaits, vous daignez joindre à tant de bontés celle de venir jusque dans mon appartement, et vous m'enviez le bonheur de votre vue, qui est pour moi d'un prix mille fois au-dessus de vos diamants!

LA COMTESSE.

Je crains que si vous me voyez, votre reconnaissance diminue: je voudrais être sûre de votre amour avant que vous puissiez lire le mien dans mes yeux.

LE COMTE.

Doutez-vous que je ne vous adore, et qu'en vous voyant je ne vous en aime davantage?

LA COMTESSE.

Hélas! oui; c'est dont je doute, et c'est ce qui fait mon malheur.

LE COMTE, se jetant à ses pieds.

Je jure, par ces mains adorables, que j'aurai pour vous la passion la plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je n'ai jamais rien desiré que d'être aimée de vous; et si vous me connaissiez bien, vous avoueriez peut-être que je le mérite, malgré ce que je suis.

LE COMTE.

Hélas! ne pourrai-je du moins connaître celle qui m'honore de tant de bontés?

LA COMTESSE.

Je suis la plus malheureuse femme du monde: je suis mariée, et c'est ce qui fait le chagrin de ma vie. J'ai un mari qui n'a jamais daigné me regarder: si je lui parlais, à peine reconnaîtrait-il ma voix.

LE COMTE.

Le brutal ! est-il possible qu'il puisse mépriser une femme comme vous ?

LA COMTESSE.

Il n'y a que vous qui puissiez m'en venger : mais il faut que vous me donniez tout votre cœur; sans cela, je serais encore plus malheureuse qu'auparavant.

LE COMTE.

Souffrez donc que je vous venge des cruautés de votre indigne mari; souffrez qu'à vos pieds....

LA COMTESSE.

Je vous assure que c'est lui qui s'attire cette aventure : s'il m'aimait, je vous jure qu'il aurait en moi la femme la plus tendre, la plus soumise, la plus fidèle.

LE COMTE.

Le bourreau ! il mérite bien le tour que vous lui jouez.

LA COMTESSE.

Vous êtes mon unique ressource dans le monde. Je me suis flattée que, dans le fond, vous êtes un honnête homme; qu'après les obligations que vous m'avez, vous vous ferez un devoir de bien vivre avec moi.

LE COMTE.

Tenez-moi pour le plus grand faquin, pour un homme indigne de vivre, si je trompe vos espérances. Ce que vous faites pour moi me touche sensiblement; et, quoique je ne connaisse de vous que ces mains charmantes que je tiens entre les miennes, je vous aime déjà comme si je vous avais vue. Ne différez plus mon bonheur : permettez que je fasse venir des lumières, que je voie toute ma félicité.

LA COMTESSE.

Attendez encore un instant, vous serez peut-être étonné de ce que je vais vous dire. Je compte souper avec vous ce soir, et ne vous pas quitter sitôt : en vérité, je ne crois pas qu'il y ait en cela aucun mal. Promettez-moi seulement de ne m'en pas moins estimer.

LE COMTE.

Moi ! vous en estimer moins, pour avoir fait le bonheur de ma vie ! il faudrait que je fusse un monstre. Je veux dans l'instant....

LA COMTESSE.

Encore un mot, je vous prie. Je vous aime plus pour vous que pour moi : promettez-moi d'être un peu plus rangé dans vos affaires, et d'ajouter le mérite solide d'un homme sage et modeste aux agréments extérieurs que vous avez. Je ne puis être heureuse si vous n'êtes heureux vous-même, et vous ne pourrez jamais l'être sans l'estime des honnêtes gens.

LE COMTE.

Tout ceci me confond : vos bienfaits, votre conversation, vos conseils, m'étonnent, me ravissent. Eh quoi ! vous n'êtes venue ici que pour me faire aimer la vertu !

LA COMTESSE.

Oui, je veux que ce soit elle qui me fasse aimer de vous : c'est elle qui m'a conduite ici, qui règne dans mon cœur, qui m'intéresse pour vous, qui me fait tout sacrifier pour vous ; c'est elle qui vous parle sous des apparences criminelles ; c'est elle qui me persuade que vous m'aimerez.

LE COMTE.

Non, madame, vous êtes un ange descendu du ciel : chaque mot que vous me dites me pénètre l'ame. Si je vous aimerai, grand dieu !...

LA COMTESSE.

Jurez-moi que vous m'aimerez quand vous m'aurez vue.

LE COMTE.

Oui, je vous le jure à vos pieds, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus respectable, de plus sacré dans le monde. Souffrez que le page qui vous a introduite apporte enfin des flambeaux : je ne puis demeurer plus long-temps sans vous voir.

LA COMTESSE.

Eh bien donc ! j'y consens.

LE COMTE.

Holà ! page, des lumières.

LA COMTESSE.

Vous allez être bien surpris.

LE COMTE.

Je vais être charmé.... Juste ciel ! c'est ma femme !

LA COMTESSE, à part.

C'est déjà beaucoup qu'il m'appelle de ce nom : c'est pour la première fois de sa vie.

LE COMTE.

Est-il possible que ce soit vous ?

LA COMTESSE.

Voyez si vous êtes honnête homme, et si vous tiendrez vos promesses.

LE COMTE[11].

Vous avez touché mon cœur : vos bontés l'emportent sur mes défauts. On ne se corrige pas tout d'un coup : je vivrai avec vous en bourgeois ; je vous aimerai ; mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît.

SCÈNE X.

FANCHON, arrivant tout essoufflée; LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER, LE COMTE, LA COMTESSE.

FANCHON.

Au secours ! au secours contre des parents et un mari ! Monsieur le comte, rendez-moi service à votre tour.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien ! est-on prêt à démarrer ?

LE PRÉSIDENT.

Allons, ma petite fille, point de façon : voici l'heure de l'année la plus favorable pour un mariage.

FANCHON.

Voici l'heure la plus triste de ma vie.

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, il faut avaler la pilule.

FANCHON, se jetant à genoux.

Mon père, encore une fois...

M. DU CAP-VERT.

Levez-vous ; vous remercierez votre père après.

FANCHON.

Ma chère mère :

LA PRÉSIDENTE.

Vous voilà bien malade !

FANCHON.

Mon cher monsieur le comte...

LE COMTE.

Je vois bien qu'il vous faut tirer d'intrigue... Mons de l'Étrier, amenez un peu cette dame.... Mons le Marin, je crois qu'on va mettre quelque opposition à vos bans.

SCÈNE XI.

MADAME DU CAP-VERT, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DU CAP-VERT.

Eh! mon petit mari, te voilà, infame, bigame, polygame! je vais te faire pendre, mon cher cœur.

M. DU CAP-VERT.

Sainte-barbe! c'est ma femme! quoi! tu n'es pas morte il y a vingt ans?

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon bijou; il y a vingt ans que je te guettais. Embrasse-moi, fripon, embrasse-moi : il vaut mieux tard que jamais.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! c'est là madame Du Cap-Vert, que j'ai enterrée dans toutes les règles!

MADAME DU CAP-VERT.

Tes règles ne valent pas le diable, ni toi non plus. Mon mari, il est temps d'être sage : tu as assez couru le monde, et moi aussi. Tu seras heureux avec moi; quitte cette petite morveuse-là.

M. DU CAP-VERT.

Mais de quoi t'avises-tu de n'être pas morte?

LE PRÉSIDENT.

Je croyais cela démontré.

FANCHON, à madame Du Cap-Vert.

Ma chère dame, embrassez-moi. Mon dieu! que je suis aise de vous voir!

LE CHEVALIER.

Ma bonne dame Du Cap-Vert, vous ne pouviez venir plus à propos; je vous en remercie.

MADAME DU CAP-VERT.

Voilà un assez aimable garçon. (à M. Du Cap-Vert.) Traître! si mes deux enfants étaient aussi aimables que cela, je te pardonnerais tout. Où sont-ils, où sont-ils, mes deux enfants?

M. DU CAP-VERT.

Tes deux enfants? Ma foi, c'est à toi à en savoir des nouvelles; il y a vingt ans que je n'ai vu toute cette marmaille-là : Dieu les bénisse! j'ai été cinq ou six fois aux antipodes depuis; j'ai mouillé une fois à Bayonne pour en apprendre des nouvelles : je crois que tout cela est crevé. J'en suis fâché au fond, car je suis bonhomme.

MADAME DU CAP-VERT.

Traître! et madame Éberne, chez qui tu avais mis un de mes enfants?

M. DU CAP-VERT.

C'était une fort honnête personne, et qui m'a toujours été d'un grand secours.

LE CHEVALIER.

Eh mon dieu! à qui en parlez-vous? j'ai été élevé par cette madame Éberne à Bayonne [12] : je me souviens des soins qu'elle prit de mon enfance, et je ne les oublierai jamais.

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? mais qu'est-ce que

c'est que ça? Je me souviens aussi fort bien de cette madame Éberne.

M. DU CAP-VERT.

Eh corbleu! qu'est-ce que c'est que ça aussi? par la sambleu! voilà qui serait drôle! Vous êtes donc aussi de Bayonne, monsieur le fat?

LE COMTE.

Point d'injures, s'il vous plaît: oui, la maison Des-Apprêts est aussi de Bayonne.

M. DU CAP-VERT.

Et comment avez-vous connu madame Éberne?

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, comment? répondez. Vous.... vous.... ouf!.... mon cœur me dit....

LE COMTE.

C'était ma gouvernante, madame Rafle, qui m'y menait souvent.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Madame Rafle vous a élevé?

MADAME DU CAP-VERT, au chevalier.

Madame Éberne a été votre mie?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

M. DU CAP-VERT.

Ouais! cela serait plaisant! cela ne se peut pas. Mais si cela se pouvait, je ne me sentirais pas de joie.

MADAME DU CAP-VERT.

Je commence déjà à pleurer de tendresse.

SCÈNE XII.

MADAME RAFLE, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DU CAP-VERT.

Approchez, approchez, madame Rafle, et reconnaissez, comme vous pourrez, ces deux espèces-là.

LE PRÉSIDENT.

Allez, allez, je vois bien ce qui vous tient; vous vous imaginez qu'on peut retrouver vos enfants : cela ne se peut pas. J'ai tiré leur horoscope : ils sont morts en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Oh! si votre art les a tués, je les crois donc en vie : sans doute, je retrouverai mes enfants.

MADAME DU CAP-VERT.

Assurément, cela va tout seul, n'est-il pas vrai, madame Rafle? Vous savez comment celui-ci est venu : c'était un petit mystère.

MADAME RAFLE.

Eh! mon dieu oui! je les reconnais... Bonjour, mes deux espiègles. Comme cela est devenu grand!

MADAME DU CAP-VERT.

Allons, allons, n'en parlons plus. J'ai retrouvé mes trois vagabonds : tout cela est à moi.

MADAME RAFLE, en examinant le comte et le chevalier.

On ne peut pas s'y méprendre : voilà vingt marques indubitables auxquelles je les reconnais.

M. DU CAP-VERT.

Oh! cela va tout seul, et je n'y regarde pas de si près.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous dites là?

LA PRÉSIDENTE.

Quelles vapeurs avez-vous dans la tête?

LE CHEVALIER, se jetant aux genoux de madame Du Cap-Vert.

Quoi! vous seriez effectivement ma mère?

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que ça? qu'est-ce que ça? (à M. Du Cap-Vert.) Si vous êtes mon père, vous êtes donc un homme de qualité?

M. DU CAP-VERT.

Malheureux! comment as-tu fait pour le devenir, et pour être gendre du président?

LE COMTE.

Mais, mais, que me demandez-vous là? que me demandez-vous là? cela s'est fait tout seul, tout aisément. Premièrement, j'ai l'air d'un grand seigneur; j'ai épousé d'abord la veuve d'un négociant qui m'a enrichi, et qui est morte; j'ai acheté des terres; je me suis fait comte; j'ai épousé madame; je veux qu'elle soit comtesse toute sa vie.

LA COMTESSE.

Dieu m'en préserve! j'ai été trop maltraitée sous ce titre. Contentez-vous d'être fils de votre père, gendre de votre beau-père, et mari de votre femme.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Écoute: s'il t'arrive de faire encore le seigneur, c'est-à-dire le fat, je te romprai bras et jambes. (au chevalier.) Et toi, mons le freluquet, par quel hasard es-tu dans cette maison?

LE CHEVALIER.

Par un dessein beaucoup plus raisonnable que le vôtre, mon père, avec le respect que je vous dois : je voulais épouser mademoiselle, dont je suis amoureux, et qui me convient un peu mieux qu'à vous.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, tout ceci n'était point dans mes éphémérides. Voilà qui est fait, je renonce à l'astrologie.

LA PRÉSIDENTE.

Puisque ce malade-ci m'a trompée, je ne veux plus me mêler de médecine.

M. DU CAP-VERT.

Moi, je renonce à la mer pour le reste de ma vie.

LE COMTE.

Et moi à mes sottises.

M. DU CAP-VERT.

Je partage mon bien entre mes enfants, et donne cet étourdi-ci à cette étourdie-là. Je ne suis pas si malheureux : il est vrai que j'ai retrouvé ma femme; mais puisque le ciel me redonne aussi mes deux enfants, ne pensons plus qu'à nous réjouir. J'ai amené quelques Turcs avec moi, qui vont vous donner un petit ballet en attendant la noce.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ENTRÉE DE DIVERSES NATIONS,

APRÈS LA DANSE.

UNE TURQUE CHANTE.

Tout l'Orient
Est un vaste couvent.
Un musulman voit à ses volontés
Obéir cent beautés.
La coutume est bien contraire en France [13],
Une femme sous ses lois
A vingt amants à-la-fois.
Ah ! quelle différence !

Un Portugais
Est toujours aux aguets,
Et jour et nuit de son diable battu,
Il craint d'être cocu.
On n'est point si difficile en France :
Un mari, sans craindre rien,
Est cocu tout aussi bien;
Ah ! quelle différence !

Par tout pays
On voit de sots maris,
Fesse-matthieux, ou bourrus, ou jaloux;
On les respecte tous.
C'est, ma foi, tout autre chose en France :
Un seul couplet de chanson
Les met tous à la raison;
Ah ! quelle différence !

Un Allemand
Est quelquefois pesant;
Le sombre Anglais même dans ses amours [14]
Veut raisonner toujours.

On est bien plus raisonnable en France [15] :
Chacun sait se réjouir,
Chacun vit pour le plaisir;
Ah ! quelle différence !

Dans l'univers
On fait de mauvais vers;
Chacun jouit du droit de rimailler
Et de nous ennuyer.
On y met un bon remède en France :
On inventa les sifflets,
Dont Dieu nous garde à jamais [16] !
Ah ! quelle différence !

FIN DES ORIGINAUX.

NOTES ET VARIANTES

DE LA COMÉDIE DES *ORIGINAUX*.

1 Dans le manuscrit intitule *Monsieur Du Cap-Vert*, dont il est parlé dans la préface, le comte *Des-Apprêts* est appelé *Boursoufle*; et le chevalier *Du Hasard*, le chevalier *Biribi*.

2 Dans *Monsieur Du Cap-Vert* on lit de plus ici :

« LE PRÉSIDENT.

« Vite, ma lunette; observons.

« LE CHEVALIER.

« Mesdames, je sais fort peu ce qui se passe dans le ciel; mais « il ne pouvait m'arriver d'aventure sur la terre plus agréable que « celle-ci. »

3 On lit de plus dans *Monsieur du Cap-Vert :*

« LE PRÉSIDENT.

« Eh ! madame, vous savez que les mariages sont écrits dans « le ciel.

« LE CHEVALIER.

« Oui; mais c'est quelquefois nous qui tenons la plume. »

4 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, il y a : *Ma chère Fanchon.*

Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, ce couplet se lit ainsi : *Le cruel me traite de la sorte avec tant de mépris, et use comme si nous avions été mariés cinquante ans.*

6 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, on lit de plus ici : *Le miroir, page, le miroir; haut, plus haut.*

Ces paroles sont à peu près dans la quatrième scène du premier acte de l'*Échange*. Voyez le volume suivant.

7 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, ce couplet commence ainsi : *Ne voyez-vous pas qu'il faut se connaître pour s'aimer? C'est un excès de délicatesse. Vous voilà, etc.*

8 Dans *Monsieur du Cap-Vert*, il y a : *J'aye.*

9 C'est en effet la date de l'expédition de Dugué-Trouin contre Rio-Janéiro. B.

10 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, on lit de plus ici :

« LE CHEVALIER, en lui fesant une grande révérence.

« Monsieur, permettez-moi, je vous prie.

« M. DU CAP-VERT, en rendant la révérence.

« Que voulez-vous, je vous prie? »

11 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, on lit :

« LE COMTE, reprenant ses airs de seigneur.

« Eh mais, madame!... En vérité, madame, vous m'embarrassez !
« Madame, j'ai le cœur bon; écoutez.... Si vous me promettiez de
« n'en rien dire, et de ne me point déshonorer dans le monde, on
« verrait ce qu'on pourrait faire, on vivrait avec vous en bour-
« geois.... Mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît. »

12 Dans *Monsieur Du Cap-Vert*, ce couplet se termine ainsi :

« Elle m'a donné le fouet vingt fois en ma vie. »

13 C'est, ma foi, toute autre chose en France.

14 Le sombre Anglais dans ses tristes amours.

15 On est bien plus agréable en France.

16 Dont Dieu nous sauve à jamais!

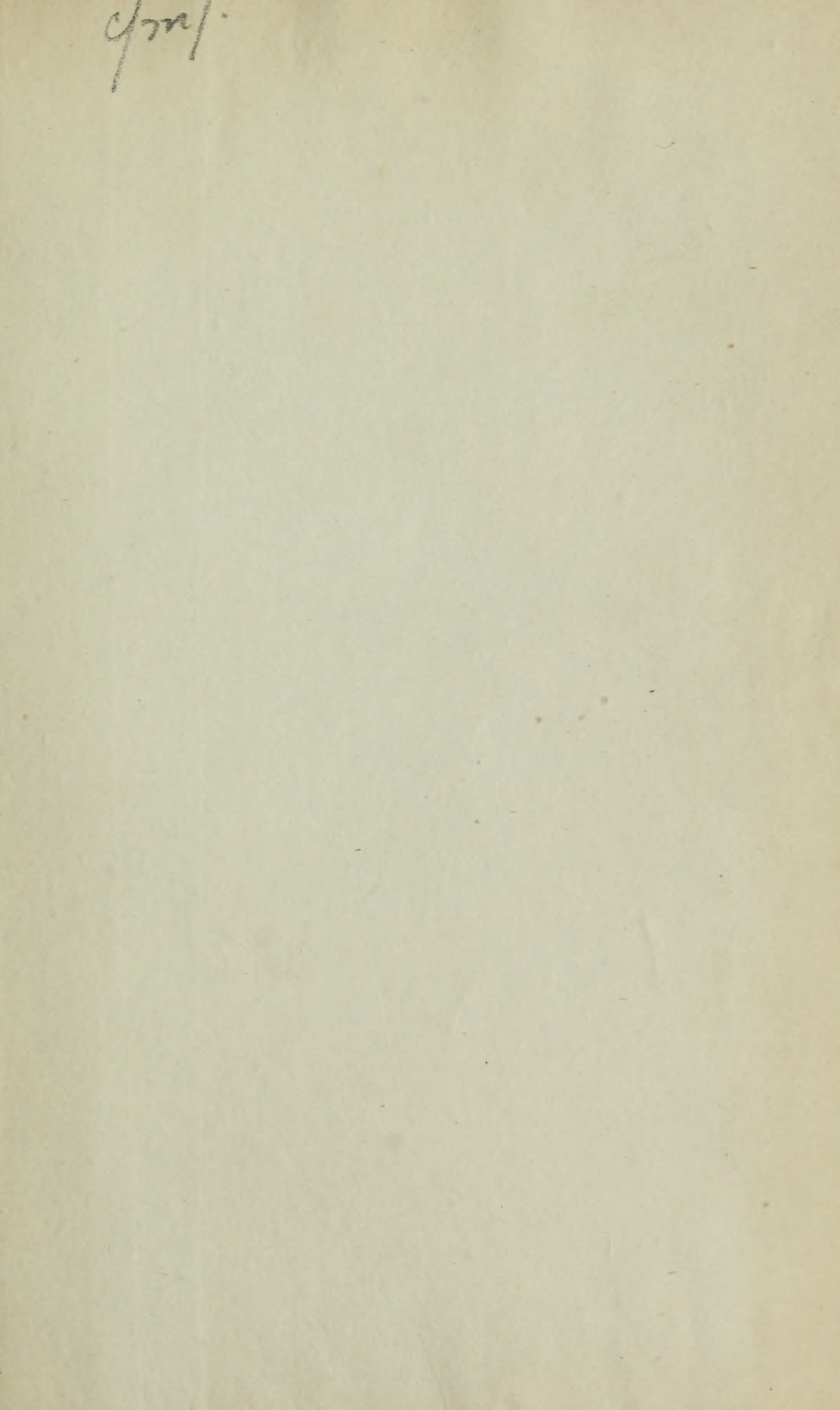
FIN DES NOTES ET VARIANTES DES ORIGINAUX.

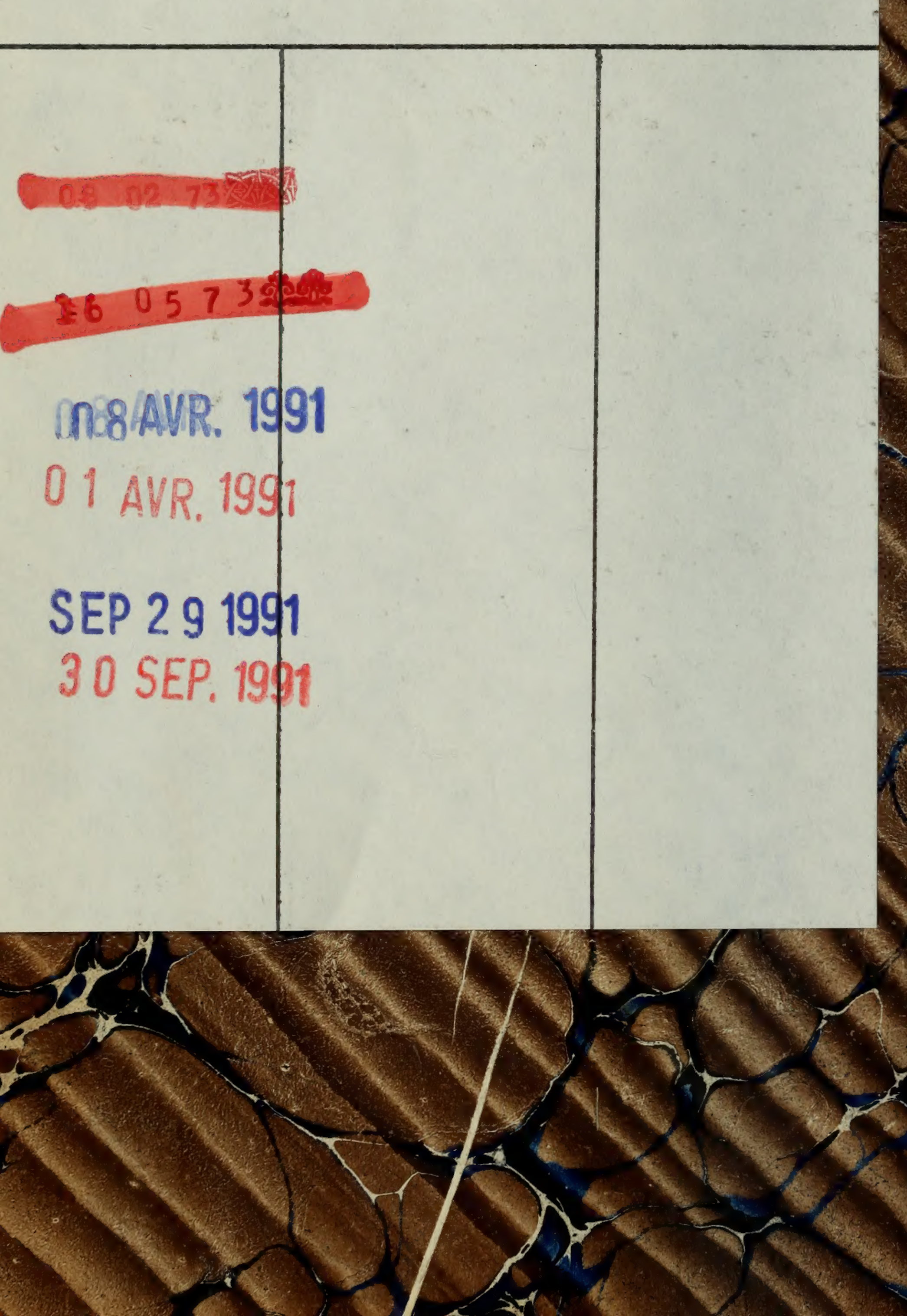
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

DU THÉATRE.

FIN DE LA TABLE.




08 02 73
16 05 73
08 AVR. 1991
01 AVR. 1991
SEP 29 1991
30 SEP. 1991

